

SOMMAIRE

Le XVII^e siècle : Bossuet
S. O. S !
Chez Jean-Jacques Brousson
Les vèpres de l'avenue Hoche ou Anatole France en escarpins
Le livre de « son » ami
Pays parisiens
L'éternelle dispute du verre de bière

Comte Gonzague de REYNOLD
Octave HOMBERG
Omer ENGLEBERT
Jean-Jacques BROUSSON
Fernand DESONAY
Daniel HALÉVY
Vicomte Ch. du BUS de WARNAFFE

La Semaine

Une phrase de la dernière *Lettre encyclique* du Saint Père n'aura pas manqué de frapper vraiment nos lecteurs :

Ceux-là mêmes, un tout petit nombre, qui semblent avoir entre leurs mains, avec les richesses les plus démesurées, les destinées du monde, ces quelques hommes eux-mêmes qui, par leurs spéculations, ont été et restent en grande partie la cause d'un tel mal, en sont bien souvent, eux aussi, les premières et scandaleuses victimes, entraînant avec eux dans l'abîme les fortunes d'une masse innombrable d'autres hommes; et ainsi se vérifie terriblement pour le monde entier ce que le Saint-Esprit avait déjà proclamé de chaque pécheur en particulier. Ce qui sert à l'homme pour pécher, sert aussi à son châtiement :

Concentration de l'or, primat de l'or... Dictature de la finance, sujétion de la politique...

Les remèdes? Pie XI les a indiqués, l'année dernière, avec toute la clarté et la précision désirables, dans *Quadragesimo anno*. Aussi le *Peuple* trompe-t-il, une fois de plus, ses lecteurs quand il affirme :

« Quels sont ces remèdes du Pape? Il y en a deux : la prière et la résignation! » Et le citoyen Koulischer, l'auteur de l'éditorial que le *Peuple* a consacré à l'*Encyclique* d'ajouter : *La prière, un remède à la crise? Je ne le crois pas. Mais s'il y a des travailleurs qui croient pouvoir trouver une consolation dans le recours à la prière, aucun socialiste n'a le droit de les en empêcher. La prière n'est affaire que des croyants.*

Il n'en est pas de même de la résignation [...]

Pie XI — et les socialistes — disent : *le monde traverse une crise terrible. Quelques hommes, détenant la puissance financière, en sont en grande partie responsables. Tout le bâtiment social est profondément ébranlé.*

Mais Pie XI ajoute : *priez et acceptez « d'un cœur humble et confiant, les effets de la pauvreté ».*

Le socialisme dit : *Luttez, dans un sentiment de révolte, contre l'injustice, dénoncez les causes du mal et contribuez, tous les jours, à fonder une société meilleure.*

N'y a-t-il pas une contradiction profonde entre les deux thèses et la logique n'est-elle pas avec le socialisme?

Le *Peuple* a tort de permettre à M. Koulischer de parler de religion car il en discourt comme un aveugle des couleurs. Ce n'est pas M. Camille Huysmans qui écrirait pareilles sottises. Le Pape recommande tous les moyens humains capables de soulager l'humanité dans la crise actuelle. La prière n'exclut pas le travail. Priez comme si tout dépendait uniquement de Dieu et travaillez comme si tout dépendait uniquement de vous, est une recommandation familière aux oreilles catholiques. Mais le Saint-Père attire notre attention sur l'insuffisance des moyens humains, surtout si ces moyens négligent Dieu, son Christ et son Eglise.

A créer cette atmosphère de paix durable — écrit le Pape — ne suffiront ni les traités de paix, ni les conventions les plus solennelles, ni les réunions et les conférences internationales, ni les efforts, même les plus nobles et les plus sincères, des hommes d'Etat, si d'abord on ne reconnaît pas les droits sacrés de la loi naturelle et divine. Aucun de ceux qui dirigent la vie économique des peuples, aucun talent d'organisation, ne pourra jamais dénouer pacifiquement les difficultés sociales, si d'abord, sur le terrain économique lui-même, ne triomphe la loi morale appuyée sur Dieu et sur la conscience. Là est la valeur fondamentale, source de toutes les valeurs dans la vie aussi bien économique que politique des nations; c'est la « monnaie » la plus sûre : si on la conserve bien solide, toutes les autres seront stables, étant garanties par l'autorité la plus forte, par la loi de Dieu immuable et éternelle.

La voilà bien la contradiction profonde entre les deux thèses, catholique et socialiste! Le socialisme n'est « point religieux ni antireligieux », écrit M. Koulicher, mais il est « à la fois économique,

social et moral ». Or, pour nous catholiques, une doctrine morale qui ne s'appuie pas sur Dieu est, en fin de compte, injustifiable.

Comment peut tenir un contrat quelconque — rappelle le Pape — et quelle valeur peut avoir un traité, là où manque toute garantie de conscience? Et comment peut-on parler de garantie de conscience, là où a disparu toute foi en Dieu, toute crainte de Dieu? Enlevée cette base, toute loi morale s'écroule avec elle, et il n'y a plus aucun remède qui puisse empêcher de se produire, peu à peu, mais inévitablement, la ruine des peuples, des familles, de l'Etat, de la civilisation même.

Nous en sommes là, et le socialisme a de très grandes responsabilités dans cette course à l'abîme...

Quant à la résignation chrétienne, ce bon M. Koulischer n'y entend goutte. Le catholique aussi, tout comme le socialiste, lutte, dans un sentiment de révolte, contre l'injustice, dénonce les causes du mal et veut contribuer, tous les jours, à fonder une société meilleure, mais cela ne l'empêche pas de pratiquer la vertu de résignation à l'inévitable, à tout ce qu'il lui faut subir et qu'il n'est pas en son pouvoir de changer instantanément.

En résumé, M. Koulischer paraît tout ignorer du catholicisme et il vient de faire une démonstration nouvelle du grand danger de déformation religieuse que constitue la lecture régulière du *Peuple*...

La droite est-elle vraiment dans une position tragique, comme voudrait le faire croire M. Louis Verhaeghe? Les trois longues colonnes qu'il a publiées, sous ce titre, dans la *Libre Belgique* n'auront, ne disons pas convaincu, mais réjoui, que les opposants obstinés et irréductibles au mouvement flamand. Déplorons, une fois de plus, que ce soit la *Libre Belgique* qui ait imprimé cette prose, comme la veille encore, elle avait accueilli un autre réquisitoire anti-flamand. Les pauvres lecteurs du journal catholique belge le plus influent continuent, hélas! à être singulièrement léurrés sur la réalité flamande... Demain la Droite unanime, espérons-le, votera la loi sur l'emploi des langues dans l'enseignement. Il ne restera, aux abonnés de la *Libre Belgique*, qu'à conclure à l'aberration de tous les députés catholiques...

Done, M. Verhaeghe croit et proclame que le parti catholique pratique, en ce moment, une politique de suicide en sacrifiant la liberté de famille en matière linguistique. Si, demain, la liberté du père de famille en matière religieuse se trouvait attaquée, le parti catholique aurait brisé lui-même l'arme la plus efficace pour défendre cette liberté...

Citons :

Plaçons en regard l'une de l'autre, comme en un dyptique, nos thèses religieuses et linguistiques.

Pour la première nous disons : au point de vue constitutionnel, le père de famille, qu'il soit catholique, protestant, israélite ou agnostique, exerce sa préférence religieuse parce que tel est le droit qui découle de la liberté des cultes et de la liberté des opinions. [...]

Pour la thèse linguistique nous disons : le père de famille exerce ses préférences linguistiques au nom de la liberté des langues reconnue par la Constitution, et parce que tel est son droit. Il n'en doit compte à personne, ni surtout pas à la région dont il fait partie; la Constitution ignore cette notion de « région »; elle aurait indigné les constituants comme une énormité juridique. Les deux libertés sont sur le même plan constitutionnel : si vous niez la seconde, comment sauvegarderez-vous la première? Ce que vous direz en faveur de l'une je le dirai en faveur de l'autre, ce que vous direz contre l'un, je le dirai contre l'autre.

Nous avons toujours pensé que l'assimilation de la liberté religieuse et de la liberté linguistique est une erreur. Ceux qui l'ont faite y ont malheureusement eu recours, non pas pour défendre la liberté de l'enseignement, mais pour s'opposer aux revendications flamandes. Ce faisant, ils pourraient bien avoir compromis

les intérêts religieux qu'ils s'imaginaient sauvegarder. M. Verhaeghe fut toujours adversaire résolu du renouveau flamand. Il est convaincu qu'une Flandre flamande ne sera qu'une Flandre diminuée dans une Belgique amoindrie. Ses nombreuses interventions dans la querelle linguistique n'ont cessé d'avoir le même but : enrayer, limiter, circonscrire les progrès flamands. Jamais, à notre connaissance, il n'a, lui, Flamand, applaudi à la renaissance flamande ni célébré ce que le mouvement flamand avait de juste, d'équitable, de noble, de bienfaisant et de salutaire. Et voilà qui rend singulièrement suspecte son apologie de la liberté, d'une liberté qui, en l'occurrence, et comme par hasard, sert sa passion anti-flamande. Car il s'agit vraiment de passion anti-flamande chez ce lettré qui n'a pas craint d'écrire, un jour, que les humanités grecolatines ne pouvaient se faire, décemment, qu'en français... Comme si Oxford et Cambridge n'étaient pas des centres d'humanisme de tout premier ordre!...

Quant au fond de la question, sur les conseils mêmes de M. Verhaeghe, qui, au début de son long article-réquisitoire, exalte la doctrine de philosophes avertis, tel que M. Casteleyn, et de théologiens prudents, tel que Mgr Moulart, nous y fûmes voir. Que M. Verhaeghe nous prouve donc que, d'après ces auteurs, l'Etat ne pourrait imposer — directement à ses écoles à lui; indirectement à l'enseignement libre par les subsides et par l'homologation des diplômes — un programme linguistique sans violer la liberté du père de famille et la liberté de l'enseignement. Nous l'en défions bien! La liberté des langues reconnue par la Constitution ne se trouve pas lésée, en ce moment, parce que, déjà, la loi requiert, dans les humanités anciennes, telle dose de flamand; pas plus que ne sont trouvées violées la liberté du père de famille et la liberté de l'enseignement quand l'Etat posa, à l'homologation des diplômes de rhétorique donnant accès à certaines études universitaires, telles conditions en matière d'étude du latin ou des mathématiques. Nous avons rien à comprendre au raisonnement philosophique ou juridique qui prétend démontrer que, si l'Etat — en vue du bien commun — n'accorde plus de subsides à l'enseignement primaire en Flandre que si cet enseignement répond à de nouvelles exigences linguistiques, et n'homologue plus les diplômes d'humanités classiques que si ces études satisfont à tel programme nouveau, la liberté, hier encore sauvegardée et inviolée, se trouverait, demain, sacrifiée et foulée aux pieds.

La liberté des langues sera — en droit — demain ce qu'elle était hier. Demain, comme hier, l'Etat, POUR LE BIEN COMMUN, mettra, dans certaines conditions, certaines limites à cette liberté, et cela très légitimement, comme M. Verhaeghe le trouvera établi dans l'ouvrage de Mgr Moulart qu'il prône dans son article. (Nous avons sous les yeux la deuxième édition, 1879).

La loi discutée en ce moment à la Chambre, ne change donc rien, croyons-nous, à notre régime de liberté linguistique et de liberté d'enseignement. Le souci du bien commun — dont les exigences varient avec le temps — amène l'Etat à régler autrement, aujourd'hui, les avantages qu'il accorde, dans certaines conditions, à l'exercice de la liberté d'enseignement. Avant-hier un médecin et un avocat pouvaient se préparer, en Flandre, à l'exercice de ces professions, sans connaître la langue du pays; hier déjà une certaine connaissance du flamand était requise; demain cette dose se trouvera augmentée... Y a-t-il là autre chose qu'une question de plus ou de moins?

M. Verhaeghe, dans son article, parle de logique « qui est une chose dont on n'est pas maître ». S'il était logique, lui, il devrait dénier à l'Etat tout droit de soumettre l'homologation des certificats d'humanités à n'importe quelle condition... Que s'il admet ce droit pour le latin, les mathématiques ou l'histoire, comment ne pas l'admettre pour l'emploi du flamand dans l'enseignement en pays flamand?...

Nous sommes, d'ailleurs, bien tranquilles malgré les cris d'alarme poussés à Gand. Si la Droite se trompait aussi lourdement que le lui affirme M. Verhaeghe, les Evêques seraient déjà intervenus. Chefs naturels de l'enseignement libre, gardiens des intérêts religieux de la communauté belge, défenseurs de cette liberté d'enseignement d'importance vitale pour le catholicisme chez nous, ardemment désireux d'éviter une nouvelle guerre scolaire, nos Pasteurs n'auraient pas laissé les parlementaires catholiques s'égarer à ce point...

L'ancien bâtonnier du Barreau de Gand rappelle singulièrement les catholiques d'il y a quarante et cinquante ans, adversaires de toute législation sociale,

Au nom de la liberté, ils combattaient toute immixtion de l'Etat dans les conditions de travail et dans la vie des ouvriers. A les en croire, défendre aux enfants l'entrée des usines, protéger les femmes, limiter les heures de travail, imposer un minimum de salaire, réglementer l'hygiène à l'atelier, organiser les secours en cas de maladie et de chômage involontaire, assurer des pensions aux vieillards, tout cela n'était pas du domaine de l'Etat, tout cela violait la sacro-sainte liberté. Il ne manquait pas d'excellents esprits pour combattre ces réformes sociales au nom de la liberté individuelle et au nom de la Constitution... Heureusement que le parti catholique ne s'est pas obstiné dans leur incompréhension et dans leurs errements. Ou serions-nous, grands dieux!...

* * *

Voici qui illustre bien à quel point les passions linguistiques font tout confondre. Citant longuement M. Verhaeghe, — pensez donc, c'est de la belle eau sur le moulin anti-flamand et anticlérical! — l'*Indépendance* écrit en éditorial :

Pour réclamer l'égalité de l'enseignement libre et de l'enseignement officiel avec son corollaire, le droit égal aux subsides, les catholiques se basent sur le droit du père de famille à donner à ses enfants l'enseignement qui lui convient. Or il ne peut y avoir de distinction entre différents ordres de libertés. La liberté est ou n'est pas. Si on sacrifie par pur jacobinisme flamand la liberté linguistique, il n'y a nulle raison pour qu'on ne supprime pas, dans l'avenir, lorsque viendra en discussion la question des subsides à l'enseignement libre, la liberté religieuse.

Au surplus, il serait profondément injuste que, sous le prétexte de la liberté, l'enseignement libre échappe aux mesures légales dont serait frappé l'enseignement officiel pour réaliser l'autonomie culturelle que les jacobins flamandais réclament comme étant la condition essentielle de la libération spirituelle de la Flandre. Les deux enseignements doivent être soumis à des régimes identiques : la loi doit y pourvoir. Les catholiques peuvent déplorer cette rigueur. Elle est indispensable dès que sont niés et supprimés la liberté et les droits du père de famille. Et tant pis si les conséquences de cet attentat contre la liberté privent les catholiques du droit d'enseigner à leur gré, ce qui leur convient, comme il leur convient.

¹⁰ L'enseignement moyen libre, de très loin plus important que l'enseignement moyen officiel, ne reçoit toujours aucun subside...

²⁰ La liberté est ou n'est pas... Mais, aujourd'hui non plus, en pays flamand, la liberté linguistique n'est pas entière! Il y a déjà des lois réglant l'enseignement du flamand...

³⁰ ... Le droit d'enseigner à leur gré, ce qui leur convient, comme il leur convient. L'auteur de ces lignes ignore-t-il donc l'a. b. c. de notre législation scolaire? Mais il est permis, et il restera permis, d'enseigner ce qui leur convient et comme il leur convient, à tous ceux qui entendent se passer des subsides de l'Etat et ne pas se préoccuper de conditions mises par l'Etat — en vue du bien commun — à l'admission aux études universitaires qui ont une portée sociale importante. Et il n'est pas plus permis aujourd'hui qu'il ne le sera demain, aux collèges libres qui entendent préparer leurs élèves à faire le droit ou la médecine, d'enseigner ce qui leur convient, comme il leur convient...

A quoi rime donc cette diatribe de l'*Indépendance*?

* * *

Rendons hommage, à notre tour, au courage de M. Paul-Emile Janson qui n'a pas craint de déclarer à la Chambre, sachant à quoi il s'exposait de la part de pas mal de ses amis politiques, « qu'il ne serait pas juste de priver les enfants de l'enseignement philosophique et moral voulu par les parents ».

Quant à la question qu'a posée M. Janson : « Si l'Etat décide un jour de supprimer les subsides de l'enseignement privé, comment les catholiques pourraient-ils encore parler des droits du père de famille? », la réponse dépendra des prétextes allégués. La liberté d'enseignement est inscrite dans la Constitution, n'empêche que l'enseignement primaire catholique et l'Université de Louvain ne sont subsidiés que depuis la guerre et que l'enseignement moyen libre ne reçoit toujours rien. Ces bons libéraux, si préoccupés en ce moment — qu'ils disent! — de sauvegarder la liberté du père de famille, n'en faisaient pas beaucoup de cas avant 1914!... Si demain les radicaux du libéralisme alliés aux sectaires du socialisme courent sur à l'enseignement libre, ce n'est donc pas la liberté du père de famille qui les arrêtera! Ils persécuteront les catholiques par anticléricalisme pur. Mais ils rencontreront une belle résistance.

Le XVII^e siècle⁽¹⁾

BOSSUET

La même intuition, la même inquiétude a tourmenté, dans les dernières années de sa vie, Bossuet.

Bossuet eut, comme Pascal, sa légende; quel grand homme y échappe? M. Rébelliau l'a détruite, heureusement pour « l'Aigle de Meaux », comme disent encore certains professeurs de rhétorique. Bossuet a donc cessé d'être le « génie presque miraculeux » qui se serait « imposé à la société de son temps, éblouie et docile, sans rien recevoir d'elle », né tout entier, comme s'écriait, au XVIII^e siècle un de ces professeurs, le P. de Neuville. « A ce Bossuet magnifique, mais faux, qu'on nous montrait autrefois, planté, si j'ose dire, au milieu du siècle de Louis XIV comme un arbre, — d'autres disaient comme une borne — il convient de substituer le Bossuet vrai qui a changé, lutté, qui a vécu. » Pour cela, nul meilleur guide que M. Rébelliau lui-même.

De même que Pascal, Bossuet appartient à cette haute bourgeoisie provinciale, sortie de la terre ou de l'artisanat, et qui s'élève peu à peu à la robe, à la noblesse. Mais là s'arrête toute ressemblance. Car Bossuet est Bourguignon; il a ses racines dans ce sol riche en vignes : les armoiries primitives de sa famille portent un cep, avec cette devise : *bois boussu est bon*. Il possède, par tempérament, la générosité, l'ampleur, la fécondité bouguignonne. Il n'est pas un triste, il n'est pas un pessimiste. Il est solide, équilibré. Il n'est pas non plus un malade comme Pascal. De robuste santé, il mourra, plus que septuagénaire, « les armes à la main ».

Sa longue vie s'étendra donc sur les trois quarts du XVII^e siècle, jusqu'aux premières années du XVIII^e, jusqu'à 1704 : assez pour qu'il survive à la génération des grands écrivains classiques et qu'il voit le déclin du grand règne.

Essayons maintenant de le définir, lui, sa pensée, son œuvre et son rôle, et de marquer sa place dans ce mouvement religieux qui traverse tout le XVII^e siècle, qui en est le courant central, comme le mouvement philosophique sera le mouvement central du XVIII^e siècle :

* * *

Bossuet, avant tout, est un prêtre. Non pas un saint, non pas un docteur, mais un prêtre. Du prêtre, il possède ces trois caractères, ces trois vertus essentielles : l'esprit, je dirais même, dans le cas de Bénigne Bossuet, le génie sacerdotal; l'intransigence doctrinale, la charité envers les âmes, L'esprit, le génie sacerdotal, c'est le sentiment, la conviction, la certitude que le prêtre a d'être consacré à Dieu; le prêtre sent que sa propre personnalité est absorbée, totalement et à jamais, dans son caractère sacerdotal : *tu es sacerdos in aeternum*, c'est ce que Bossuet n'aurait pas manqué de citer ici. Il y avait, en effet, à ses yeux quelque chose de royal dans l'onction sacrée que reçoit le prêtre, comme il y avait à ses yeux, et aux yeux de tous les Français régnicoles, quelque chose de sacerdotal dans l'onction que recevait le roi. Mais quelle est, sur terre, la mission du prêtre? Le service de Dieu, Garder intact le

dépôt de la foi, la doctrine, et d'autant plus jalousement que cette doctrine, ce dépôt, on les sent menacés par le siècle : de là les intransigeances de Bossuet dans les dernières années de sa vie. Mais ensuite la charité envers les âmes que le prêtre doit guider au salut. Or, Bossuet aima les âmes plus que soi-même; il les aima vraiment comme un prêtre doit les aimer : en Dieu. Bossuet fut bon, je dis bon, non pas indulgent; il le fut jusqu'à une certaine naïveté qui, une ou deux fois, donne l'impression de la faiblesse chez cet homme fort, chez ce directeur de conscience qui se refusait à mettre des coussins sous les coudes des pécheurs. Cette naïveté est d'ailleurs assez fréquente chez les ecclésiastiques : elle vient à la fois de leur inexpérience mondaine et de leur bon cœur.

Cependant, on trouve chez Bossuet une autre forme plus haute de la charité : la charité intellectuelle. Le premier don à faire aux âmes et celui qu'elles sont toujours en droit d'exiger, c'est la vérité. Ce qui implique l'arrachement impitoyable de l'erreur. Voilà pourquoi il n'est point de charité véritable sans l'intransigence doctrinale. C'est parce que Bossuet aimait les âmes dont il avait la responsabilité, qu'il s'est élevé avec tant de vigueur contre les dangers, non seulement d'ordre moral, mais aussi d'ordre intellectuel, dont il les voyait, de loin, entourées. Il pressentait la Régence, il pressentait la « philosophie ». Cette séparation respectueuse, à l'amiable, entre la philosophie et la foi, telle qu'il la constatait chez Descartes, et même chez Malebranche, cet esprit critique, tel qu'il le rencontrait chez un Richard Simon, ce mysticisme inquiétant, dévié, tel qu'il l'observait chez Mme Guyon, tout ce modernisme du XVII^e siècle à son déclin et du XVIII^e à son début, l'effrayait, et il le dénonçait sans ménagement, car il ne cessait d'en mesurer les conséquences.

Un prêtre donc, responsable des âmes, gardien de la doctrine et des mœurs, voilà tout Bossuet, Voilà ce qui explique, voilà ce qui détermine son attitude à l'égard de la philosophie, des sciences, des lettres profanes, de l'art oratoire. Jamais il ne les a cultivés pour eux-mêmes; jamais il n'y a cherché son plaisir, sa distraction, l'emploi de studieux loisirs. Quand Bossuet avait, ce qui était bien rare, des loisirs, il les passait à relire la Bible ou les Pères, à écrire des lettres de direction, à composer des odes ou des stances religieuses. Ils sont bien significatifs, ces vers médiocres où le grand orateur laisse tout son amour s'épancher pour le Dieu qu'il adore, le Dieu à qui, sans arrière-pensées, ni réserves, ni regrets, il subordonne, il sacrifie la raison elle-même et l'univers entier.

Car l'idée de Dieu remplit toute l'œuvre de Bossuet, comme elle remplit toute sa vie, tout son cœur. Elle atteint chez lui, dans son œuvre, à une amplitude, à une splendeur d'expression qui fait de Bossuet le grand poète lyrique, le grand poète religieux du XVII^e siècle. C'est à cause de cette idée, à cause de l'expression qu'il a su lui donner, que nous plaçons Bossuet au sommet du mouvement religieux qui traverse le XVII^e siècle, que nous faisons de Bossuet l'aboutissement de cette longue courbe ascendante.

* * *

(1) Voir la *Revue catholique* des 12 et 19 février, 11 mars, 8 et 20 avril, 13 mai et 3 juin 1932.

Le mouvement religieux du XVII^e siècle, rappelons-le, est en deux temps : d'abord l'humanisme chrétien, l'humanisme dévot, sorti de la Renaissance, que l'esprit de la Renaissance imprègne encore, et qui se place au point de vue de l'homme, pour, de ce point, contempler Dieu. Cet humanisme dévot correspond en religion à ce que fut, en poésie la Pléiade. Ensuite la réaction : école française, Oratoire, jansénisme. Tous trois se placent au point de vue de Dieu, pour, de ce point, regarder l'homme. Tous trois correspondent, en religion, à ce que fut en littérature, la formation de la doctrine classique. Bossuet qui procède, lui, de l'école française, qui n'a presque rien de l'humanisme dévot — sauf l'influence de François de Sales, que tout le siècle a subie, — Bossuet correspond, en religion, pour la splendeur de son style, à l'épanouissement de l'art classique, à l'école de 1660. Les humanistes dévots étaient style Henri IV ; l'école française était style Louis XIII, style Richelieu ; Bossuet est, lui, style Louis XIV. L' « Aigle de Meaux » a fixé le « Roi Soleil », et le reflet de cette magnificence est resté sur lui (un soupçon de rhétorique ne messied pas ici).

Style et pensée sont d'autant plus intimement liés dans l'œuvre de Bossuet, qu'il n'a jamais cherché à faire de « l'art pour l'art », de l'éloquence pour le plaisir de gonfler et d'arrondir ses périodes. Cet homme, pour qui une seule science existait, celle de Dieu, la théologie, pour qui les autres sciences, la philosophie, l'exégèse, l'histoire, n'étaient que des servantes de la théologie : *ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* ; cet homme, Bossuet, ne voulait voir dans l'éloquence sacrée qu'une suivante de la sagesse. Mais il avait le goût trop bon, trop classique, il avait trop le sens des convenances pour ne point adapter le style au sujet, comme aussi à l'auditoire. Il n'aimait point les « faibles discoureurs », ni leurs « délicatesses » qui ne font que « chatouiller agréablement les oreilles ». Il trouvait que mêler aux vérités chrétiennes, pour les adoucir, les inventions de l'esprit humain, c'était violer la sainteté de l'autel et « falsifier les mystères ». La seule rhétorique sacrée, c'était, pour lui, celle que le prédicateur trouve dans les Pères et dans l'Écriture. C'est là qu'il puisait les moyens, les expressions, les figures qui lui permettaient de hausser son éloquence au niveau des grandes régions de la vérité, et de rendre toute la splendeur de celle-ci.

* * *

L'art, l'éloquence, le lyrisme de Bossuet, c'est une cathédrale d'architecture classique mais d'ornementation baroque, une cathédrale blanche et or qu'ils évoquent à nos yeux. Une façade admirablement équilibrée, un peu lourde, avec des pilastres d'ordre corinthien et, dans des niches, des statues colossales de prophètes, — Moïse, Isaïe. Façade où l'on accède par un double escalier, entourant une fontaine dont le fût, au-dessus de la vasque, porte l'image de la Vierge, le pied posé sur le croissant, la couronne impériale sur la tête. Tout en haut, dans un cartouche dominant les portes en chêne sculpté, le nom de Jéhovah, en lettres hébraïques. A l'intérieur, de hautes verrières, encadrées de guirlandes, avec les armoiries d'illustres donateurs, — ducs et pairs, maréchaux, prélats, princes du sang, princesses pénitentes ; — laissent passer librement, largement, la lumière qui se répand dans la nef, l'abside et le chœur. Les figures michelangelesques des Apôtres font face à celles des Pères, et chacune ébauche un geste oratoire qu'elle n'achève jamais : saint Jean l'Évangéliste lève vers le ciel une face inspirée, saint Paul s'appuie sur son glaive, saint Jérôme brandit une plume d'airain, et saint Augustin, en évêque, étend une main sur les fidèles, tandis que saint Jean-Baptiste, décharné dans sa tunique en poil de chameau, dresse un bras menaçant. Une grille, en fer forgé, noir et or, sépare le chœur surhaussé de l'abside sonore, face aux grandes orgues. Le tableau du maître-autel en marbre veiné, montre aux fidèles un Christ en croix, sur

un fond orageux, tandis que Dieu le Père écarte les nuages. Tout est clair, harmonieux, solennel, sauf les chapelles latérales qui sont dans une douce et familière pénombre, avec les autels votifs, les ex-voto, les confessionnaux aux agenouilloirs de bois. Et les graves cloches de la cathédrale résonnent au-dessus de la cité.

Tel est l'art, tel est le style de Bossuet. Telle est la similitude architecturale de son œuvre. Art magnifique et familier, oratoire et réaliste, plein de pompe et d'abandon, où l'ordre classique ramène sans cesse à la mesure, à l'unité, les élans surhumains et les profusions décoratives du baroque. Art parfaitement équilibré, même dans les moments où l'écrivain, l'orateur sacré sait rompre l'équilibre pour s'élever plus haut, afin de rétablir plus haut cet équilibre, quitte à redescendre dans un long et harmonieux mouvement d'abandon. Art dont toutes les lignes, qui empruntent leur solidité au dogme sur quoi elles s'établissent, montent vers le sommet qui les attire : l'idée de Dieu.

* * *

Cet art qui n'est pas toujours, encore un coup, sans lourdeur, qui a même son ennui, révèle cela surtout de classique : la mesure. Ce n'est pas la mesure des règles, pas plus que l'esprit de Bossuet lui-même ne possède la mesure chère aux modérés. Non un moyen terme entre des tendances contraires, mais un principe d'ordre, un principe d'unité. Ce principe ne se trouve point au milieu des hommes et des choses, mais au-dessus des hommes et des choses. C'est la mesure que l'amour impose à la force, afin que, retenue, elle n'écrase point. Ici nous rejoignons la charité chrétienne qui remplissait le cœur de ce prêtre jusque dans les moments où l'esprit de ce prêtre se sentait obligé à l'intransigeance morale et doctrinale. Ce qui nous montre peut-être comment le dogme classique de la convenance est voisin lui-même de la charité.

Il y a donc, dans Bossuet, deux éléments dont l'un me semble venir de son tempérament, de son cœur, et l'autre venir de son esprit, de sa raison. C'est parce qu'ils se sont toujours coordonnés, combinés sans effort, d'une manière harmonieuse et complète, que Bossuet fait un avec son œuvre, et que cette œuvre nous donne dans son unité, dans son ensemble, l'impression du génie.

Le premier de ces éléments, je l'appellerais baroque, et le second, classique.

C'est l'inspiration même dans Bossuet que j'appellerais baroque, voulant exprimer par là les correspondances qui me semblent exister entre l'art baroque, c'est-à-dire l'art de la Contre-Réforme, et l'art du grand orateur, écrivain, historien, — en plus court, du grand poète catholique. Je retrouve en effet dans son œuvre, non plus l'antiquité, mais la Bible avec ses images familières et sublimes à la fois ; je retrouve dans son style l'influence du style biblique avec son parallélisme, ses antithèses, ses comparaisons ; mais la Bible, l'inspiration judaïque, si opposée à l'inspiration hellénique, c'est en y revenant que l'art baroque réagit contre l'art de la Renaissance. Son Dieu n'a plus aucune ressemblance avec Jupiter ; son Christ n'a plus rien d'un Apollon ou d'un Hercule ; ses saints, ses apôtres, ses prophètes n'ont plus rien des figures antiques, empereurs romains ou sages de la Grèce. Non, c'est à Michel-Ange, encore une fois, ou à Rubens qu'il faut songer. Le Flamand Rubens que je viens de nommer avec intention, n'est d'ailleurs pas si loin du Bourguignon Bossuet : il y a dans l'un et dans l'autre une même richesse, un même genre de réalisme ample et sain, qui a la forte odeur de la terre féconde en vigne et en llé. Et, par contraste, songez à l'idée de la mort, à l'évocation de la mort dans Bossuet ; cette idée, cette évocation nous ramène brusquement à l'art macabre du XV^e siècle ; mais le baroque, par dessus la Renaissance, ne rejoint-il pas le gothique flamboyant ?

Voilà ce que nous entendons par l'élément baroque dans l'œuvre de Bossuet. Le tempérament bourguignon, l'inspiration purement

religieuse, le biblisme enfin de Bossuet nous l'expliquent. Mais voici qu'intervient le second élément : l'esprit classique fortifié par la culture profane, la culture antique dont le précepteur du Dauphin s'est, pour obéir aux devoirs de sa charge, pénétré. Bossuet d'ailleurs est un raisonnable, un rationnel. La raison c'est la marque sur cette intelligence du XVII^e siècle, la marque aussi de l'éducation religieuse qui a su, en Bossuet, encadrer, diriger, discipliner l'élan mystique par le dogmatisme de la théologie et par le réalisme psychologique de la morale.

* * *

En quoi consiste, essentiellement, dans Bossuet, cet esprit classique? Une fois de plus, dans le sens de la mesure, dans le sens de l'unité.

Remarque générale : le sens de la mesure est inclus dans celui de l'unité. Comment l'unité ne serait-elle point génératrice de la mesure? Elle est le point de perspective vers quoi toutes les lignes convergent. Elle assigne à chaque être sa place et sa grandeur. Elle prend sous son accolade les extrêmes, les opposés pour en faire la synthèse. Or, Bossuet avait le génie de la synthèse et la passion de l'unité, car il avait le génie catholique. Mais qui ne voit, ici, la correspondance entre le sens catholique et le sens classique de l'unité? Qui ne voit comment, au XVII^e siècle, le second ne se serait pas développé comme il l'a fait, s'il n'avait cru dans l'atmosphère du premier? Bossuet en est la preuve, l'exemple. Dans tous les conflits où il fut impliqué, deux principes l'ont guidé : l'unité, la mesure, qui n'est pas autre chose qu'une forme de la charité multiforme. Rien de plus significatif que son attitude au cours de la querelle gallicane et que son célèbre sermon sur l'unité de l'Eglise où il cherche la synthèse entre cette unité à laquelle il s'était lié comme prêtre, comme évêque, et les traditions, privilèges et droits de l'Eglise de France auxquels il se sentait attaché comme patriote, sujet du Roi très chrétien, Français de vieille souche parlementaire. Rompre avec le Saint-Siège, c'eût été, pour lui, déchirer la tunique sans couture; aussi chercha-t-il, avec cette pureté d'intentions, quelquefois un peu naïve, qui le caractérise, la mesure, c'est-à-dire la place de ces traditions, de ces privilèges, de ces droits dans la perspective catholique. La même passion de l'unité l'inspirait dans ses controverses avec les Réformés, son *Histoire des Variations* — où sa charité même lui fit, avec tant de scrupules, rechercher ses sources et contrôler ses textes, — sa correspondance avec Leibnitz. C'est enfin la même charité, la même mesure qu'il chercha dans le conflit entre Jésuites et Jansénistes, se gardant de trop pencher du côté où il avait ses sympathies, inflexible sur le principe, sur la condamnation de la morale relâchée, mais veillant d'autant plus à ne pas envenimer un débat qui mettait des catholiques aux prises avec d'autres catholiques.

Cette mesure, dans Bossuet, n'a rien à voir avec des compromis. Un compromis se place entre deux extrêmes, comme une moyenne proportionnelle. La mesure se place au-dessus des deux extrêmes, au principe qui les ramène à l'unité. Elle n'assigne point à ces deux extrêmes la même valeur, elle en dégage les erreurs qu'ils renferment, elle en retient les vérités qu'ils contiennent. Elle rétablit la loi, elle applique la règle.

Transposons maintenant cette mesure de l'ordre religieux à l'ordre littéraire, du plan de l'esprit au plan de la forme, et nous retrouvons le sens classique de la mesure. Nous constatons alors que ce sens a dominé, a gouverné tout ce qu'il pouvait y avoir d'excessif, de baroque dans le tempérament, dans l'inspiration de Bossuet, et, sans le supprimer, l'a ramené à l'équilibre, lui a imposé une forme dont la perfection est dans la perpétuelle

convenance du style au sujet. Et c'est en cela que Bossuet est un grand classique.

XIII

Décadence du mouvement religieux

Nous n'irons pas plus loin que Bossuet. Autour de lui, après lui, la vie religieuse commence de s'affaiblir, non pas dans les masses qui demeurent profondément catholiques, mais dans cette élite que l'Eglise de France s'était donnée tant de peine à reconstituer, à éduquer. Autour de lui, après lui, je ne vois, dans l'Eglise de France, personne qui atteigne à sa hauteur. J'excepterais cependant celui que les manuels de rhétorique mettent volontiers en parallèle avec Bossuet : Bourdaloue.

Bourdaloue fait avec Bossuet le plus parfait contraste. Autant que la soutane uniformément noire d'un simple jésuite peut en faire avec la robe violette, la croix, la dalmatique d'un évêque. Ce contraste, il est frappant lorsque l'on compare le style, tout uni, sans ornement, presque sans rythme, de Bourdaloue, — tout à fait la soutane noire, — avec le style ou plutôt les styles de Bossuet. Mais Bourdaloue agit dans le même sens que Bossuet, il le complète. Bossuet insiste sur le dogme, Bourdaloue insiste sur la morale. Le premier voit surtout les dangers que les idées nouvelles, dont les germes commençaient d'éclorre, font faire courir à la foi; le second voit les dangers que font courir à la foi l'immoralité grandissante. Psychologue et moraliste, — en cela classique, et grand classique, lui aussi, — il ne flatte point son auditoire en s'attardant à ces subtiles analyses qui alors enchantent, et qui sont presque des excuses. Il n'épargne personne, il « frappe comme un sourd », — c'est le témoignage de la personne de Sévigné. N'épargnant personne et frappant comme un sourd, ce prédicateur sévère, impitoyable, inflige un démenti à l'accusation de morale relâchée, de laxisme, dont, en bloc, on assomme toute la Compagnie de Jésus. Car, pour être le plus célèbre, le plus grand de son ordre en France, le seul écrivain jésuite demeuré classique, Bourdaloue n'est pas une exception dans un Ordre qui n'admet pas les exceptions. Il démontre ainsi que le moment du probabilisme est bien passé, que le probabilisme est devenu inactuel.

Ceci dit sur Bourdaloue, que dirons-nous des autres? Il y a dans Fénelon un mysticisme bien admirable, mais ce mysticisme a dévié ou, du moins, failli dévier. Fénelon est un grand écrivain. Mais il n'est plus un pur classique. Tout en lui, sa sensibilité, son esprit, son « réformisme » politique et littéraire, son style même, annonce un autre temps : le XVIII^e siècle. Mascaron, Fléchier, Massillon, sont, vus de Bossuet, des collines; on retrouve chez eux ce réveil de la préciosité qui marque la fin du XVII^e. Résumons-nous désormais à ne plus rencontrer de grands écrivains catholiques avant le XIX^e, avant Chateaubriand et Joseph de Maistre, — deux laïques.

XIV

Résumé du mouvement religieux au XVII^e siècle

Nous avons maintenant à résumer l'histoire de la réforme catholique en France, au XVII^e siècle, et à nous demander quelle fut son importance dans la formation de l'idéal classique.

* * *

La Réforme catholique est le grand courant qui traverse tout le XVII^e siècle. Il conditionne tout ce XVII^e siècle, avec sa pensée,

son art, sa littérature, comme le mouvement philosophique conditionne tout le XVIII^e. C'est faute de l'avoir compris que l'on a, généralement, une idée aussi étroite, universitaire, scolaire, du classicisme et des classiques. Décidément, celui-là comme ceux-ci, on les a trop « laïcisés ». Il est vrai qu'il ne s'agit point, par réaction, de choir dans l'excès contraire : le reconnaître, c'est éviter la chute, qui serait d'ailleurs moins grave que l'autre, parce qu'elle fausserait moins la vision du grand siècle.

La réforme catholique du XVII^e siècle commence par l'humanisme chrétien, lequel prend la forme particulière de l'humanisme dévot. C'est la continuation, l'aboutissement du XVI^e ou, pour être plus précis, de la Renaissance chrétienne, l'authentique, la vraie, celle qui a elle-même achevé et réformé la pensée chrétienne du moyen âge. Continuité.

L'humanisme chrétien, l'humanisme dévot marque donc bien le premier temps. Il est avant tout un effort pour assimiler la Renaissance et pour en vérifier les valeurs, pour les utiliser dans la reconstruction qui s'imposait. Les Jésuites et François de Sales sont les représentants de ce mouvement. L'échec fut le probabilisme, la morale facile, l'excès de confiance et d'indulgence dans la nature humaine. Cet excès lui-même s'explique par la délicatesse, les ménagements qu'il fallait apporter dans le traitement de cette convalescente : la France au sortir des huit guerres civiles et religieuses, — et par l'optimisme, nécessaire lui aussi, de ce moment.

L'humanisme dévot correspond au règne du roi Henri, c'est-à-dire à cette époque de transition entre le XVI^e et le XVII^e siècle, époque dont le prolongement nous mène jusqu'au delà de 1630. Entre 1630 et 1640, commence le deuxième temps : c'est celui de la véritable réforme catholique en France. Véritable, pour deux raisons : la première parce qu'on s'attache avec énergie à réformer l'Eglise de France; la seconde, parce que s'affirme le caractère purement français de cette réforme. Nous atteignons ainsi au plus haut point de la vie religieuse en France, au XVII^e siècle : fixons-le en 1640 et 1660. Réaction contre la Renaissance, l'humanisme dévot, le probabilisme; abandon de la voie large, trop large, pour la voie étroite, trop étroite; importance croissante donnée, dans la prédication, l'éducation, à la doctrine, au dogme; épanouissement de la vie mystique; tels sont les principaux aspects de cette réforme catholique. Si nous allons plus profond, nous constatons un retournement : l'humanisme chrétien, dévot, se plaçait au point de vue de l'homme et ramenait Dieu à l'homme. L'école française, — nous lui avons donné ce nom à la suite de M. l'abbé Brémond, — se place au point de vue de Dieu. Le pessimisme succède à l'optimisme, dans la conception de la nature humaine et du monde. La rigueur succède à l'indulgence; la simplicité un peu nue et sèche de l'expression remplace le style aimable et fleuri. Les effusions sont toutes inférieures. On désembrasse la littérature chrétienne de ce qu'elle contient d'italianisme, d'hispanisme, — disons, d'étranger, — de précieux, de romanesque, — disons de baroque. On applique des méthodes précises à l'enseignement de la doctrine, à la direction des consciences, à la mystique même. Et voici l'excès et l'échec : après la voie étroite, la voie trop étroite; après l'Oratoire, le jansénisme.

Le troisième temps correspond au règne de Louis XIV, à sa splendeur, à l'épanouissement de l'art classique. La Réforme catholique est accomplie, semble accomplie. La religion est au sommet de l'ordre royal et la magnificence de cet ordre rejaillit sur elle. Elle peut désormais s'ex primer en beauté : le luxe pour Dieu. Elle est sous le signe du soleil. Mais ce triomphe a un triple revers : dans la société les mœurs commencent de se corrompre, sous le manteau, déjà bien troué, de l'hypocrisie officielle, — l'hypocrisie est un grand vice individuel mais, à tout prendre, une vertu sociale; le scepticisme, l'indifférence, les premiers germes des

« idées philosophiques », une sorte de modernisme, prélude au divorce de la raison et de la foi, commencent d'apparaître; la passion de l'unité pousse le bras séculier à des mesures de rigueur contre le jansénisme et contre le protestantisme qu'on veut extirper jusqu'aux racines, et, en même temps, le gallicanisme amène un dangereux conflit entre le Roi et le Saint-Siège. Tels sont les excès et les échecs de cette période que domine Bossuet et que résume son œuvre.

Ces excès, ces échecs marquent la fin du grand mouvement religieux qui traverse, encore un coup, tout le XVII^e siècle. Avec le déclin du règne et la vieillesse de Louis XIV, la désagrégation commence, non dans le peuple certes, ni dans le clergé, mais dans l'élite. Fénelon, qui fut par ailleurs une âme si belle, n'offre plus, ni dans sa vie, ni dans son esprit, ni dans son œuvre, la même mesure, la même grandeur, la même sécurité que Bossuet. Avec M^{me} Guyon et le quietisme, la déviation de la vie mystique, que ne guident, ni n'encadrent plus suffisamment la doctrine et la morale, annonce de loin Rousseau et le mysticisme romantique. Avec la Régence, le courant naturaliste et néo-païen, issu de la Renaissance, après avoir passé sous la digue, va rejaillir et devenir le mouvement philosophique. Le mouvement religieux ne cessera pas d'ailleurs; à son tour, il passera sous le mouvement philosophique, pour reparaitre dès le début du XIX^e siècle. Il semble que cette alternance soit l'un des caractères, le dualisme intérieur de l'esprit français.

* * *

Quelle fut l'importance, quel fut le rôle de ce mouvement religieux dans la formation de l'idéal classique?

Si la littérature, au XVII^e siècle, est si peu frivole, même lorsqu'elle est mondaine et romanesque; si elle est, dans son ensemble, sérieuse, grave même, pourquoi ne point attribuer cette qualité à l'atmosphère catholique dans laquelle elle s'est développée, et que tous les auteurs, même les libertins, n'ont cessé de respirer en France? La littérature est dans la vie, elle est une des formes, une des expressions de la vie. Or, la vie est alors toute pénétrée de religion. Comment la littérature aurait-elle pu échapper à cette influence, sortir de cette atmosphère?

La question des « sujets chrétiens » est, ici, à reprendre. On peut être croyant et traiter des sujets profanes, incroyant et traiter des sujets religieux. Il s'agit d'un esprit qui souffle où il veut, d'une conception générale de la vie et de l'homme, d'une attitude morale, d'une hiérarchie des valeurs. Il s'agit des écrivains eux-mêmes qui, presque tous, en tous cas les plus grands, furent des chrétiens convaincus, fervents, dévots, qui n'eurent aucun respect humain à l'être, ou qui, s'il leur arriva de vivre en libertins, surent du moins, comme on dit, « bien finir » : le cilice de La Fontaine. Le catholicisme était la religion du Roi, la religion de la France : c'était bien; mais la société, — c'était mieux, — était foncièrement chrétienne.

La doctrine classique n'a rien de spécifiquement religieux : c'est un corps de principes et de règles esthétiques, littéraires. Quand on l'expose, on cite Aristote, Scaliger, Vossius, Boileau, non pas saint Augustin, ou saint Thomas, ou saint François de Sales. Mais l'atmosphère catholique du siècle s'est, dans cette doctrine, fait sentir de deux manières :

La première, c'est qu'elle a, de toute évidence, renforcé la conception morale que les classiques se font de la littérature, simples convenances ou moralité même qu'on exige de l'œuvre littéraire. La seconde, c'est qu'elle a empêché la « raison » de dégénérer en rationalisme. Or, la raison tournera au rationalisme lorsque le divorce de la raison et de la foi sera un fait accompli, c'est-à-dire

au XVIII^e siècle. Mais, si l'atmosphère catholique n'avait pas été si intense au XVII^e siècle, ce divorce n'aurait point laissé de s'accomplir beaucoup plus tôt : supposez que Descartes n'eût pas été le croyant, mystique même, ni Malebranche l'excellent prêtre qu'ils furent. Comme un courant électrique maintient deux plaques d'acier plus solidement liées l'une à l'autre que si on les avait soudées en un bloc, ainsi le courant religieux du XVII^e siècle a maintenu ensemble la raison et la foi, et l'on n'a remarqué la fissure que lorsque le courant a commencé de s'affaiblir.

Il est après cela inutile d'insister sur le fait qu'une partie des œuvres classiques sont, au XVII^e siècle, des œuvres religieuses. Alors, le catholicisme enrichit la littérature en lui incorporant la théologie, l'apologétique, l'éloquence de la chaire, les lettres de direction, la morale et la mystique, — toutes les formes que peut prendre la pensée chrétienne, lorsqu'elle s'exprime comme telle. En poésie, l'inspiration chrétienne a tout de même produit *Polyeucte, Esther, Athalie*, sans parler du lyrisme, alors d'un intérêt secondaire, mais à quoi la Bible, les hymnes de l'Eglise ou l'imitation fournissent ses meilleurs thèmes. Retranchez de la littérature classique François de Sales, Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, et vous mesurerez ce qui manque à l'édifice : je le toit.

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD,

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg.
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la S. D. N.

S. O. S.!

De la difficulté de trouver des remèdes efficaces à la crise actuelle. — Des leçons que nous donne la nature au sujet de la réadaptation de l'humanité à ses conditions nouvelles de vie. — Comment la crise ne saurait marquer la fin du « capitalisme », mais seulement indiquer les réformes à adopter. — Ce que, d'une part, on ne doit pas faire et ce que, d'autre part, on doit tenter :

¹⁰ Comment la disparition même du pittoresque dans le monde est un symbole saisissant de l'interdépendance de plus en plus étroite des diverses nations. — L'essentiel de la crise résulte d'un déséquilibre mondial. — Comment les Etats-Unis ont prétendu maintenir chez eux un « standard of life » démesurément élevé et n'ont pas tenu compte de l'appauvrissement global de l'humanité, entraînant une réduction universelle du pouvoir d'achat. — De l'erreur qui consiste à entretenir systématiquement le chômage, au lieu de chercher des issues nouvelles. — Le protectionnisme est condamnable de façon générale et ne peut être utile que comme expédient temporaire. — Le « dumping » est un véritable procédé d'agression économique. — La crise étant faite de beaucoup plus de mauvaise répartition que de surproduction, certains centres de distribution des marchandises ne peuvent plus être maintenus que de façon artificielle et dommageable. — Comment rien ne peut justifier les destructions systématiques de richesses qui ont eu lieu sous l'effet d'une véritable panique. — Inflation de crédit et restrictions exagérées employées comme remèdes. — Des ravages trop durables provoqués, aux colonies, par une brutale restriction de crédits.

²⁰ La Société des Nations devient, par la force des choses, le point d'attraction des bonnes volontés. — Pourquoi il faut que l'Assemblée de Genève puisse jouer un rôle préventif. — De la création d'une « gendarmerie internationale ». — La Paix de Genève et la Paix Romaine. — De la nécessité d'informations préalables, de statistiques sincères et complètes pour les activités, même les plus modestes. — Le projet Briand pour une Confédération européenne et le projet Tardieu pour une Confédération danubienne : de la nécessité de progresser dans cette voie par étapes prudentes et mesurées. — Des dangers de l'étatisation et du maintien artificiel des hauts prix. — Les abus faits de la formule du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». — La santé économique du monde réside, avant tout, dans l'ordre et l'équilibre.

« Humanum paucis vivit genus ». — Le devoir des « Puissances à intérêts non limités ». — Nécessité de sauvegarder la civilisation européenne, vivifiée par l'esprit de solidarité entre les peuples et le sentiment de fraternité entre les individus.

Il a sans doute été malaisé, au cours de cet essai de « synthèse et d'explication », de démêler les origines, d'abord lointaines, puis plus rapprochées, enfin les causes immédiates de la crise économique qui s'est abattue sur le monde comme une gigantesque tornade, semant sur son passage des ravages dont on ne saurait dire, hélas, que la liste, déjà si longue, puisse être tenue pour close. Je ne me flatte pas d'avoir mené entièrement à bien une tâche aussi difficile. Si j'ai seulement réussi à débrouiller un peu, pour ceux qui auront bien voulu me suivre et tenter avec moi de se raccrocher à des fils conducteurs, un écheveau aussi terriblement embrouillé, je me considérerai comme entièrement récompensé de ma peine.

En effet, voir un peu plus clair dans l'effroyable chaos actuel est déjà se rapprocher de la lumière qui peut et doit aider à faire apparaître des solutions encore confuses.

Sans doute, la revue des événements qui se sont déroulés depuis la guerre ne peut manquer d'aider à discerner des remèdes. Quant à prétendre que ces remèdes soient les plus sûrs et surtout les seuls, c'est là une assurance dogmatique que je me garderai bien de prendre à mon compte.

Ce que la crise a montré, à un plus haut degré que la guerre elle-même, c'est combien les problèmes à résoudre sont devenus démesurés par suite principalement de l'interdépendance, toujours plus resserrée, des diverses nations dont aucune ne peut se flatter de résoudre, à elle seule, ses propres difficultés.

Il en résulte, fatalement, que ces problèmes ne sont plus à l'échelle des cerveaux les mieux organisés et les plus pénétrants. Les hommes les plus compréhensifs, eux-mêmes, deviennent incapables de trouver une solution totale et le mieux qu'ils peuvent faire — encore que ce soit extrêmement difficile, même dans le cas le plus limité — est d'apporter des contributions.

Ce n'est d'ailleurs pas dire qu'il faille céder au découragement devant cet échec quasi fatal de l'effort même génial. Les grandes leçons de la nature sont là pour nous reconforter et pour nous rassurer. Tout ce qui vit a une puissance de résistance et de réadaptation vraiment extraordinaire. En biologie, on voit des espèces animales qui, sous l'influence de conditions climatiques adverses, sous la pression d'espèces rivales qui cherchent à vivre à leurs dépens, semblent appelées presque inéluctablement à disparaître et cependant elles résistent parce que (quoique sans doute, le plus souvent au prix de pertes temporaires formidables et de véritables massacres qui les déciment) elles arrivent presque toujours à durer, à se réadapter et recommencent à prospérer, fût-ce sur un plan nouveau.

Ce qui est vrai des espèces animales, qui n'ont pour armes que leurs instincts, l'est encore plus naturellement pour l'humanité, dont l'instinct est dominé par l'intelligence et par l'ingéniosité. La crise actuelle — qui a déconcerté les meilleurs experts parce qu'ils ont dû constater l'infériorité, si étrangement inadéquate, des moyens de défense que l'intelligence humaine avait créés et perfectionnés contre l'apparition et le développement de tels fléaux — cette crise, par son développement pour ainsi dire à répétition, par son amplitude, par sa profondeur, par sa durée si excessive en raison du rythme même sur lequel nous vivons désormais, a bien pu paraître décourager l'humanité; elle a en tout cas développé une étrange psychose collective d'apathie et même de stupeur.

Il n'en est pas moins certain que l'humanité, un moment déconcertée, se ressaisira et se réadaptera. Ce travail même de réadaptation est incontestablement commencé et se poursuit obscurément sans qu'on s'en rende compte. Quand les résultats en apparaîtront au grand jour, ils surprendront parce qu'ils apparaîtront beaucoup plus soudains qu'ils ne l'auront été en réalité.

Est-ce à dire que ceux qui, soit par ambition, soit par simple bonne volonté humaine et civique, prétendent aider les autres dans leur marche tâtonnante et les guider, doivent simplement se croiser les bras et attendre les résultats de ce travail mystérieux ?

Loin de moi une telle pensée! Jamais, au contraire, la tâche des hommes d'Etat n'a été plus grande et plus difficile, mais, puisqu'il s'agit incontestablement ici d'une maladie, que ces hommes se souviennent qu'un des grands principes de la thérapeutique de tous les temps a été que le bon médecin doit chercher à collaborer avec la nature et qu'avant même de prétendre l'influencer favorablement par son action, il doit veiller à ne pas la contrarier dangereusement par des interventions inutiles et déplacées. C'est ce qu'exprimait en termes mystiques — mais sous lesquels se cache une profonde sagesse — Ambroise Paré quand il disait :

« Je le pansay, Dieu le guarist. »

(1) S. O. S. « Save our souls » (« Sauvez nos âmes. — Sauvez-nous » — cri de détresse du Code des signaux internationaux de la T. S. F.), titre d'un livre qui paraîtra bientôt chez Grasset, à Paris, et dont les pages que nous publions aujourd'hui en premier forment les conclusions.

Peut-être convient-il de rechercher, avant même ce qu'il y a lieu de faire, ce qu'il importe de ne pas faire?

Toute crise est une évolution : il importe avant tout de ne pas en faire, par la maladresse humaine, une révolution destructive et malfaisante.

Certains se sont hâtés avec une coupable légèreté — de dire que la crise actuelle représentait, en raison même de son caractère d'universalité, la fin de tout un régime qu'ils appelaient d'un mot par trop simple et auquel il est trop aisé de donner un sens péjoratif, « le régime capitaliste ». Pareil régime représente tout de même un certain nombre d'autres choses, autrement précieuses que le règne du capital-argent. Se fondant sur l'abominable expérience que nous voyons se poursuivre en Russie, certains déclaraient tout uniment que l'ancien ordre de choses était appelé, non pas seulement à évoluer, mais à s'effondrer pour faire place à un néo-bolchévisme et à une sorte de socialisme intégral. Sous ce nouveau régime, l'État deviendrait le seul propriétaire, le seul employeur ou, pour mieux dire, le seul exploitateur. C'est lui qui, comme en Russie, disposant de tous les moyens de production, régèlerait le travail de chacun et assurerait, jusque dans les détails, sa manière de vivre. Ainsi disparaîtrait purement et simplement cette liberté individuelle, déjà si fortement entamée, mais dont le minimum qui nous reste demeure, à mon sens, le bien le plus précieux, celui sans lequel la vie ne vaudrait vraiment plus la peine d'être vécue!

Sans doute le régime capitaliste a ses tares et je suis le dernier à songer à les nier; mais si par « capitalisme » il faut entendre l'ordre de choses sous lequel l'homme le plus humble conserve, tout de même, le droit de choisir sa manière de vivre et son genre de travail, celui de disposer (sauf amputations parfois excessives opérées au nom de la collectivité) du fruit de ce travail, d'exprimer librement ses opinions (que ce soit par la parole ou par l'écrit), de ne pas sentir peser sur lui à tout instant la chape de plomb d'une inquisition policière — alors ce régime, qu'on a si vite fait de proclamer désuet et odieux et pour lequel nos ancêtres en Angleterre et surtout en France ont dressé des barricades, fait des révolutions et souvent versé leur sang, a quelque chose de sacré et de religieusement précieux. Ce serait un crime de la part des gouvernements qui, par nos Constitutions mêmes, tirent leur existence de droit et de fait de cette conquête de la liberté, d'abandonner le peu qui reste aux citoyens de cette inestimable indépendance. De même que le droit de chacun a pour limites le droit d'autrui, l'indépendance théoriquement entière des États comme celle des individus sont bornées par des contributions nécessaires au bien commun de l'humanité et par suite à l'intérêt bien entendu de chacun. Mais, dans la mesure où il représente liberté et indépendance — et sous réserve bien entendu de la justice sociale — le régime qu'on appelle « capitalisme » est un héritage que nous serions criminels et impardonnables de répudier.

La ploutocratie — horrible excès du capitalisme — est, tout comme la débauche, quelque chose d'individuel. Bien au contraire, le régime capitaliste se place immédiatement sur le plan économique et social — tout comme le font, par exemple, les applications de l'électricité.

C'est ce que semble avoir remarqué un jeune économiste de talent, M. Giscard d'Estaing, lorsque, dans son récent ouvrage : *Capitalisme*, il écrit textuellement : « Le capitalisme résulte d'une heureuse rencontre entre l'objectif purement psychologique que chaque homme s'est fixé et le besoin croissant de capitaux dont fait montre notre société. »

Tout comme le médecin qui, après avoir assuré son diagnostic, se garde de contrarier l'œuvre mystérieuse de la nature, qui tend à la conservation de la vie et à la reconstitution des forces du malade, et se borne à énumérer, dans son ordonnance, un certain nombre de prescriptions, dont les unes sont destinées à combattre les forces mauvaises, les autres à aider les bons éléments, mais qui, toutes, se conjuguant, doivent produire un effet concordant, — je tenterai (sans me dissimuler ce qu'une pareille prétention peut avoir de téméraire — mais, après tout, ne faut-il pas que chacun, dans la limite de ses moyens, fasse son possible et aide la collectivité dont il fait partie?) d'indiquer, sans chercher des liens ou des transitions artificielles, ce qu'à mon avis, d'une part, il ne faut pas faire et ce que, d'autre, part, on doit essayer.

* * *

Tout d'abord, on ne doit pas laisser la politique vicier l'économique, comme on n'a cessé de le faire depuis la fin de la Grande Guerre.

Un ancien dicton a formulé qu'avant de philosopher il fallait vivre : *Primum vivere deinde philosophari*. C'est ainsi que désormais les questions de pure politique : rivalités d'influences, combinaisons d'alliances, questions de prestige, etc., sont devenues terriblement secondaires par rapport aux problèmes économiques dont la solution doit assurer à l'humanité des conditions de vie dans un minimum de stabilité et d'aisance.

On a dit que le monde perdait de jour en jour son pittoresque et, de fait, des habitations sont partout construites sur quelques types uniformes. Hommes et femmes sont partout vêtus à peu près de la même manière; aussi bien sur les rives du Bosphore que sur celles du fleuve Jaune ou du fleuve Bleu, on voit désormais des foules présentant le même aspect banal que dans les faubourgs des capitales européennes; l'Iman, pour appeler les fidèles à la prière, monte au minaret de la mosquée en complet veston et coiffé d'une casquette anglaise; au fond de son Yamen, le mandarin chinois reçoit en redingote ou en jaquette ses visiteurs de marque.

Cette disparition du pittoresque, qui désole les artistes, doit retenir l'attention des économistes parce qu'elle est un symbole saisissant de l'interdépendance de plus en plus étroite dans laquelle vivent désormais les peuples, alors même qu'ils sont le plus jaloux de leur indépendance.

Il faut donc se débarrasser de l'illusion, devenue un véritable anachronisme, qu'une nation, si puissante et pourvue de ressources qu'elle puisse être, soit désormais capable de vivre isolée, comme les États-Unis ont tenté de le faire et comme certains de leurs nationaux, obstinés dans des manières de voir entièrement périmées, en ont encore la prétention. Si jamais une doctrine a pu, en quelques années, passer à l'état d'anachronisme complet, c'est bien la doctrine de Monroe. Toute cette étude aura montré, par des exemples multiples, et auxquels il eût été trop facile d'ajouter, qu'en se prévalant, à la fois contre tout droit et contre toute opportunité, d'une doctrine aussi désuète, l'Amérique s'était non seulement trouvée aculée à de continuelles et inévitables contradictions, mais qu'en outre elle avait influé de la façon la plus déplorable sur la situation des autres pays. En effet, — et sans qu'assurément elle en eût nourri le dessein prémédité, — elle a fait participer tous les autres pays, par les innombrables canaux qui rendent toutes les parties du monde solidaires les unes des autres, aux excès qu'elle commettait chez elle, dans l'illusion qu'une prospérité croissante et pour ainsi dire indéfinie lui était désormais assurée.

Si quelque chose ressort, jusqu'à l'évidence du rapprochement des faits auquel la présente étude a conduit, c'est bien qu'il n'est plus possible désormais de maintenir, dans un seul pays, un *standard of life* démesurément élevé et hors de proportion avec tous ceux pratiqués dans d'autres pays, plus sages ou plus conscients de l'appauvrissement global de l'humanité. Pendant longtemps, on s'est refusé à voir que la Grande Guerre avait, en réalité, détruit le travail de plusieurs générations et l'illusion commune fut de croire qu'on pourrait réparer une perte aussi colossale par une récupération s'exerçant, au long d'une dizaine, d'une quinzaine ou d'une vingtaine d'années seulement.

Sans doute, le monde marche à une cadence de plus en plus accélérée; mais le coefficient de cette accélération n'est pas tel qu'une disproportion comme celle qui existe encore entre la vie en Amérique et l'existence en Europe, ou même sur d'autres continents, infiniment plus pauvres, puisse rentrer dans l'ordre nouveau des choses.

Il serait vain, d'ailleurs, de récriminer purement et simplement contre ceux qui ont déchainé la catastrophe. Il est à la fois généreux et plus utile de rechercher — autant que faire se peut — les moyens particuliers qui peuvent être mis en œuvre pour redresser le navire en péril.

Comme je l'ai dit, ces moyens sont de deux sortes : d'abord, des erreurs à éviter; ensuite, des remèdes positifs à appliquer.

* * *

La première erreur, qui saute tout de suite aux yeux, est celle qui consiste à entretenir systématiquement le chômage, au lieu

de chercher une issue nouvelle aux forces qui ne peuvent plus s'employer comme elles le faisaient dans le passé.

Donner une indemnité indéfinie de chômage (comme on l'a fait surtout systématiquement en Angleterre, sous l'influence du parti travailliste qui était au pouvoir) à des gens qui restent, pour la plupart, des oisifs et que souvent l'évolution économique elle-même peut empêcher à jamais de retrouver leur ancien travail, est une absurdité manifeste et une charge aussi inutile qu'écrasante pour la communauté. Il est évident par exemple que du perfectionnement même du machinisme est résulté qu'il faudra désormais beaucoup moins de main-d'œuvre dans certaines industries pour obtenir, non pas même un rendement équivalent, mais un produit supérieur, non pas seulement en quantité, mais en qualité. Vouloir contrarier les progrès du machinisme serait un crime aussi absurde et aussi inutile que celui de ce calife qui fit volontairement incendier la bibliothèque d'Alexandrie, comme s'il pouvait arrêter ainsi la marche de la pensée humaine.

Tant qu'il y aura des hommes, leur ingéniosité s'exercera dans le domaine inventif pour tâcher de perfectionner ce qui existe. On n'a pas détruit les premières machines à vapeur pour permettre aux diligences de continuer sur les routes leurs services lents et incommodes, on n'a pas cherché à anéantir l'automobile sous le prétexte que ce nouveau moyen de transport pourrait, dans certains cas, concurrencer le chemin de fer lui-même. On s'est efforcé, tout au contraire, de tirer parti de ces inventions nouvelles pour donner à ce besoin de circulation, qui est l'un des plus essentiels de l'humanité, des instruments plus commodes, plus confortables et plus rapides. Il en sera toujours ainsi et l'on ne peut concevoir une régression vers la barbarie et une tyrannie imbécile qui condamneraient l'esprit inventif et mettraient à l'index ses productions. L'idéal vers lequel il faut tendre, c'est de permettre à l'humanité, grâce au génie des inventeurs, de vivre mieux, en se donnant moins de peine et en ayant plus de loisirs à consacrer à une culture intelligente et désintéressée de l'esprit. La loi du travail, qui est la grande loi humaine, à la fois fatale et bienfaisante, continuera à régner en dépit de toutes les améliorations qu'apporteront (et il faut convenir que ce ne sont parfois que des améliorations apparentes) les inventions de l'homme lui-même pour augmenter son confort ou accroître ses loisirs. En effet, nous sommes ainsi faits qu'au fur et à mesure que certains de nos besoins se trouvent satisfaits, d'autres besoins se trouvent par là même créés. En tout cas, cette concurrence entre les inventions que produisent les différents groupes de la race humaine, crée une compétition mondiale à laquelle notre devoir est de prendre part et dans laquelle nous serions coupables de nous laisser systématiquement devancer au nom de je ne sais quelle théorie absurde.

Je me souviens d'avoir lu, il y a quelques mois, un article signé d'un nom très connu et où j'eus la surprise de voir l'auteur déclarer ouvertement, avec une satisfaction en quelque sorte béate, que si la France était moins atteinte par le chômage que d'autres pays et se trouvait ressentir ainsi moins vivement une des plaies engendrées par la crise, cela venait de l'esprit routinier de beaucoup de nos industriels qui possédaient encore un outillage désuet et pouvaient ainsi, pour une production équivalente, faire effectuer par leurs ouvriers un plus grand nombre d'heures de travail. Pareille apologie de la routine, transformée en vertu par une si courte vue des choses, a quelque chose de déconcertant, et je m'étonne qu'un grand organe de presse ait osé publier un article aussi manifestement absurde.

Il est possible, en effet, que les défauts mêmes de notre outillage industriel nous aient, dans une certaine mesure, épargné le chômage, mais par ailleurs ce même état de choses fait que notre prix de revient est plus élevé que celui de nos concurrents mieux outillés, que par suite nous pouvons moins produire et que nous produisons plus cher — ce qui signifie que nos produits se trouvent éliminés des grands marchés du monde, que notre faculté d'exportation s'en trouve amoindrie et que si, d'une part, nous avons moins de chômeurs, d'autre part, nous nous enrichissons moins ou nous nous appauvrissons davantage et que, tous comptes faits, il en résulte une perte de substance pour la collectivité française et que les conditions générales d'existence deviennent plus difficiles pour tous.

Cet exemple montre bien comment, en matière économique, tout se tient et pourquoi, par suite, des esprits qui se croient eux-mêmes distingués et arrivent parfois à se faire prendre pour tels, peuvent être conduits aux conclusions les plus paradoxales et

finaleme les plus absurdes, en ne voyant une question que sous un angle isolé qui la déforme et la fausse complètement.

Une autre raison qui peut rendre, dans bien des cas, le chômage définitif et qui par suite contribue à son tour, à condamner les indemnités données sans discernement et de façon quasi indéfinie aux chômeurs, est le fait que par suite de l'évolution économique se substituent certaines industries neuves à d'autres, qui peuvent être définitivement périmées. Dans ce nouveau cas, ce n'est pas seulement une réduction du nombre des travailleurs dans une industrie déterminée qui est le fait nouveau devant lequel il faut, bon gré, mal gré, se placer : c'est la disparition totale d'un certain genre de travail qui se produit et par suite la nécessité qui apparaît, pour ceux qui s'adonnaient précédemment à ce travail aboli, de se livrer à une nouvelle occupation.

De ces deux constatations, qui m'ont semblé, à la réflexion, être les principales, mais auxquelles il serait sans doute possible d'en ajouter d'autres, il résulte que la voie à suivre pour un gouvernement intelligent, c'est à-dire prévoyant, est, non pas de pratiquer systématiquement l'expédient paresseux de l'indemnité de chômage, mais de le réduire à un moyen passager de secourir ceux des travailleurs qui se trouvent contraints, pour employer l'expression vulgaire, « de changer leur fusil d'épaule » et de favoriser au contraire ceux de ces chômeurs permanents qui montreront l'initiative et le courage d'apprendre un nouveau métier, et qui s'appliqueront ainsi à redevenir travailleurs utiles pour eux-mêmes et pour la collectivité nationale.

* * *

Ce qu'il ne faut pas faire non plus, c'est de resserrer les mailles du protectionnisme au point d'établir, dans bien des cas, de véritables prohibitions contre le passage de certains produits d'un pays dans un autre. Il y a longtemps que les meilleurs économistes de tous les pays ont dit (et le temps n'a jamais rien enlevé à la vérité de leurs paroles) que c'était moins encore la consistance intrinsèque des biens que leur circulation aisée et facile qui créait la richesse nationale.

À la vérité, un protectionnisme sagement mesuré ne doit pas être condamné, mais bien au contraire recommandé, dans bien des cas, comme un procédé indispensable à la création même des moyens de production. La nature elle-même nous en donne l'exemple : quand on veut assurer la croissance d'une plante, on la protège pendant la première phase de son existence contre les intempéries, auxquelles elle ne saurait résister par elle-même, par un tuteur ou par un abri quelconque qui lui permet de développer sa force, mais nul ne songerait à rendre ce tuteur permanent ; la plante ne mérite d'être mise en terre que si elle est capable, une fois passée cette première phase d'existence protégée, de croître et de se développer librement par elle-même.

Vouloir maintenir artificiellement certaines productions dans un pays, alors que les mêmes produits, venus d'ailleurs, les supplanteraient aisément si on ne les arrêtait par des barrières de plus en plus surélevées, c'est vouloir vivre une existence en vase clos qui est à la fois anormale et immorale. Elle est anormale parce que l'intérêt commun de l'humanité est de se procurer le produit qui lui est nécessaire ou utile au meilleur prix ; elle est immorale parce que le pays, qui s'entoure ainsi, au point de vue économique, d'une véritable muraille de Chine, manque, de façon évidente, à son devoir de coopération au travail commun de l'humanité.

Un autre procédé, qui est tout différent du protectionnisme et qui, à certains égards, en est même l'opposé, n'est en réalité pas moins contraire à la collaboration loyale que les divers pays devraient se prêter, à la fois pour le bien commun de l'humanité et dans leur intérêt propre bien entendu. Ce procédé, lui aussi, a été employé par certaines nations sous la pression de difficultés économiques croissantes et comme un expédient qui, comme tous les artifices, ne saurait se défendre, ni sur le plan de la logique, ni sur celui de la morale. Je veux parler du « dumping », qui consiste à favoriser l'exportation d'un produit en en faussant le prix de revient, soit par des subventions plus ou moins déguisées aux exportateurs, soit par des transports pratiquement gratuits, soit de toute autre façon.

En matière de commerce international, le dumping est un procédé aussi barbare et aussi condamnable que l'a été, en matière militaire, l'emploi des gaz asphyxiants. Si jamais les nations, qui doivent tout naturellement défendre l'héritage précieux que comporte, en dépit

de tous ses défauts, la civilisation actuelle, en arrivant à prendre conscience de leurs intérêts communs — et certes la crise actuelle est une assez dure leçon pour leur en enseigner la nécessité — elles devront mettre le dumping à l'index en matière commerciale, tout comme l'Assemblée de Genève l'a fait de la guerre en matière politique, et sur ce point les résultats pratiques sont singulièrement moins difficiles à obtenir.

* * *

Ce qu'il ne faut pas faire non plus, c'est détruire systématiquement des richesses dont l'humanité a besoin pour vivre et dont même, à l'heure actuelle, des hommes par millions se trouvent privés, au point d'être plongés dans le dénuement et dans la famine. Il est particulièrement téméraire et risqué de détruire des denrées consommables sous prétexte de surproduction, alors qu'on peut se demander si la crise actuelle n'est pas beaucoup plus une crise de distribution et de répartition que de surproduction.

On n'a pas assez remarqué, en effet, que la Grande Guerre, par l'effet même du blocus des Puissances centrales et du développement de la guerre sous-marine, avait détruit des systèmes d'échanges établis depuis des siècles et que, la paix une fois restaurée, ceux-ci n'avaient pas été suffisamment remplacés par de nouveaux courants plus logiques et plus économiques. Il serait facile de montrer que, pour bien des produits, subsistent encore des centres purement artificiels de distribution. L'exemple du port de Londres est typique à cet effet. Parce que l'Angleterre voulait rester maîtresse des mers, parce qu'elle entendait que sa flotte marchande restât la grande transporteuse de tous les produits récoltés jusque dans les coins les plus isolés de la planète; parce qu'elle prétendait aussi que sa Cité, avec tout un système, à la vérité très perfectionné, d'établissements bancaires et commerciaux de tous ordres et de tous degrés, demeurât le centre de financement de la plus grande partie possible des transactions internationales, il s'ensuivait que certaines marchandises, simplement parce qu'elles étaient embarquées sur un navire battant pavillon anglais et parce que leur financement était assuré par une traite escomptable à Londres, faisaient des circuits inutiles et souvent considérables, supportant de ce chef, à la fois un supplément de frais de transport et de lourdes pertes d'intérêts sur l'argent engagé. On pourrait citer tel produit, venant par exemple d'Australie ou d'Océanie et destiné à des pays atteignables sans passer par le canal de Suez, qui néanmoins traversait ce canal, payait les lourdes taxes y afférentes, était acheminé, jusqu'à Londres, y était déchargé, manutentionné, entreposé, pour être finalement rechargé sur un autre navire, retraverser dans l'autre sens ce même canal de Suez, repayer à nouveau les mêmes droits, déjà si lourds en eux-mêmes, pour atteindre finalement, après un tel circuit, une telle perte de temps et d'argent, le lieu final de sa destination.

Il y a des anachronismes que les intérêts les plus puissants ne peuvent prolonger indéfiniment et qui éclatent, comme celui que nous venons de citer, à la lumière des crises économiques. La logique finit toujours par triompher, comme on dit que la vérité et la justice le font, elles aussi, à la longue; mais il faut avouer que le prix payé pour corriger des erreurs longtemps prolongées par certains égoïsmes, fussent-ils nationaux, est singulièrement lourd pour l'humanité, comme nous le voyons aujourd'hui.

Les centres de distribution des biens nécessaires à la vie des hommes doivent se situer là où les placent géographiquement les lois d'une répartition aussi rapide et aussi économique que possible. Tout homme impartial reconnaîtra que le port de Londres se trouve, géographiquement, placé dans une position qui est excentrique par rapport à beaucoup des centres de consommation qu'il prétend desservir. Cela s'expliquait, et à la rigueur pouvait se justifier, quand les navires naviguaient à la voile, que le temps ne valait pas tout l'argent qu'il représente aujourd'hui, quand enfin les organisations nécessaires au commerce international n'existaient presque que dans la Cité même de Londres; mais ce temps est révolu aujourd'hui. La nécessité de commencer au meilleur compte possible se montrera plus forte que l'opiniâtreté de l'esprit britannique; celui-ci devra, bon gré, mal gré, s'incliner devant l'irréfutable logique des faits. Qu'on le veuille ou non, la Cité de Londres se trouve hypertrophiée par rapport aux services qu'elle peut, dans l'ordre économique nouveau du monde, rendre à meilleur compte. Elle devra donc, comme les pays,

qui ont voulu vivre au-dessus de leur train, réduire ses frais. Il y a là une réadaptation fatale qui ne s'accomplira pas sans que, malheureusement, bien des ruines s'ajoutent à celles qui ont déjà été provoquées. Mais le fait que, depuis la fin de la Grande Guerre, cette réadaptation nécessaire ne se soit pas encore faite, est sans doute une des causes principales de la crise si profonde que nous subissons aujourd'hui.

Quant aux destructions de richesses, qui ont été accomplies sur certains points du globe et que le monde a connues avec une véritable stupeur, il semble qu'elles n'aient pu avoir lieu que sous l'empire d'un vent de folie.

Rien ne peut justifier qu'au large des côtes brésiliennes on ait, purement et simplement, jeté à la mer des quantités énormes de café, alors que, de par le monde, se trouvent tant d'êtres humains qui ne peuvent se payer une tasse de la savoureuse liqueur chantée par Voltaire.

Rien ne peut expliquer non plus qu'au Canada on ait chauffé des machines à vapeur avec du blé, tandis que des centaines de milliers de Chinois succombaient à la famine.

Je me suis souvent demandé, en lisant les dépêches qui annonçaient ces paradoxales et coupables destructions, en voyant même reproduites dans l'*Illustration* les photographies qui les ont enregistrées, comment, à la Société des Nations, qui à ce moment même tenait à Genève une de ses sessions, personne ne s'était levé pour dire : « Nous sommes ici quarante-cinq nations réunies pour sauvegarder les intérêts communs de nos ressortissants et même, d'une manière plus élevée, pour veiller sur la santé morale et économique du monde : il y a au Canada du blé dont on ne sait que faire, puisqu'on le jette dans les foyers des locomotives; ce pays a des ports sur le Pacifique et, de l'autre côté du même Océan, d'autres ports desservent des contrées où des êtres humains meurent de faim par dizaines et par centaines de milliers; au lieu de discourir, faisons donc enfin quelque chose de pratique et d'immédiatement utile pour le bien de la pauvre humanité; décidons que ce blé sera acheté au Canada, que des navires seront affrétés pour le transporter en Chine et l'y distribuer, sous notre contrôle, aux populations qui meurent de faim. Prenons provisoirement à notre charge les frais de cette opération; la Chine, qui fait partie de notre Société, les remboursera à notre collectivité quand elle le pourra...; l'essentiel est d'agir ! »

Il me semble que ces paroles et qu'une décision conforme eussent fait plus que bien des discours pour le prestige de la Société des Nations, pour son autorité morale et pour son ascendant. Si même les quarante-cinq nations représentées n'avaient pas finalement récupéré les frais certainement modérés de cette opération humanitaire, l'argent ainsi dépensé ne l'eût pas été en pure perte et la leçon donnée ainsi au monde eût grandement facilité la solution de la crise. De toutes manières, c'eût été de l'argent bien placé; cela eût coûté beaucoup moins que quelques journées de la plus petite des guerres modernes; un exemple, vraiment immoral et qui a dû secouer de rage tous les pauvres humains qui ne mangent pas à leur faim, eût été épargné au monde; une leçon pratique de solidarité entre nations eût été donnée.

Que d'avantages pour peu de frais! Mais je suis bien sûr, hélas! que beaucoup de ceux qui liront ces lignes traiteront l'auteur de songe-creux et de rêveur chimérique! N'est-on pas d'ailleurs en train d'opérer, sur une plus large échelle encore, une nouvelle destruction de richesse par la mort qu'on inflige — sous le nouveau et commode prétexte de surproduction — à des plantations de caoutchouc qui périclitent faute d'entretien, alors qu'elles représentent la production future? Surproduction, dit-on; mais qu'on regarde les ouvriers se rendant à l'usine où les enfants à l'école par mauvais temps. Combien ont des manteaux caoutchoutés ou des semelles de caoutchouc à leurs souliers? Bien peu encore! Et cependant ces emplois généralisés du caoutchouc permettraient une sorte d'entraide économique entre les matières premières; car, pour les tissus caoutchoutés, il faut aussi et du coton et bien d'autres choses encore pour lesquelles on recherche de nouveaux débouchés. On pourrait multiplier les exemples. Il semble vraiment que, sous l'apathie et l'ingéniosité de l'homme subissent une éclipse grave et prolongée. Partout on dit : « A quoi bon? » et l'on passe ainsi à côté de l'effort nécessaire où se trouverait le remède.

Alors qu'au temps de la Grande Guerre il ne s'agissait que de faire périr des hommes ou de détruire des biens, fruits du travail des générations antérieures, l'esprit d'invention a été stimulé

au point que les découvertes naissent de toutes parts, et que, dans plusieurs des pays belligérants, des ministères spéciaux durent être créés pour en faire l'examen; aujourd'hui qu'il s'agit de sauvegarder le patrimoine précieux que nous ont laissé nos devanciers et que nous avons le devoir de transmettre nous-mêmes à nos enfants, accru par notre propre effort, ce même esprit inventif paraît frappé de paralysie. De toutes parts s'élèvent lamentations ou récriminations; presque jamais on n'entend formuler des suggestions utiles et fécondes.

Le mouvement constant de l'humanité a été une marche vers le progrès et un effort pour se procurer plus d'abondance. Qu'une tendance inverse se manifeste aujourd'hui, que, comme des démons exterminateurs, certains hommes ne paraissent préoccupés que de détruire des richesses, cela ne saurait s'expliquer que par une sorte d'esprit de régression. On est malheureusement obligé de constater qu'en agissant ainsi ces hommes sont guidés par l'esprit d'égoïsme. Ils affirment qu'une surproduction existe parce qu'ils escomptent — et ils osent même parfois l'avouer — qu'au milieu de cette destruction systématique et perfide, leurs entreprises subsisteront, renforcées par leur isolement, et qu'eux-mêmes pourront ainsi plus facilement dicter leur loi.

* * *

Si les destructions de richesses, dont nous venons de parler, sont, en elles-mêmes, des paradoxes que l'on peut qualifier de criminels, bien plus graves encore ont été, par les répercussions profondes qu'elles ont entraînées, les atteintes portées, depuis deux ans, à l'édifice du crédit. Si, en effet, en détruisant une récolte, on appauvrit d'autant l'humanité qui a compté sur ce revenu, on inflige à la collectivité une ruine bien plus profonde en laissant retourner à l'état inculte le terrain même, sur lequel des générations d'hommes n'ont cessé de travailler. Et c'est bien un résultat de cet ordre que provoque, en définitive, la destruction du crédit, puisque ce mécanisme a servi de support aux créations, souvent superposées, des entreprises qui constituent l'outillage moderne.

Nous signalions plus haut la carence de l'esprit d'invention dans les difficultés actuelles, alors que cette même faculté avait fait, pendant la guerre, des prodiges pour les destructions de vie et de biens. La faillite présente de ce crédit, qui avait permis, dans des conditions étonnantes, le financement de la guerre, est plus saisissante encore. La brutalité et l'esprit de panique, qui ont présidé à cette restriction systématique des facilités normales accordées aux entreprises, ont été d'autant plus néfastes que le système de communications entre tous les canaux de la vie économique a rendu la paralysie plus brusque et plus générale.

Sans doute, l'inflation de crédit est, en elle-même périlleuse et condamnable et nous en avons vu tous les méfaits, spécialement à propos de la crise américaine.

Mais, de même qu'un trop brusque coup de frein est plus dangereux pour la stabilité d'une voiture automobile qu'une accélération même excessive de sa vitesse, la déflation, quand elle est brutale et opérée sans un discernement très délicat, peut se révéler beaucoup plus néfaste encore que l'inflation elle-même.

L'or métallique existant dans le monde ne doit pas atteindre le quart des espèces nécessaires au financement de l'agriculture et du commerce des divers pays. On peut donc dire que plus des trois quarts de la monnaie indispensable aux besoins du monde repose sur le crédit. Si donc, par impossible, la restriction était poussée jusqu'à ses dernières limites, l'humanité devrait réduire son train de vie dans des proportions telles qu'il en résulterait une inconcevable régression vers la barbarie.

Sans doute, pareille éventualité est purement théorique, mais on doit en tirer la conclusion qu'entre le régime du troc et le système d'échanges édifié sur le crédit et perfectionné par l'organisation bancaire, il existe actuellement une telle marge que toute déflation trop brutale peut engendrer les plus grands troubles. La réforme même des abus provoqués par l'inflation du crédit doit être opérée avec tact et doigté, d'autant plus que les excès sont passagers et qu'on ne saurait perdre foi en les résultats du travail constamment productif de l'humanité.

La présente crise a déjà montré quels ravages étaient résultés d'une maladroitement restriction du crédit. Des entreprises se sont écroulées, qu'un secours de faible importance eût suffi à consolider ou tout au moins à maintenir pendant le temps que durera la crise; et ce temps ne saurait être indéfini puisqu'il y a des dizaines

de siècles qu'un livre, où la sagesse humaine s'est sur bien des points inscrite en formules frappantes, a prédit que la période des vaches maigres devait inévitablement être suivie par celle des vaches grasses.

C'est, en particulier, dans les pays neufs, dans ceux où la mise en valeur la plus naturelle du sol exige l'apport de fonds souvent renouvelés, où la croissance des entreprises les plus saines et les mieux conçues est nécessairement lente, et est sujette à la maladie — comme la nature même nous indique que c'est le cas pour tout être vivant — c'est spécialement dans les colonies que de telles restrictions de crédits ont trop souvent été réalisées presque sauvagement, sans les ménagements qui s'imposaient et sans un plan d'ensemble pour l'avenir. Des richesses, lourdes d'espérances, ont été ainsi follement détruites.

En matière de restriction de crédit, comme quand il s'agit d'économies par suppression de dépenses productives, il y a — avant tout — compte à faire. Si pour économiser une dépense immédiate — qu'on pourrait faire à la rigueur — on tarit une source de revenus futurs constituant une rente croissante devant être, fût-ce après quelque délai, bien supérieure à la somme économisée, on fait finalement un mauvais calcul et une déplorable affaire.

En résumé, le crédit est comme la célèbre langue d'Esopo, à la fois ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Ses excès sont condamnables, mais son emploi est devenu indispensable à la vie de l'humanité. Qu'on l'étende ou qu'on le restreigne, il ne faut agir qu'avec circonspection et sans jamais perdre de vue les objectifs d'avenir.

* * *

Comme je l'ai dit en tête de ces conclusions, les suggestions que l'on peut apporter à la lumière même des leçons que nous donne la crise, ne sont pas toutes des critiques. Il y a aussi, bien qu'elles soient plus difficiles à formuler, des contributions de l'ordre positif.

Que jadis l'on ait été partisan ou que l'on ait cédé alors à un scepticisme plus facile, la Société des Nations apparaît aujourd'hui comme le point d'attraction des bonnes volontés, précisément parce qu'on se rend compte qu'aucun pays ne peut se passer du concours des autres. Dans les périodes de grandes difficultés, la force ne vient que de l'union.

Aussi importe-t-il principalement de renforcer le rôle *préventif* de l'Assemblée de Genève. Pour cela, il est utile, sans doute, de développer les services d'informations créés autour de la Société, d'en choisir, le mieux possible, les éléments, d'assurer — autant que faire se peut — leur impartialité et leur souci de sauvegarder, en toutes circonstances, le règne du Droit et les intérêts de la Civilisation. Mais il est plus essentiel encore que le prestige de la Société des Nations se trouve accru par la réalité substantielle des résultats qu'elle aura été en mesure d'obtenir. De tels résultats ne deviendront tangibles qu'autant qu'à Genève on ne restera pas condamnés à émettre seulement des vœux ou à provoquer des enquêtes presque fatalement dépourvues de sanctions. Il faut qu'une assemblée, où sont représentés plus de pays qu'on n'en avait encore jamais réunis dans un même organisme et où les représentants eux-mêmes de ces pays sont des hommes d'Etat d'élite et souvent les chefs des gouvernements, soit capable de prendre de véritables décisions et d'en assurer l'exécution avec la sagesse et l'impartialité nécessaires.

Aussi, ce sera l'honneur de la France d'avoir pris l'initiative — comme elle l'a fait à la récente Conférence du Désarmement — de proposer que soit mise à la disposition de la Société des Nations une force armée assez puissante pour que celle-ci puisse jouer le rôle d'une « gendarmerie internationale ».

Pareil projet est sans doute, à l'heure actuelle, encore prématuré. Mais il n'a rien de chimérique en lui-même. Les quelques hommes qui comprirent, dès le début, ce que pouvait devenir, pour la sauvegarde de la paix et dans l'intérêt du monde, la création du Président Wilson, reconnurent qu'on devrait — et le plus tôt possible — en arriver là.

En particulier, Léon Bourgeois, pacifiste convaincu, qui avait représenté la France aux deux Conférences de la Paix, réunies à La Haye, s'exprima nettement dans ce sens. Mais, pour qu'un tel projet se réalise et descende des sphères de la théorie dans celles de l'exécution pratique, bien des difficultés restent à vaincre et bien des résistances, directes ou obliques, doivent être surmontées. Au surplus, dans tous les domaines, et dans le domaine international en particulier, rien de solide et de durable ne peut se faire sans

la nécessaire collaboration du temps lui-même. A force de millions, grâce aux inventions du machinisme, on peut bien édifier, dans les délais les plus rapides, les constructions les plus gigantesques; mais, avec tous les milliards du monde, on ne fera pas pousser un arbre plus vite et plus haut que la nature elle-même ne le veut, en imposant l'alternance régulière des saisons. C'est là une constatation que ne devraient jamais perdre de vue ceux qui, exaltés par les prodiges de l'esprit humain, en arrivent à ne plus vouloir compter avec le temps, alors que celui-ci reste un maître à la loi duquel on ne saurait échapper.

C'est pourquoi, avant que la « gendarmerie internationale » se trouve effectivement créée, la Société des Nations aura encore, pendant bien des années, un rôle purement moral à jouer — rôle qui sera de conciliation, de persuasion, voire de pression par des moyens économiques, comme ceux que son Pacte constitutif a prévus. Encore qu'il soit insuffisant, ce rôle moral a une importance de premier ordre; aussi, doit-on veiller à ce que des informations sûres et impartiales, précises et rapides, permettent à l'Assemblée de Genève de prendre la position qui lui revient dès qu'une menace sérieuse se produit contre la paix, et non pas seulement — ainsi qu'on vient d'en avoir un exemple significatif lors du récent conflit sino-japonais — lorsque le sang a déjà commencé à couler.

D'ailleurs, la Paix de Genève ne doit ressembler en rien à l'antique Paix Romaine. Bien que celle-ci fût infiniment supérieure à la barbarie dispersée qu'elle remplaçait, elle reposait, néanmoins, sur la conquête et l'exploitation des contrées soumises. Jusque dans des contrées, redevenues incultes ou désertiques, comme certaines parties de l'Afrique du Nord, les « célèbres voies romaines », dont des traces imposantes subsistent encore aujourd'hui, étaient, sans doute, de merveilles instrumentales pour les échanges et le développement des colonies: mais, avant tout, elles avaient été construites pour permettre aux armées d'aller jusqu'aux confins de l'Empire et y faire trembler les peuples, à l'évocation du seul nom de Rome: *Tu regere imperio populos, Romane, memento*.

C'est pourquoi, dès que Rome eut dépassé le stade de l'exploitation brutale ou hypocrite des vaincus, elle ne sut plus quelle attitude prendre vis-à-vis de ses conquêtes. La Cité du Palatin était un creuset trop étroit pour y fondre et transformer à son profit tout ce qui avait été acquis par le simple emploi de la force. Au rebours de ce que nous devons aujourd'hui réaliser, la colonisation romaine créait quelque chose d'analogue à l'esclavage: elle rivait le colon à la terre et l'écrasait par la fiscalité.

C'était donc tout le contraire de ce « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » qui est à la base de l'institution de la Société des Nations. Aujourd'hui, c'est un esprit de solidarité qui doit animer les peuples, vivifier leurs rapports et leur permettre de s'élever, d'un même élan, sur le plan matériel comme sur le plan moral.

Si j'ai cité cet exemple lointain de Rome, c'est qu'il ne faudrait pas que la Société des Nations, fût-ce dans un ordre d'idées supérieur, s'attachât à créer à Genève une sorte de centre artificiel du monde. La « gendarmerie internationale » représente la contrainte sous sa forme la moins choquante. Mais, fût-ce pour imposer des idées et des solutions justes, les moyens de contrainte portent toujours, en eux-mêmes, leur propre infériorité.

C'est pourquoi l'éducation de la jeunesse demeure le moyen à la fois le plus noble et le plus efficace de réaliser de vrais et durables progrès. Les bolchevistes l'ont bien compris et aussi, dans un esprit tout opposé, le dictateur actuel de l'Italie. On ne saurait être trop attentif à tout ce que prépare, pour l'avenir de la nation voisine, l'institution, admirablement conçue et parfaitement conduite, des « Baïlla ». Si, en effet, on dit communément que le grand danger pour le régime instauré par Mussolini est que tout repose sur lui-même, qui anime et dirige tous les services publics et n'a pour lieutenant que de simples exécutants, on oublie trop que Mussolini s'est attaché passionnément à insuffler dans les masses de la jeunesse, pénétrées à la fois collectivement et individuellement du même enthousiasme, l'esprit même qui l'a guidé. Mussolini — si l'on peut ainsi parler — s'est *monnayé lui-même* pour l'avenir.

Toutefois, puisque nous cherchons à tirer ici des conclusions valables pour le bien commun de l'humanité, nous ne saurions rester sur cet éloge, si mérité qu'il soit, sans y apporter une importante restriction. En toutes circonstances, en effet, Mussolini a agi dans un esprit féroce égoïste pour l'Italie elle-même. Il a délibérément oublié que tout droit impliquait un devoir correspondant. De même que, sur le plan national, notre célèbre Déclara-

tion révolutionnaire aurait dû s'intituler: « Droits de l'homme et devoirs du citoyen », ainsi, sur le plan international, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes implique, comme corollaire, un devoir impérieux de solidarité internationale. Tout se superpose comme dans une pyramide bien en équilibre: Devoirs les uns envers les autres des membres d'une même famille — devoirs réciproques des citoyens du même Etat — devoirs aussi, les uns à l'égard des autres, des Etats faisant partie de la communauté universelle. A mesure que le cercle s'élargit, les liens sont moins nombreux, nous resserrent dans une moindre mesure, mais ils gardent toujours et jusqu'au plan international lui-même, quelque chose de sacré.

Une même nécessité se révèle au point de vue économique: en cette matière, aussi, c'est le rôle *préventif* des informations qui seul, peut être utile en ce qui concerne le maintien ou le rétablissement des activités industrielles et commerciales. Le temps n'est plus où un individu pouvait jouer un rôle, même modeste, de producteur ou de commerçant en ne regardant pas au delà d'un cercle étroit. Le moindre industriel, le moindre trafiquant (à moins qu'il ne s'agisse d'un boutiquier de quartier) doit avoir, parmi ses instruments de travail, des cartes géographiques ou un planisphère; comment pourrait-il envoyer ses produits vers les marchés extérieurs sans s'entourer des statistiques les plus précises et les plus récentes?

D'une part, l'accélération du rythme des transformations économiques, et, d'autre part, l'interdépendance de tous les pays du monde, fût-ce des plus isolés en apparence, sont telles que jamais la nécessité d'un phare conducteur pour orienter les efforts individuels n'est apparue plus évidente, mais que jamais aussi plus de nuages ne sont venus obscurcir cette lumière directrice.

Il faut d'abord que tous les pays, même ceux qui, à l'encontre de la morale internationale, continuent à s'entourer d'une sorte de barrière de Chine, comprennent qu'en refusant leur collaboration à l'établissement de statistiques exactes, complètes et sincères, ils commettraient un crime, non seulement contre l'humanité mais contre leur propre intérêt bien entendu. D'autre part, le rôle de la statistique ne peut être efficace que si elle est, comme on dit « à la page », si elle ne retarde pas de façon exagérée. Les statistiques résultant des relevés douaniers sont condamnées d'avance à n'avoir qu'un intérêt rétrospectif et à être souvent aussi bien une cause d'erreurs qu'une mine d'informations utiles. Au surplus comme — ainsi que nous l'avons vu par ailleurs — les échanges doivent devenir de plus en plus aisés et libres, faire reposer l'établissement des statistiques sur de tels documents douaniers c'est les vouer à ce que la source où ils s'alimentent se tarisse progressivement et à ce que, par suite, leur propre substance nourricière finisse par leur faire totalement défaut.

Tout ce qui rapproche les peuples, facilite les échanges, exige leur loyale coopération, comme l'établissement de ces statistiques dont nous venons de parler, est de nature à faire comprendre aux différents pays leur étroite et féconde solidarité et, par là même à assurer le développement de l'esprit de paix. Toutes les Unions, toutes les Confédérations, qui ne sont pas chimériques, ou qui, par leur formation même, ne sont point susceptibles de se transformer en pommes de discorde ou en instruments d'agression, doivent être hautement recommandées, car elles sont autant de jalons sur une route qui est incontestablement celle de l'avenir. A coup sûr, le projet que Briand avait soumis récemment à la Société des Nations pour la formation d'une Europe confédérée était une idée encore trop abstraite et dont il était aisé de faire ressortir le caractère présentement chimérique. Il y a encore tant de différences profondes entre un Finlandais, par exemple, et un Portugais, que rien ne réunit, ni dans l'histoire, ni dans les mœurs ni dans la conscience de leurs intérêts, qu'une Confédération générale est encore presque un rêve. Briand était trop intelligent pour le méconnaître et il semble que, pressentant sa fin prochaine, il ait lancé une telle idée comme une sorte de testament politique. La sagesse veut qu'on procède par degrés et par étapes successives. Il faut toujours en revenir à l'exemple instructif de la nature qui n'opère jamais par réalisations brusquées: *Natura non facit saltus*; ce vieux dicton doit servir de règle pour les constructions des hommes qui n'auront jamais trop à apprendre de la façon dont se comportent univertés dont ils font eux-mêmes partie.

La Confédération progressive de l'Europe doit être activement préparée par des mesures plus modestes, mais qui seront finalement ses supports pratiques, tout comme les colonnes qui soutiennent un édifice architectural unique. C'est ce qu'a compris Andri-

Tardieu, lorsqu'au nom de la France il a proposé la création d'une fédération danubienne comprenant cinq Etats. Infiniment plus modeste que le projet Briand, ce plan lui-même se heurte déjà à des difficultés beaucoup plus considérables que celles qu'on avait pu prévoir. Il est néanmoins certain que c'est dans une telle voie qu'il faut persévérer, car c'est l'unique moyen de sauver la civilisation européenne et d'empêcher par là une véritable régression de l'humanité.

Cela ne veut pas dire d'ailleurs que, par la réalisation de tels projets, les patries elles-mêmes se trouveront abolies, voire affaiblies. Et, en effet, la constitution de ces patries n'a point porté atteinte à la cohésion nécessaire et sacrée des familles. L'humanité vit par cellules, tout comme le corps humain lui-même, mais ces cellules doivent s'organiser, se superposer en se complétant et en intensifiant, par la vie de chacun des éléments, le développement même de l'ensemble. Il viendra certainement un temps où les divisions actuelles paraîtront désuètes, étrangement anachroniques, voire barbares. Ce qui importe, c'est que l'ensemble, de mieux en mieux articulé, de plus en plus puissant et, par cela même, de plus en plus fécond, qui sera édifié, n'entraîne point des destructions qui seraient inutiles et qui, dans certains cas, ne pourraient échapper à l'odieux.

* * *

Toute vertu a son envers. Si, comme nous venons de le voir, la création d'une Europe confédérée est le point de direction que doivent avoir en vue les hommes d'Etats conscients des dangers de l'heure présente, et si, pour l'atteindre, des stades intermédiaires doivent être franchis, avec cette prudence et cette longueur de temps qui font les bons ouvrages, le danger de l'application de ces projets réside dans un accroissement excessif des pouvoirs gouvernementaux, dans une « étatisation » poussée jusqu'à de trop audacieuses limites. Si celle-ci se réalisait, nous risquerions de voir l'individu perdre — comme il l'a fait en Russie — toute sa liberté, toute son indépendance relative, n'être plus, pour ainsi dire, qu'un des fils de la trame gigantesque tissée par une araignée monstrueuse qui absorberait ou asservirait toutes les énergies. Le seul moyen de prévenir un excès si dangereux, c'est de développer l'esprit corporatif par la création, sur le plan national d'abord, puis, sur le plan international, d'Unions, d'Ententes et de Cartels. En effet, la nécessité d'établir une discipline dans la production est évidemment l'une des leçons les plus directes de la terrible crise que nous subissons.

Mais cette discipline, qui doit s'établir, ne doit pas être acquise au prix d'un maintien artificiel de hauts prix, dont l'abondance soudaine des denrées de toutes sortes aurait dû provoquer la chute, bien plus que cela n'a été le cas. Si cette résistance à une baisse, qui apparaissait comme si logique et même comme si impérieusement commandée par les circonstances, a pu se manifester, cela tient, sans aucun doute, à l'incroyable réseau de parasites et d'intermédiaires qui grèvent, par des services non seulement onéreux mais souvent même inutiles et dommageables, le prix de toutes les choses, même de celles qui sont les plus nécessaires à la vie. L'écart énorme et totalement injustifié, qui persiste entre l'index des prix de gros et celui des prix de détail, montrerait à lui seul combien — ainsi que cette étude l'a fait apparaître à maintes reprises — la crise actuelle provient avant tout d'une mauvaise circulation des biens et d'une répartition plus vicieuse encore. Il importe que des rapports plus normaux, plus directs, plus honnêtes, s'établissent entre le producteur et le consommateur. Cela seul suffirait à provoquer cette reprise des affaires que tout le monde attend. Il est hors de doute, en effet, que certains mauvais prophètes ont tort quand ils disent que l'humanité, pour sortir de ses embarras actuels, n'a qu'à se replier sur elle-même, à se restreindre systématiquement, à s'amputer, en quelque sorte, par une opération chirurgicale qu'elle se ferait subir à elle-même. On ne tourne pas le dos au progrès et la direction du monde en mouvement reste toujours orientée en avant.

La prudence est seulement une vertu négative, mais elle n'en demeure pas moins l'une des plus recommandables aux hommes d'Etat. La fameuse déclaration du « Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », est évidemment conforme à nos principes modernes de justice et de liberté. Mais, au lendemain du jour où les Alliés, par leur victoire, portèrent à certaines nations, victimes d'oppressions ou d'abus évidents, une juste revanche du droit ainsi proclamé, toutes les autres nations, qui ne purent bénéficier, elles

aussi, d'une pareille intervention en leur faveur s'emparèrent de cette formule pour en faire le drapeau de leurs revendications et la traduisirent souvent — il faut l'avouer — d'une façon incendiaire. Ils cédaient à la tentation naturelle de se faire à eux-mêmes une justice que souvent ils exagéraient.

C'est pourquoi, l'on vit, sur tant de points du globe, des mouvements nationalistes se produire et se développer avec une ampleur qui déconcerta les gouvernements. Le mouvement de réforme que les Alliés avaient ainsi déchaîné sur le monde, donna lieu aux plus étranges excès et, pour combattre ces abus, la force morale devint, en grande partie, insuffisante, car la formule de libération, qui avait été solennellement proclamée dans les quatorze points, était évidemment valable pour tous les peuples.

Le Président Wilson, professeur d'université, habitué à conclure dans le silence du cabinet et inhabile à confronter — comme doit le faire tout véritable homme d'Etat — la vérité théorique avec les possibilités pratiques, aurait bien dû, avant de promulguer ses nouvelles Tables de la Loi, se souvenir de ce proverbe oriental qui dit qu'on peut bien lancer la pierre, mais que celle-ci, une fois jetée, ne peut plus être arrêtée dans sa course. C'est là un exemple frappant des méfaits que peut entraîner toute infraction à la prudence sagesse qui doit présider aux actes de gouvernement : une parole généreuse et juste en elle-même fut jetée au monde dans des conditions telles qu'elle y devint un des facteurs du désordre et du déséquilibre dont nous souffrons aujourd'hui.

Pour remédier à un tel déséquilibre et pour rétablir l'ordre mondial, il ne faut pas seulement — comme nous l'avons vu — diminuer les énormes écarts qui subsistent encore entre les niveaux d'existence dans les différents pays, mais il faut réagir aussi contre l'abus manifeste que constitue, aux Etats-Unis notamment, la concentration de capitaux gigantesques entre très peu de mains. Les Américains sont fiers de leurs milliardaires, car en effet plusieurs de ceux-ci ont eu l'origine la plus modeste et prouvent ainsi, par leur propre exemple, que, dans un pays libre, tout homme peut s'élever par son intelligence et son travail. Mais, au point de vue social, on est obligé de porter un jugement quelque peu différent. Dans un organisme sain, en effet, il ne saurait se produire d'hypertrophie, fût-ce des organes considérés comme les plus utiles. C'est ainsi qu'à l'intérieur de tous les pays un juste équilibre doit s'établir entre la richesse des Etats et celle des particuliers. Il ne faut pas que, par un excès de fiscalité, un Etat puisse devenir trop riche en face de citoyens qui restent trop pauvres; mais il ne faut pas non plus que, par un excès tout aussi condamnable d'épargne et de thésaurisation, l'Etat lui-même s'appauvrisse vis-à-vis de ses citoyens, devenus trop riches et trop portés à abuser de l'influence que l'argent peut donner.

C'est ainsi que par tous les détours nous revenons sans cesse à cette incontestable vérité que la santé économique du monde réside, avant tout, dans l'ordre et dans l'équilibre.

* * *

« *Humanum paucis vivit genus.* »

Ce vieux dicton latin est susceptible de deux traductions, dont l'une est à la fois vicieuse et condamnable et dont l'autre, au contraire, est grosse d'un sens généreux et bienfaisant.

La première interprétation signifierait que le genre humain tout entier ne vit, en réalité, que pour quelques individus injustement privilégiés. Tous ceux qui, par l'univers entier, travaillent et peinent pour assurer leur subsistance et celle de leur famille, pour lutter, à armes véritablement inégales, contre les maux que suscite soit la nature, soit l'imbécillité et la malignité des hommes; toute cette pauvre humanité, pour laquelle l'existence est plutôt un fardeau qu'un présent, qui peut à peine s'élever vers les joies désintéressées de l'esprit, ne vivrait, en réalité, que pour assurer — je ne dis pas à une élite, mais à quelques privilégiés — une existence facile et dorée, que ceux-ci d'ailleurs ont, dans la plupart des cas, trouvée toute préparée dès leur berceau. L'humanité apparaîtrait ainsi comme une sorte de statue reposant sur un immense piédestal, fait lui-même de souffrances et de privations imméritées, injustifiées et injustifiables.

La seconde traduction, au contraire, qui est à la fois correcte et encourageante, veut dire que le genre humain, dans sa marche tâtonnante vers le progrès, n'est réellement guidé que par quelques individus mieux doués, plus intelligents, plus forts et — on voudrait pouvoir l'ajouter — également plus généreux.

Elle signifie que c'est par l'élite seule, que vit et prospère l'immense masse des hommes. Il faut donc que cette élite, composée, dans chaque pays, d'un bien petit nombre de personnes, prenne, de plus en plus, conscience de ses devoirs, utilise ses privilèges et ses facultés, non pas tant pour un accroissement nouveau d'une situation, déjà difficilement défendable pour tout homme qui réfléchit, que pour améliorer le sort de ses frères humains déshérités.

C'est qu'en effet la mise en œuvre des ressources de la planète, si miraculeuse qu'aient pu la rendre les progrès de la science, les découvertes dues au génie inventif de l'homme, est encore bien loin d'être terminée.

Et puisque cette étude — provoquée par l'effroyable spectacle d'une crise à laquelle on trouverait malaisément des précédents — n'a pas été, pour cette raison, placée sur le plan individuel ou même sur le plan national, puisqu'on s'y est efforcé de passer en revue, dans une sorte de fresque brossée à grands traits, le domaine tout entier de l'univers, il est bien à propos de se souvenir du mot que le Président Clemenceau utilisa pour constituer, après la Grande Guerre, un Directoire suprême de la Paix, aussi restreint que possible, et pour réduire au rôle de satellites tous les petits pays. Il appela les grandes Puissances qui devaient dicter la paix : « Puissances à intérêts non limités ». Si ce mot est vrai, si les grands pays, auxquels revient, en raison même de leur pouvoir, la garde de la civilisation, ont des intérêts qui, en fait, ne se trouvent pas limités, leurs devoirs également n'ont pas de bornes.

Tout droit comporte un devoir qui lui est strictement corrélatif. Puisque — ainsi que nous l'avons vu — le problème est tellement vaste que ce n'est même pas un dictateur mondial — à supposer que celui-ci existât — qui pourrait lui apporter une solution satisfaisante, ce n'est que par un recours à la compréhension des grandes Puissances, par un appel aussi à l'intelligence et à la générosité des hommes d'Etat qui ont le redoutable privilège d'être au gouvernail au milieu de la tempête que doit se terminer la présente étude.

En effet, l'économie seule ne suffit pas; elle est morte et stérile si elle n'est point animée par la morale. Le but, qui s'impose aux efforts de tous, est de rendre l'homme lui-même moins imparfait, dans un ordre social mieux organisé à tous les points de vue, sur une planète dont les ressources sont encore bien loin d'être épuisées et qui, au lieu d'être gaspillées et gâchées, doivent être exploitées d'autant plus rationnellement que le monde traverse une crise plus sévère. Pour cela, l'union de toutes les bonnes volontés est nécessaire, comme l'est le rapprochement des intelligences et des cœurs. La civilisation européenne, qu'il faut, de toute notre énergie, travailler à sauver, parce qu'elle reste la gardienne de nos biens les plus précieux, est pénétrée, qu'on le veuille ou non, par un esprit chrétien qui la domine et la vivifie. Il y a près de deux mille ans qu'une orientation nouvelle a été donnée au monde par une simple parole d'amour. Sous le régime antique, l'homme était « un véritable loup pour l'homme »; si imparfaitement qu'il ait été observé, le règne de la fraternité a été proclamé depuis lors. De là vient la nécessité d'une collaboration sincère et loyale entre les peuples. Ce n'est que par un grand effort de solidarité que la crise pourra prendre fin : on peut dire que cette étude l'aura montré à chaque page. Toutes les fois qu'il s'écarte des principes sacrés sur lesquels repose l'ordre nouveau — dont la civilisation de notre vieille Europe reste, malgré tout, l'expression la moins imparfaite — le monde retombe dans un effroyable et douloureux chaos.

OCTAVE HOMBERG.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Chez Jean-Jacques Brousson

A Paris, au milieu de l'île Saint-Louis, dans une rue étroite où les maisons sont noires, vous passez sous un vieux porche, vous montez un obscur escalier, vous sonnez au premier étage : si Jean-Jacques Brousson n'est pas lancé dans un monologue qui l'empêche d'entendre, il viendra vous ouvrir.

C'est dimanche, jour où l'auteur d'*Anatole France en pantoufles* reçoit, de dix heures à midi. Je le trouve en manches de chemise, les pieds nus dans des pantoufles; son appartement consiste en quelques pièces étroites comme des couloirs et sombres comme des caves; à la rigueur, vous trouverez moyen de vous asseoir sur un coin de canapé, après avoir fait tomber quelques piles de livres.

Des visiteurs partent, d'autres arrivent, Brousson parle toujours. Il est possédé. Mais le démon qui l'habite n'est pas de ces génies pervers et malveillants qui font commettre tant de sottises aux hommes. C'est seulement le démon de l'éloquence. Je m'imagine que les diables sont comme les puces, lesquelles ne se plaisent pas sur certaines peaux et s'empressent, dès qu'elles en ont l'occasion, d'aller vivre ailleurs. On le voit bien par ce passage de l'Evangile où les démons, qui tourmentaient le possédé de Gérasa, demandèrent à Jésus, comme une faveur, d'être envoyés dans un troupeau de cochons. La longue fréquentation d'*Anatole France* fut bienfaisante à Jean-Jacques Brousson : il se débarrassa sur le vieil académicien de sa pouillerie démoniaque, tout en lui prenant d'excellentes recettes d'écriture.

Sa verve ne tarit point. Parvient-on à l'interrompre d'un mot? Il saisit ce mot au vol comme un nouveau thème et le voilà reparti du même train, ayant seulement changé de direction. Que si l'interrompteur s'obstine, il ne s'arrêtera point pour cela et nous aurons pendant quelque temps une sorte de cantate à deux voix.

* * *

Nous restons seuls :

— Votre toilette n'est pas terminée. Sans doute, n'avez-vous pas encore pu aller à la messe aujourd'hui?

— Ah! mon cher abbé, je n'ai pas la ferveur de feu mon père qui assistait à la messe tous les jours. Le saint homme, qui était médecin, soignait pour l'amour de Dieu tout ce qu'il y avait de curés, de séminaristes, de bonnes sœurs et de petits-frères dans mon pays. Le cardinal de Cabrières ne manquait jamais de venir le voir, quand il passait à Nîmes. Sa foi fut grande, pour avoir victorieusement résisté à la fréquentation de tant de gens d'Eglise. Il mourut, chargé de diplômes par lesquels ses clients favoris l'avaient agrégé à leur congrégation, et officier de Saint-Grégoire le Grand.

— J'ai beaucoup de sympathie pour votre père.

— Moi aussi. Je me brouillai, cependant, un peu avec lui, dans ma jeunesse. Mais, quand il tomba gravement malade, je volai à son chevet. Il m'accueillit on ne peut mieux. « Mon fils Jean-Jacques, dit-il, de tous mes enfants, c'est toi que j'aime le plus, car tu ne m'as jamais rien coûté! »

— Toujours est-il que votre père vous a donné de bien beaux exemples.

— C'est à peu près tout ce qu'il m'a laissé. Le pauvre homme avait eu confiance aux Russes. Je le lui ai pardonné. Mais il arrive qu'il m'en revienne quelque ressentiment. Dernièrement, comme je sortais de Notre-Dame où j'avais assisté à l'office, une dame

vint me demander l'aumône pour je ne sais quels réfugiés russes. Dieu me pardonne! mais, ce jour-là, je n'ai pas fait la charité. Je n'ai pu me tenir de dire à la quêteuse : « Ma chère dame, je vous donnerai volontiers tout l'héritage que j'ai reçu de feu mon père. Je possède cinquante mille francs d'emprunt russe. Ils sont dans mon armoire. Je vous les remettrai. Venez les chercher quand vous voudrez. »

Il est rare, je crois, que Brousson refuse la charité. Personne n'a l'âme plus généreuse que lui. Il en est dont la main gauche oublie ce que fait la main droite, mais dont la mémoire, ma foi, le retient fort bien, et dont, surtout, la langue est prompte à se répandre en doléances sur l'ingratitude humaine. Notre hôte pratique de meilleure façon l'Évangile. A l'un, il donne des livres; à un autre, il en prête et a soin de ne pas s'en souvenir; il recueille les chats sans asile qui viennent, chez lui, passer le temps de guérir leur rogne; il accueille aussi les petites demoiselles qui rêvent d'être femmes de lettres, et loin de les asperger d'eau bénite de cour, les munit de bons conseils et les renvoie découragées; il se prive au profit du premier venu des précieuses reliques de M. Bergeret.

— Si cela peut vous être agréable, mon cher abbé, je vous donnerai des bouts de crayon qui ont été suçotés par Anatole France et un porte-plume qu'il teta en écrivant sa *Vie de Jeanne d'Arc*.

— Merci. Je n'ai point cette dévotion. C'est d'ailleurs, grâce à vous, Brousson, que ce vieux France a perdu tant de ses admirateurs.

— Il s'est trouvé des écrivains catholiques qui m'ont fait grief des livres véridiques que j'ai consacrés à sa mémoire. Ignorent-ils donc que, sans moi, dans une foule de villes, le square de la Cathédrale ou la rue de l'Évêché eussent été débaptisés pour prendre le nom d'Anatole France?

— Il ne faut pas demander aux écrivains catholiques la permission de prier Dieu, ni des encouragements à faire le bien. Le mal qu'ils se donnent pour écrire et pour être vertueux les rend souvent de méchante humeur pour tout le monde.

— Je m'en étais aperçu. Les hommes d'Église eux-mêmes sont parfois fort maladroits dans leurs rapports avec des chrétiens latitudinaires comme moi. Croiriez-vous que les seules mauvaises critiques qui m'aient été adressées à propos des *Fioretti de Jeanne d'Arc*, sont venues des curés?

— Dieu n'a pas voulu qu'ils fussent infaillibles.

— L'on a profité de cette publication pour raconter que j'avais porté le petit collet. Si j'avais été séminariste, je n'en rougirais pas, c'est un point par où je ressemblerais à Racine; mais il me semble que je m'en souviendrais, que diable! Un autre m'en veut d'avoir rapporté qu'un astrologue avait tiré l'horoscope de la Pucelle. Qu'en puis-je, à la vérité, si, jusqu'au XVI^e siècle, les astrologues étaient en faveur auprès des rois et même des princes de l'Église? Un troisième de vos détestables confrères...

— Mais, moi non plus, Brousson, je n'en puis rien, si des curés vous attaquent indûment!

— Pardon, mon cher abbé, le zèle de la vérité m'emporte. Donc, un troisième de vos respectables confrères m'a reproché, à moi qui collabore de toute éternité à la *Dépêche de Toulouse*, d'avoir porté un bouquet de fleurettes printanières à la sainte de la Patrie. Pour plaire à ce révérend curé, aurais-je dû me joindre à ces vieux rats de Voltaire et d'Anatole France, et grignoter à mon tour l'aurole de Jeanne?

— Écoutez, Brousson. J'ai un ami socialiste qui joue un rôle important dans l'administration d'une grande commune. La politique l'écœure, il voulait l'abandonner. Je l'ai supplié de n'en rien faire, car sa place fut assurément tombée aux mains d'un imbécile. Vous aussi, si j'osais vous donner un conseil, je vous

prierai de continuer à mettre un article dans la *Dépêche de Toulouse*, tous les jours, jusqu'à la mort.

— Mes *Fioretti* avaient pourtant passé au crible d'une sévère censure, avant leur publication. Savez-vous que mon censeur ecclésiastique s'offusqua du langage de Jeanne d'Arc? La sainte parlait d'une « femme grosse de son fruit ». — C'est un scandale, déclara l'abbé N... Vainement lui fis-je observer que, lorsque nous récitons l'*Ave Maria*, nous disons à la Vierge : « Le fruit de vos entrailles est béni. » Je dus passer par les exigences de l'abbé et apprendre à sainte Jeanne à mieux parler.

— Je vous félicite, mon cher Brousson, de votre beau livre où les écoliers pourront apprendre à lire et aussi de ce que vous savez encore si bien vos prières.

— Le *Pater* et l'*Ave* ne me coûtent guère. Mais il arrive que je ne parvienne pas à avancer fort loin dans le *Credo*. Du moins en récite-i-je toujours le premier article avec foi : « Je crois en Dieu tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles, *visibilium et invisibilium*. » Le siècle nous a mis beaucoup de mauvais doutes dans l'esprit. Mais, quand ils m'assaillent, je ne perds pas le nord. Les mystères ne me gênent pas. Une fois pour toutes, je les ai enfermés dans le placard des choses invisibles. Y en eût-il cent fois plus que je n'en serais pas davantage incommodé. J'estime, en effet, que je suis en règle, puisque je crois au Père Tout-Puissant, créateur des choses visibles et invisibles, *visibilium omnium et invisibilium*. Mais, mon cher abbé, il est convenu que nous allons aller déjeuner ensemble. Admirez donc ces belles estampes pendant que je ferai ma barbe...

OMER ENGLEBERT.

Les vèpres de l'avenue Hoche ou Anatole France en escarpins⁽¹⁾

Après la canonisation du saint, autour de la châsse, foisonnent les marchands de reliques, vraies ou fausses. Au temps d'*Anatole France en pantoufles*, maints bravaches firent le coup de poing et de savate pour la défense et l'illustration du patriarcat de la Béchellerie. Ils me proclamèrent scandaleux. Au delà de vingt mille exemplaires, on est inconvenant; après cent mille, c'est le bûcher et les galères! Qu'avais-je dit, qui ne se trouvât dans les livres du Maître? Et qu'auraient dit ces délicats, si j'avais écrit la dix-millionième partie du quart de ce que publient les frénétiques et les intimes? Je m'en étais tenu, moi, aux opinions, au drapeau! Eux, pavoisèrent leurs fenêtres des draps. Et la plume de l'écrivoire se confondit avec celles de l'édrédon.

Nous avons, aujourd'hui, l'explication de ce zèle. On ne bénit plus : on lave! On ne défend plus les trucs de l'écrivain, les faiblesses du grand homme, mais son mobilier et ses collections. Il ne s'agit plus du Panthéon, mais de la Salle des Ventes. C'est l'épilogue prévu d'un scénario qui rappelle à la fois *le Monde où l'on s'ennuie*, *le Carreau du Temple* et *la Gazette de la Bourse*. L'anecdote est vraiment plaisante. Elle contient une moralité amère. Anatole France — nous le savons par les indiscretions de ses admirateurs — fut fraîchement accueilli, avenue Hoche. On le jugeait de petit lieu et de basses manières. Il arrivait toujours à l'heure fumante, de la soupière. Ce fils de boutiquier possédait toutes les bibliothèques, hormis la civilité puérile et honnête. Mais il avait de l'étoffe! Car il s'agissait d'une affaire industrielle, comme la fabrication de la rouennerie ou du drap d'Elbeuf. Un salon, autrefois,

(1) A paraître en tirage de luxe aux *Éditions du Cadran*, 2, impasse de Conti, Paris. Nous remercions l'auteur et l'éditeur qui ont bien voulu nous réserver la primeur de ces pages éblouissantes de verve.

c'était une coterie, une cabale, une chapelle, un cénacle. Aujourd'hui, c'est un bazar. L'enseigne peut servir, et les meubles, et les recettes, à plusieurs générations.

A force de patience et de génie, le chétif bibliothécaire du Sénat s'insinua dans la guirlande épineuse des fourchettes. Il eut son rond de serviette et son auréole. Le dos à la cheminée Louis XVII et la bouche ruissselante d'anecdotes, il tint la chaire d'érudition mondaine de feu le sorbonnagre Brochard. Il devint l'idole, la curiosité, de ce salon encombré de curiosités. Il prit, avenue Hoche, tous ses repas. Il y travailla. Il y somnola. Il fut le pivot de la maison, dont le maître légitime lui abandonna les cœurs, les fleurs, les clés. Le fils traitait l'Immortel de « parasite ». Je ne sais si Anatole France payait les cassolettes d'encens et les écuelles de soupe, le Champagne et le foie gras, dans les pèlerinages crépusculaires, chez l'antiquaire. Ce que je sais bien, c'est qu'il paie aujourd'hui son écot, et avec intérêts composés. Malgré nos révolutions politiques et philosophiques, nous autres Français nous avons conservé le sentiment des hiérarchies jusque dans le ridicule. La morale vacille selon notre budget et notre quartier. Indulgence à l'ombre de l'Arc de Triomphe, sordité au delà! Je pense avec mélancolie à cette « chambrière sans âge ni beauté » — ce sont les expressions du Maître — si vigilante, villa Saïd, à protéger ses loisirs, ses amours, ses calottes purpurines et ses robes de chambre en toile de Jouy. Fut-elle pas accusée d'avoir cédé, à un collectionneur effréné, la corbeille à papier de l'écrivain? On crut magnanime de la congédier sans requérir les gendarmes. La clémence d'Auguste n'était que de la petite bière, comparée à cette générosité. C'est que la pauvre servante n'avait ni hôtel, ni relations, ni collections.

Longtemps j'ai hésité à reprendre cette histoire, qui ne me paraît plus être mon histoire, tant ma sensibilité s'est émoussée. Sans ce côté commercial des marchands de reliques, paraîtrait-elle de ce temps? Quel petit homme d'aujourd'hui consentirait à ravander dans une gouttière, et pendant huit années, à cent franc par mois, les huques dorées de la Pucelle; à polir le bouchon de carafe renanien de la *Pierre Blanche*? Les grandes vertus d'Anatole France — j'entends, littéraires — ce sont tout le monde s'accorde sur ce point, la clarté, la simplicité. Pour les opinions, il les eut toutes. Le peuple dirait : « Il en changea comme de chemise ». Quelquefois même, il accumula les chemises. Mais, la plume à la main, il ne varia jamais. Ce qu'il citait ou récitait, il le vernissait de clarté. Or, sa vie, à partir de l'avenue Hoche, devient une série d'énigmes. Quelle place tint l'Égérie dans son œuvre? Inspiratrice? Animatrice? Collaboratrice? Pour ceux-ci, elle enfanta France à l'immortalité. Et pour ceux-là, elle le pressa comme un citron à limonade. Quelle atmosphère respirait-on dans cet étrange salon, meublé de meubles désuets, où s'affrontaient, le dimanche, la comtesse de Noailles et le citoyen Blum? C'est pour remettre cet épisode dans la clarté anatolienne, dans sa lucidité historique, que j'ai consenti à rouvrir mon dossier.

* * *

Sur le prince des récitateurs, qui n'a récité son petit couplet? Toutes ces dépositions, tous ces témoignages, venus des quatre coins de l'horizon, politique ou littéraire, confortent ma thèse. En ces temps de galimatias, les livres d'Anatole France offrent des modèles d'écriture classique. Cela est glacial et irisé comme carafe d'eau filtrée. Mais la statue en staff électoral, pour l'école de Bobigny, s'est écaillée. Elle n'a pas résisté à la giboulée des confidences. Qui prend au sérieux, aujourd'hui, après le testament bourgeois, les inventaires et les ventes aux enchères, cette grossière image d'Épinal : l'opulent châtelain de la Béchellerie et de la villa Saïd, l'avare lauréat du prix Nobel, transformé en une sorte de Tolstoï tourangeau, en abbé Constantin, communiste et bibeloteur?

Entre tant de témoignages, on ne peut pas ne pas écouter, d'une oreille plus attentive, celui de M^{me} Pouquet. L'auteur du *Salon de Madame Arman de Caillavet* est la bru de l'Égérie d'Anatole France. Au tribunal on la récuserait comme parente. On craindrait la chaleur de la chair et du sang. Au tribunal de l'histoire, elle sera la bien accueillie, à cause des lettres qu'elle verse au procès — sous réserve de les vendre. Clio n'est qu'une pipelette! Mais a-t-elle vidé le paquet? Les plus curieuses de ces lettres ne furent-elles pas brûlées, dans la chambre mortuaire de M^{me} de Caillavet, la nuit qui précéda les obsèques? Quel chemin en

huit années! On était parti pour le Panthéon. On s'est arrêté rue Drouot. Quand parut le *Salon de Madame de Caillavet*, j'écrivais, dans une revue : « C'est plutôt un album qu'un livre. Le sens des convenances mondaines s'y fait plus sentir que la rhétorique. » (Cette phrase sur les convenances mondaines me fait sourire depuis la parution du fameux catalogue delphinisé de la fameuse vente). Je poursuivais : « Cette liaison de M^{me} de Caillavet et d'Anatole France était la fable de Paris. Mais, ce que tout le monde chuchote, a-t-on le droit de l'écrire? Imprimé, le secret de Polichinelle devient le scandale de Polichinelles? Peut-être, a-t-elle pris le seul biais expédient? Aux commérages elle a ajouté les documents. Elle a ouvert ses archives de famille, au profit des Archives. D'une liaison éclatante mais officieuse, elle a fait quelque chose d'officiel, de morgantique, pour employer le langage des cours. » A la clarté des événements, mon lecteur voudra bien retifier la candeur de mes expressions. Au profit des Archives?... « Au jardin des Lettres, disais-je encore, Anatole France n'était-il pas prince et même roi? Morgantique — vous le savez peut-être — vient du mot allemand *morgen*, qui veut dire matin. Cela s'applique à un mariage célébré au petit jour, quand tout le monde dort. Sous les rois, chez les nobles, dans la galerie des châteaux, on peignait une étoile au front des belles qui avaient retenu la faveur du monarque. Mais on ne peignait rien au front du mari. Voilà M^{me} Arman de Caillavet, avec son étoile, dans la galerie historique.

Miracle! Une très proche parente redit tout ce que j'avais dit. Elle cartonne de lettres et de billets les quartiers de mes *Pantouffles*. Elle va plus loin : elle précise maints détails, pieusement laissés dans l'ombre. Elle aborde cette périlleuse question des collaborations sur laquelle j'avais gardé le bec cousu. Il taudra maintenant la vider. De quelles épithètes n'ai-je pas été mitré pour avoir dit que Madame relisait les épreuves et donnait le bon à tirer! M^{me} Jeanne Pouquet soutient tout net, que bonne part de l'œuvre d'Anatole France pourrait être signée « Caillavet ». Et personne ne crie! Personne ne déclame! On est à bout d'indignation...

Ce salon, où elle fait entrer aujourd'hui toute la terre, M^{me} Pouquet le hantait-elle tant que cela, sous le règne de M^{me} Arman de Caillavet? Entre la belle-mère et la bru, s'aiguaisait, de plus en plus, une de ces bonnes inimitiés classiques. De mon temps, je ne l'ai guère rencontrée avenue Hoche... Cet exil — volontaire, sans doute — explique l'imprécision du livre. M^{me} Pouquet en est réduite à des témoignages. Elle sollicite, par exemple, les souvenirs de la malicieuse Gyp. Ici et là, elle ravaude à son texte des pages glanées dans les biographes de France. Elle les cite tous, d'ailleurs — hormis un. Devinez lequel? — Dans cette extraordinaire aventure, elle recrute des partisans. Pour le sacre de M^{me} Arman de Caillavet, dans la Cathédrale de l'immortalité, quelques pairs sont indispensables. Ils donneront de la gravité au tableau. Comme un ex-voto, à la fin du livre, on accroche cette plaque, d'un machiavélisme si mondain qu'il désarme : « Nous remercions M^{me} la comtesse de Martel, M^{me} Noémi Renan, M^{me} Anatole France, M^{me} Coulaugheon, M^{lle} du Bouzet, M^{me} Myriam Harry, M^{lle} Cazeaux-Chadelle, M. Raymond Poincaré, M. Guglielmo Ferrero, M. Gabriel Hanotaux, M. le chanoine Mugnier, M. Henri Lavedan, M. Marcel Prévost, le marquis de Flers, le professeur Dumas, M. Paul Dubois, M. Charles Maurras, le D^r Proust, M. Samuel Viaud-Loti, M. Paul Souday, M. André Chaumeix, M. Roland Marcel, le D^r Aunis, M. Robert Hervieu, des autorisations, des documents, des encouragements qu'ils ont bien voulu nous donner pour la publication de ce livre. »

Quels encensements et quelle salade! Pour si appareilleuse fut-elle, la belle-mère, M^{me} Arman, n'eut jamais osé faire tenir dans le même wagon, et Gyp, et M^{me} Noémi Renan, et M. Raymond Poincaré, et Charles Maurras, et M. l'abbé Mugnier, M. Paul Souday, et le marquis de Flers, et l'actuelle M^{me} Anatole France...

* * *

Ce qui est actuel, de la seconde M^{me} Anatole France, c'est la vente, après décès, de ses tableaux, meubles et bibelots, dédaignés par la Ville de Paris! Les fameux dessins connurent la cendre des enchères. Pourquoi n'avoir pas suspendu quelques boucliers de gloire au fronton du catalogue, comme l'a fait la bru de M^{me} de Caillavet? Sous le marteau du commissaire-priseur, Barrès, Clemenceau, Courteline, A. Daudet, Dumas, Gautier, Goncourt,

Hérédia, Lemaître, Loti, Mirbeau, Moréas, Mallarmé, Proust, Renan, Rictus, le commandant Rivière, Samain, G. Sand, M. Schwob, Sully-Prudhomme, Taine, O. Wilde, Zola, déserteurs des Champs-Élysées, chauffent les enchères.

On dit que les femmes ne gardent pas les secrets. L'indiscrette M^{me} Pouquet est fort secrète sur certains points. Nous ne saurons jamais ni l'âge de sa belle-mère, ni son nom de jeune fille. Était-elle pas d'origine israélite? Quand il avait de l'humeur, Anatole France faisait d'aigres allusions au peuple chéri de Dieu, qui se sauva de la terre des Pharaons avec l'Arche d'Alliance et l'argenterie des Égyptiens.

Le baptême de M^{me} Arman de Caillavet et son mariage sont célébrés quasi le même jour, dans la chapelle des Tuilleries en présence de l'Empereur et de l'Impératrice. Et puis, le ménage désaccordé s'en va habiter, avenue de la Reine-Hortense, l'hôtel d'Arsène Houssaye. Déjà, en 1886, ce bon M. de Caillavet est rangé dans le placard des choses illusoire. Ce Bordelais est un bonte-tout-cuire! Entreprenait-il une affaire? Elle avorte. On ne compte plus cet homme. On cherche un grand homme. Il y a le salon de M^{me} Aubernon. On joue la sirène. Aux sirènes succèdent les harpies. C'est l'éternelle histoire des tenancières de salons, littéraires et politiques. Qui pourra dire tous les rouages, mis en mouvement, pour faire tourner ces machines de Marly qu'on appelle un salon à la mode? Que d'engrenages, que de contrepoids! Que d'aigreurs! Que de feintes douceurs! Et toutes ces sœurs, et tous ces labeurs, qui vieillissent les belles avant le temps, pour faire éclater, deux fois la semaine, dans une auge à serin, les cascadelles et les girandoles! Écoutez Sainte-Beuve, qui connaissait bien les salons de son temps: « Il y a des personnes peut-être qui s'imaginent qu'il suffit d'être riche, d'avoir un bon cuisinier, une maison confortable et située dans un bon quartier, une grande envie de voir le monde, et de l'affabilité à le recevoir, pour se former un salon: on ne parvient de la sorte qu'à ramasser du monde pêle-mêle, à remplir son salon, non à le créer; et si l'on est riche et très actif, très animé de ce genre d'ambition qui veut briller, et à la fois bien renseigné sur la liste des invitations à faire, déterminé à tout prix à amener à soi les rois ou reines de la saison, on peut arriver à la gloire qu'obtiennent quelques Américains chaque hiver, à Paris; ils ont des *raouts* brillants. On y passe, on s'y précipite, et l'hiver d'après on ne s'en souvient plus. Qu'il y a loin de ce procédé d'invasion à l'art d'un établissement véritable... »

La bonté de M^{me} de Caillavet était terriblement apéritive! Je l'ai éprouvée plusieurs fois. Elle aimait la jeunesse... Quel âge avais-je? Dans la préface de *Jeanne d'Arc*, Anatole France me rendait hommage. Il disait combien j'avais pris de peine à l'histoire de cette Pucelle, de quel secours je lui avais été. Il louait ma jeune érudition, ma sagacité méridionale. Il me lut le couplet tout chaud. J'étais à l'âge où l'on croit aux épithètes et aux préfaces. J'en avais la larme à l'œil, de plaisir et d'émotion. Quand revinrent les épreuves, le bel alinéa avait été remplacé par trois lignes dédaigneuses, insignifiantes. « C'est Madame, qui l'a effacé, m'expliqua France avec embarras. Elle m'a dit: « Vous exagérez. »

Un autre exemple. Je ne sais pourquoi je soupirais un jour, avenue Hoche: « Eh! quoi! J'ai pu vivre deux ans à Paris sans vous connaître! » — « Si nous nous étions connus plus tôt, déclara la terrible hôtesse, nous serions déjà brouillés. » Et elle ajouta: « Il m'en souvient aujourd'hui; à Paris, sachez-le, mon ami, on se brouille avec ses amis, et on se réconcilie avec ses ennemis. »

Encore un trait de bonté: un dimanche, avec sa traîne, la « carmélite » accroche une petite table et renverse une bonbonnière. Anatole France se précipite, ramasse le bibelot, et le remet en place en disant: « Madame, vous venez de faire un craquelé. » Le visage de M^{me} de Caillavet est tout défléuri. La conversation hésite. Malaise.

Huit jours après, celle qui fit un craquelé d'une bonbonnière de Saxe s'avance vers M^{me} de Caillavet trônant dans sa bergère. Elle s'incline, s'inquiète, de sa santé. Et la maîtresse de maison, d'une voix criissante:

— Madame, je vous abandonne mes gens. Assommez-les! Fracassez-les! Mais respectez mes porcelaines, je vous prie.

Je l'ai connue, il est vrai, très exaspérée. Sentait-elle tout ce qui fuyait? Elle ne désarmait jamais. Selon la scène, elle revêtait la tunique de l'amabilité, ou la cuirasse de l'insensibilité. Aimait-elle son fils? Oui, sans doute. Mais à sa façon, qui n'est pas celle des mères ordinaires. Nous avons ses lettres à Gaston, potache. Rien

de plus sec! C'est un commentaire, strict et impitoyable, du bulletin trimestriel. On le croirait rédigé par le censeur. Si le collègue n'a pas la première place, s'il se laisse supplanter, ce sont des récriminations furibondes, et hors de portée par leur extrême violence. Il y a une plainte à propos du Concours général manqué: on croirait, ma parole!, qu'il s'agit déjà de l'Académie!

M^{me} Arman était serviable, dit-on, dans la mesure de sa passion. Pour étendre le cortège des admirateurs d'Anatole France, elle n'hésitait jamais à inviter les ministres, à les accoupler avec des adversaires, des financiers... C'est ce qu'elle appelait des « combinaisons ». À l'encontre des Geoffrin, des Récamier... qui cherchaient les points de conciliation, l'hôtesse de l'avenue Hoche mettait son génie à affronter les contraires. Était-ce perversité? Non. Mais il fallait tenir en éveil le dodolant Bergeret, l'approvisionner de sujets, de portraits, de saynètes. Elle soufflait ce petit discord comme on avive une bûche qui chardonne. Au-dessus de tout il y avait son salon. Et son salon, c'était Anatole France. Elle y attirait tout ce qui dépassait l'horizon et dans tous les mondes. Il y avait en elle du chef de gare et du chef d'orchestre.

On la peint libérale. Elle était affranchie des préjugés. Mais elle avait pour la noblesse une vénération dont on retrouvera les effusions et dans ses curieux billets à la comtesse de Noailles, et dans les livres de Proust. C'est là, en effet, que je respire la singulière atmosphère de ce salon, où se rencontraient Jean Jaurès et Robert de Montesquiou, l'églantine rouge et l'hortensia bleu.

* * *

M^{me} Pouquet a négligé la plantation du décor. Sans doute, elle a jugé oiseux ces inventaires, où excellait Balzac. Les meubles, pourtant, ce sont des témoins. Les modes se succèdent. Depuis la guerre, nous sommes en train de trouver un style. Remettons le tableau dans son cadre, déjà archaïque et historique.

Au 12 de l'avenue Hoche, un petit hôtel bâti, je crois, par Arsène Houssaye. Je dis « petit ». Il l'était, comparé aux maisons voisines qui l'oppressaient. De quel style? Il est malaisé de préciser. Renaissance — Haussmann, si l'on veut. Cela tient du palais italien et de l'hôtel de la Préfecture. Deux étages, seulement. Au rez-de-chaussée, trois porches à doubles battants. Cette prodigalité déconcerte le visiteur. S'il est distraité, il presse le bouton de l'office, et tombe dans une resserre, hérissée de plumeaux et de balais... Ce sont les coulisses. Le véritable vestibule est pompéien. L'atrium est pavé d'une mosaïque à l'antique. On y voit un chien hargneux et enchaîné. On y lit l'inscription latine: *Cave Canem!* Au centre, une gigantesque idole. C'est, je crois, une Vénus. Jamais la mère des Grâces ne fut représentée si terrifiante. Sur un corps de marbre éclate une tête de bronze. Aux murs, des bas-reliefs, des fragments. On se croirait dans un cabinet d'antiques. La lumière est glaciale. L'atmosphère est enrhumante. Cette idole disproportionnée écrase les vivants.

« C'est moi qui en ai fait cadeau à Madame, me disait Anatole France, une ou deux fois l'an. (Il avait les confidences périodiques. — J'ai acheté ça à Naples, et pour pas grand'chose, en plusieurs morceaux. Cela provient d'un temple de Pompéi. — Du moins, on me l'a dit. — Mais tout ce que l'on vend là-bas, à en croire ces ruffians, a été exhumé de la lave et de la cendre. Le morceau n'est pas mal. Si cette déesse n'est pas belle, elle est imposante. Je l'ai gardée quelque temps, villa Saïd. Mais là-bas, tout est plein. Et puis, Madame en avait envie. Vous savez qu'elle a le brocantage dans le sang. Elle marchandera encore dans la vallée de Josaphat. Nous avons fait un échange. J'ai troqué ma Vénus contre une paire de potiches chinoises, couleur capucin. Ils sont hideux, ces vases! Il y en a de pareils dans la vitrine de tous les marchands de chocolat. Mais Madame m'a persuadé que le capucin était unique, le *non plus ultra* de la chinoiserie. J'ai accepté. J'ai expédié mon idole, un matin. Il y avait urgence. Elle pèse plusieurs tonnes. Le parquet gémissait. La statue menaçait d'enfoncer la voûte. Vous entendez crier d'ici Joséphine, si Vénus était tombée dans la poêle à frire! J'ai relégué les deux capucins potiches, au faite d'un bahut, dans un petit salon, sur le jardin, où je ne vais jamais. Cette Joséphine, c'est un briseton! Mais elle n'a pas encore fêlé un seul de ces vases. Je lui ai pourtant dit, pour stimuler son zèle: « Madame y tient comme à son gésier... » Il y a une inimitié entre ces deux femmes. Ce sont les capucins qui trinqueront un jour. »

Par des portes de glaces, on pénètre dans un second vestibule. Les murs sont tendus de verdure. Ce sont des lais dépareillés, glanés ici et là par Madame et qu'elle a fait apicéer bout à bout. C'est toujours M. France qui fait le cicérone. L'arcade du troisième porche occupe le fond de la salle à manger. La pièce est majestueuse, tendue de belles tapisseries. Les jours de grande frairie, on fait jouer une fontaine de marbre. Au plafond une peinture italienne, qui décora longtemps la chambre à coucher d'Anatole France, villa Saïd. Dans une guirlande de culs-nus, une Muse s'énamoure sur un édedron de nuées. Une banderole bleue proclame : *Aurora, Musis Amica* « L'aurore est l'amie des Muses ». Dans cette salle de fondation, dîner d'apparat le mercredi. La chère est soignée, un peu théâtrale. Les invités sont triés sur le volet. Il y a des séries. « Je me tue à appareiller les gens, gémit Madame, et il y a toujours des ruades! » Pour la cérémonie, — pour la « charimonia », comme nasille M. Bergeret — Joséphine, le matin, force son maître à endosser une chemise empesée par-dessus la molle.

Hormis une charmante bibliothèque Trianon, discrète, presque secrète, tout le premier étage est réservé à des pièces d'apparat. Sur le palier, et sur des socles, deux amours de marbre, rondouillards. L'un des enfants s'appuie sur un faisceau de lecteurs. Dans la maison, on l'appelle Hercule. Son camarade, moins maussade, tire la queue à un dauphin. C'est Neptune à la bavette. Au plafond, une lanterne de fer forgé, ornée de fleurs au naturel. « C'est Madame, qui les a peintes », vous confie Anatole France.

Le grand salon occupe toute la façade. Mais une pièce bâtarde le précède. Elle est garnie d'une étonnante cheminée Renaissance, style Victor Hugo. On avait découvert, aux environs de la rue Guénégaud, un petit menuisier qui vous fabriquait pour presque rien, à l'aide de rogations d'autels jésuites, les plus imposantes cheminées Renaissance. François I^{er} s'y fut trompé s'il était revenu au monde. On en mettait partout. Il en avait deux ou trois, villa Saïd. La fenêtre de cette pièce préliminaire donnait sur une cour aride et sur l'église russe. Pour masquer la perspective des garde-manger en série, d'où émergeait le dôme byzantin, on avait disposé une sorte de moucharaby. Le dimanche, pendant que le Maître nasillonnait quelque anecdote, écoutée dans un silence religieux, les traînes liturgiques de l'office voisin s'insinuaient par le grillage doré. Et cette psalmodie orientale donnait à la réception un caractère religieux. Le salon aux six fenêtres prenait un air de chapelle. Les visiteurs, figés sur leurs chaises, ressemblaient à des fidèles. C'étaient les vèpres d'Anatole France, avec le prône, les encensements et le salut.

Ce petit salon, ce vestibule du temple, était périlleux à traverser. Assise au coin de la cheminée, Madame veillait et surveillait. Je sais des gens, pleins de courage — ils l'ont montré à la guerre — qui n'osaient pas fouler tout seuls le tapis d'Orient aux vives arabesques. Ils attendaient le renfort sur le palier. Ils espéraient partager la maussaderie de l'accueil avec les nouveaux venus. Sur la figure de Madame on pouvait lire la qualité du visiteur avant qu'il fût entré. Pour le fretin, elle laissait aboyer le plus hargneux des chiens. Elle reniflait l'importun de ses narines hébraïques, harnachées du terrible face-à-main. Un tressaillement métallique s'échappait de ses doigts surchargés de bagues, de sa ceinture où frétilaient des cassolettes, des amulettes, des breloques... On fermait les yeux. On traversait le salon, comme on eût fait le plongeon dans la rivière. On fermait aussi les oreilles, pour ne pas entendre l'épigramme glissée à l'oreille voisine, et qui bourdonnait de chaise en chaise.

Si le visiteur était de marque, Madame se soulevait de sa bergère, apaisait son chien et tendait les bras. Elle annonçait comme on fait au théâtre : « Ah! voilà la mélodieuse Comtesse! » Elle avait la manie des surnoms. Mais on n'ouvrait le sac que dans l'intimité. Il y avait : le Moineau de l'Assistance Publique, le « Derrière Emerveillé », le « Robin des Bois », la « Seccotine », la « Carmélite », les « Caïmans », « Abélard ». Malgré des feux de vestale, entretenus même l'été, on claquait des dents, dans ce grand salon, dont la galerie n'était coupée ni par des paravents, ni par des tables, ni par des canapés, disposés de guingois, à la familière. L'alignement des fauteuils et des chaises était protocolaire, perpendiculaire. Cela tenait de la galerie de Versailles, et du hall de Palace.

Aux murs, d'assez belles toiles, mais pompées. Un Mignard fort peu mignard, un Lemoyne voluptueux, un Peter Lely éploré, des portraits de l'école anglaise, des allégories italiennes... Pas un seul tableau contemporain, hormis un Ziem première manière, acquis, je crois, avec l'hôtel. Contre le mur, sur des crédences,

quelques aimables terres cuites du XVIII^e siècle, des Pigalle, de Pajou... Et, dans l'embrasure des fenêtres, dans des vitrines, des bonbonnières, des boîtes à mouches, des lognettes, des statuettes... Certes, il y avait, dans cet amas d'objets d'art, des pièces de premier ordre! Mais cela ne formait pas une collection. Cela manquait d'ensemble, comme les gens qui hantaient le fameux salon.

La réception était double. Se trouvaient là, d'abord, ceux qui avaient déjeuné céans. Puis, la première bourriche, les ingénus. Comme au théâtre, de peur de manquer la grande pièce, ils avalaient le lever de rideau. Tant qu'Anatole France n'avait pas paru, une certaine bonhomie était tolérée. On pouvait s'informer de la santé de son voisin, changer de chaise et de confident. Les chuchoteries ne formaient pas une conversation. La Rochefoucauld l'a dit : « La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. » Le Maître se faisait désirer. Comme tous les jours, il avait déjeuné avenue Hoche, mais il y avait une fiction. C'est en voisin qu'il venait prendre, chaque dimanche, sur les 5 heures de rélevée, des nouvelles de la plus chère de ses amies. Parfois, l'acteur principal s'attardait dans sa loge. Sa loge, c'était la salle d'études, au second étage, entre la lingerie et la chambre à coucher de Madame. Il était censé travailler. Il somnolait le plus souvent et n'avait pas le réveil gracieux.

— Maître, Madame vous supplie de descendre. Il y a en bas belle chambrée, digne de vous.

— Quelques pimbèches juives!...

Il faisait le coquet. Il fallait revenir plusieurs fois à la charge. A la fin, il prenait comme alibi son pardessus, son chapeau et son bouquet de violettes dominical. Mais dès que le bouquet était sorti du chapeau, plus un bruit particulier n'était toléré. L'office commençait. Malheur à celui et surtout à celle qui avait l'audace d'accaparer le pontife!

Certains étaient chaleureusement accueillis. C'est qu'ils avaient l'art de remonter la boîte à musique. D'autres étaient bridés. C'est qu'ils se jetaient à la traverse, et voulaient faire paraître la beauté de leur âme et de leur mémoire. Quels balourds!

Sans Anatole France, le salon n'était guère qu'une salle d'attente. Qui venait-on voir chez Madame? — Monsieur. — Et lequel? L'autre! On plaide : « Elle le fit travailler, comme elle avait fait travailler son fils, qui la traitait de « pion », gentiment ». D'un écrivain précieux, aristocratique, elle fit un politique. Elle lui répétait souvent, le soir, quand on partait pour le baptistère de l'antiquaire : « Avez-vous gagné journée, monsieur? » Cette source érudite, jaillie miraculeusement entre la maison mortuaire de Voltaire et la porte jubilaire de l'Académie, elle la capta. Elle la mit en bouteilles. Elle la lança comme Périer ou Vichy. Elle persuada aux gens à gésier aristocratique que cette eau où avaient macéré mille bouquins, et poivrée d'un peu d'anarchie, leur rendait la liberté du corps et de l'esprit. A quoi croyait-elle, au juste? A Anatole, qui ne croyait à rien, et pas même à Madame!

Frais émoulu de ma province, j'étais tout imprégné d'une morale ridicule. Je croyais aux convictions, à l'idéal, aux partis... Je ne m'imaginai pas qu'on pût biseauter les atouts ou jeter les cartes sous la table. Etais-je rustique : la morale était égale pour tous. Je m'en revenais, le dimanche soir, par le métro, à ma chambrette des Gobelins, le cœur navré, la tête bourdonnante d'interrogations. De quel côté se tenaient ces gens-là? Anarchistes? Aristocrates? Traditionalistes? Jem'enfichistes? Mais ils avaient reçu tel prélet. Mais ils avaient accueilli la fleur de l'Académie. Sans doute, il y avait Blum et il y avait Jaurès. Mais il y avait la comtesse de Noailles, qui faisait contrepoids. Leurs haines politiques mollissaient aisément. Elles fondaient au soleil du pouvoir. Quel que fût le ministère, c'était un fumier réactionnaire. Mais on dinait sur ce fumier, on le vannait, on en tirait belles perles pour les amis et connaissances. Anarchistes de la République, on menait vie de potentat. On disait son fait à Marianne, mais on lui chipait ses rubans, ses prébendes. Du petit cancre on faisait un sous-préfet. Du sous-préfet, un ambassadeur. On méprisait cette Marianne, épuisée : une pipelette attachée à son cordon — le grand cordon de la Légion d'Honneur!

Parlerais-je de M^{me} Arman de Caillavet si Anatole France n'avait pas franchi le seuil de l'avenue Hoche? Elle entrerait dans ce Bottin des femmes mitoyennes de fortune, d'esprit et de beauté, qui composent le Tout-Paris bourgeois. Elle eut le génie du lierre

qui enlance le chêne. Elle enlaca France. Fit-elle son bonheur? Oh! non, il s'en faut bien.

Comme Escholier, comme les meilleurs et les plus désintéressés de ma génération, j'ai aimé Anatole France jusqu'à l'idolâtrie. Dans une société qui incline de plus en plus vers l'égalité des salaires et des esprits, des cerveaux et des bibliothèques, il m'apparut au seuil du collège, il nous apparaissait, comme l'écrivain unique; son style avait la perfection gracieuse et facile des chefs-d'œuvre de concours général. Sa philosophie, comme elle était aisée! Le libertinage, le cynisme. Ce bon maître n'impose que des disciplines grammaticales. Il ne demande à ses disciples ni mœurs, ni volonté. Mais il leur dit: « Etes-vous de bonne mémoire? » Et il leur préconise une sorte d'impiété dévotionnelle, un aigreur mythologique, un dédain de toutes les grandes idées qui ont ému la pauvre humanité. A l'entendre, le présent ne vaut rien. L'homme de goût, sinon de cœur, n'a rien de mieux à faire que de désertir les cités, soi-disant républicaines, livrées à la laideur. Subsistait bien par-ci par-là quelque îlot de l'antique beauté: les bouquinières, les antiquaires, les gens qui brocantaient, les fonds de greniers et les fonds de sacristies. Il convenait de recueillir ces reliques, en attendant le Grand Soir. C'était Diogène tel que l'a peint Lucien — l'Anatole France de ce temps-là: « A la vue de Philippe, voyant les Corinthiens employés, les uns à réparer leurs brèches, les autres à nettoyer leurs armes, pour ne pas rester seul oisif, au milieu des gens si affairés, le cynique s'amusa à rouler son tonneau par la ville. » Le tonneau de M. Bergeret était de bois précieux bien assemblés, et Louis XV. Et tout capitonné de chasubles fleuries, tabatières, boîtes à fards, boîtes à mouches, boîtes à hosties... Il ne sentait pas le vin, ce tonneau confortable! Mais l'huile, et aussi le vitriol! Battons humblement notre poitrine... nous l'avons suivi ce tonneau, avec pitié, comme une procession, sans voir les fleurs qu'il écrasait, les bourgeois qu'il arrachait sur son passage. Nous avons recueilli, comme des oracles, les impiétés du pontife. Impiétés envers le ciel? Oh! non. Celles-là ne sont pas dangereuses. — Reste-t-il quelque chose à dire contre les dieux! — Mais impiétés bourgeoises et mesquines, impiétés de boutiquiers, impiétés de bousingot, de Gaudissarts... contre la vie, contre les contemporains. Quelqu'un, dans les lettres ou les arts, essayait-il de rendre le tumulte d'un temps qui déclinait vers un autre temps, les heures d'un crépuscule qui précédait une aurore, le Patriarche, de sa main infailible, déflorissait le bouquet d'espérances. Il nous a prêché le mépris de Zola qui a peint en fresques, rudimentaires et puissantes la ruhe ouvrière après 70. Oui, plus tard, il a chanté la palinodie. Sur la fosse de l'auteur de *Germinal* il a loué le politique. Mais après l'oraison expiatoire, il a continué à prodiguer ses sarcasmes au romancier qui offusquait son impuissance et son insensibilité. « Cherchez dans son œuvre, me disait-il avec un chaleur inaccoutumée: vous ne trouverez pas une seule phrase bien faite, qui se fixe dans la cervelle et y vibre comme la flèche d'or. Et quel pauvre caractère! Pour entrer à l'Académie, ce malheureux a suspendu ses bottes d'égoutier à la grotte de Lourdes! »

Et Verlaine! Nous avons été enchantés du *Lys rouge* et de *Choulette*. Nous ne sentions pas alors, tant nous étions saouls de réminiscences scolaires, combien la caricature du poète de *Sagesse*, par le rimailler laborieux des *Poèmes dorés*, était impertinente. Que ce *Lys rouge*, aujourd'hui, parait artificiel, tige de fil de fer, cœur de gutta-percha, calice débordant de Baedeker et d'archéologie! Et l'aventure de Verlaine méconnu, méprisé, c'est celle de Mallarmé, Descaves, Hermant, c'est celle de Barrès; c'est celle de Debussy, Cézanne... Pour la musique, pour la peinture, comme pour la littérature, on ne vit jamais une pareille incapacité à comprendre, à aimer.

Anatole France libéral, homme de progrès, modèle de courage intellectuel, de hardiesse sociale... nous l'avons cru, dans le tumulte, bien apaisé aujourd'hui, de l'Affaire Dreyfus. Qui peut lire, sans ennui, cette *Histoire contemporaine* qui nous paraissait alors aérienne, voltairienne? Pour comprendre ses allusions, ses ironies à des faits trépassés, il faudrait une glose plus abondante que celle de Burnouf sur Tacite. Tout cela est mort! Tout cela est tombé comme les branches pourries à l'épreuve du temps! Vouloir défendre cela, c'est se donner le ridicule de coudre les feuilles aux arbres, quand vient l'automne. Les feuilles mortes s'en vont, et d'autres repoussent. De nouvelles lois physiques ont amené une nouvelle métaphysique. Tandis que le spécieux vieillard s'absorbait dans le culte du clair, du limpide, dans la vénération du passé, renais-

saient les sciences occultes. On ne niait plus l'invisible: on le captait; on le photographiait. L'électricité, l'aéronef brisaient les unités aristotéliennes. Les enfants apprenaient à lire dans un livre aux pages frémissantes et éblouissantes: le cinématographe. Et sur l'écran, leurs yeux, en loupe, comme les yeux des innocents, décelaient des visages et des paysages d'un autre hémisphère.

* * *

Mon aventure, c'est l'aventure de toute une génération. Fils de bourgeois, dans le déclin de la bourgeoisie, par peur de ce qui venait, nous nous sommes jetés dans l'alexandrinisme; nous avons pris pour un maître de chœur un maître d'écriture.

Nous avons fait des barres. Avec Anatole France, nous avons surmoulé les phrases les plus anciennes, les paraphes les plus élégants. Durant cette roucoulade grammaticale et archéologique, le monde évoluait. Le pouvoir en France, et l'argent et la terre changeaient de main. Mais il y a eu la guerre. Non! vous le voyez le Poilu montant aux tranchées, avec dans sa musette, entre le kilo de pinard et le masque à gaz, la pauvre amulette de *Thaïs* ou la *Reine Pédauque* ou ce déplorable *Crainquebille*, soi-disant camelot de Paris qui cite des proverbes de Don Quichotte et vend les poireaux, liés avec des épithètes homériques! Le moindre personnage de Courteline a plus de réalité, de vie et d'éternité. Mais en ces jours-là, nous méprisions Courteline. Nous étions très savants, très appliqués, très probes. Il ne nous manquait qu'un grain de bon sens.

JEAN-JACQUES BROUSSON.

Le livre de «son» ami⁽¹⁾

Pierre Champion est un sentimental. Ce vieux quartier où il s'attarde, pour le plaisir de Bernard Grasset et pour notre plaisir, c'est comme s'il le découvrait avec son cœur. Anatole France le recréait avec son esprit subtil, lui qui, né aussi d'un libraire, aime mieux le livre imprimé que la vie. Le vrai truchement d'Anatole France porte besicles professorales: Sylvestre Bonnard ou M. Bergeret. Jérôme Coignard est pourri d'érudition. Choulette lui-même fait très «gendelette». Mais Pierre Champion confie ses souvenirs à la mémoire fidèle d'un vieil ouvrier, le père Brichard, embaumeur, l'ami de M. Honoré, de son père.

* * *

De son père le fils pieux nous rappellera d'abord la vie simple et belle. Avoir vendu des journaux et finir milliardaire, roi du chewing-gum ou du jambon fumé: les Américains sont très fiers de cette image d'Épinal. Mais vivre et mourir pauvre, entre des livres! Dès ses treize ans, Honoré faisait des fiches, chez le père Dumoulin. Le dimanche, il rangeait, pour dix sous, la «librairie» de M. Sainte-Beuve. Il mourut en corrigeant ses épreuves. On trouva dans ses poches douze sous. Il avait réglé, la veille, à la servante qui lui tenait lieu de barbier deux barbes en retard: « On ne sait qui vit ou meurt. » Dans l'opisthodomie, comme disait Anatole France d'un mot exact et pédantesque, dans ce sanctuaire du quai Malaquais où il y avait — où il y a encore — des incunables, des livres enchaînés, des photographies et des roses, toute l'histoire littéraire du XIX^e siècle (et l'histoire politique) a tenu derrière le front serein d'un libraire bienveillant. Et cet ami des livres et des hommes avait sauvé, au temps de la Commune, Notre-Dame de l'incendie, gardé des émeutiers la paroisse de l'histoire de France. Mais il faut

(1) *Mon vieux quartier*, par Pierre Champion, Paris, Grasset, 1932.

lire cette « affaire du drapeau rouge », belle, en effet, « comme un dessin de Daumier ou une page de la légende de Gavroche ».

* * *

Chez Pierre Champion l'historien n'a garde de mourir. Un historien très personnel, d'ailleurs, et que la famille universitaire n'accueille pas sans quelque défiance. D'avoir eu pour maître Auguste Longnon, il conserve le respect du document, des archives. Marcel Schwob, esprit très ouvert et charmant, lui a donné le goût, cette fleur. Je crois bien qu'en histoire, comme partout, vérité et poésie sont les complémentaires. Seignobos ou Michelet? Pierre Champion sera l'un et l'autre. Le XV^e siècle, il le connaît mieux que personne. Il l'évoque surtout, avec une ferveur touchante. Charles d'Orléans, François Villon, Jeanne d'Arc et Louis XI, Agnès Sorel, Dame de Beauté, tous ces gentils poètes dont il noue la gerbe sous le titre — qui est un programme — d'*Histoire poétique du XV^e siècle*, nous saurons, grâce à lui, leurs gestes et leur cœur, les *realia* et la légende.

A qui élargit l'horizon la spécialisation ne s'impose pas comme une barrière. Cette vertu d'animer le passé est la baguette d'or qui rajoint tout ce qu'elle touche. Nous avions déjà, en marge du XV^e, un *Ronsard* plein de feu. Nous attendons un *Henri III*. Voici, au hasard des flâneries sur les quais, dans les rues nobles et sordides, entre les boutiques de la brocante et les éventaires des libraires, des Valois au baron Haussmann, d'admirables pages d'histoire.

* * *

Le plus beau décor de Paris, est-ce le quai Conti, devant l'ancien Collège des Quatre-Nations? Mais Julio Mazarini a mis sa signature sous la frise de l'Institut. Cet avare fut le plus donnant des hommes. « A la France, il a légué des provinces, à son jeune roi, ses plus beaux diamants et ses plus sages conseils, à une famille indigne, des écus, et à nous tous, la science ». Noble épithète. Si la mort de Mazarin est une des scènes les plus émouvantes de ce prodigieux roman qu'est l'histoire de France, Mazarin mourant est, dans le dernier livre de Pierre Champion, d'une intensité dramatique égale au drame.

Et puis c'est M. de Voltaire, qui défuncta au n° 27 du quai auquel il a cédé son nom, à l'angle de la rue de Beaune. Voltaire vécut surtout dans le salon doré du marquis de Villette. Curieux homme, le marquis! Le triomphe de Voltaire, c'est son triomphe à lui. Nous dirions aujourd'hui : l'excellent manager. Entrepreneur jusqu'au bout de gloire posthume, le marquis fait sans rire la révolution que le philosophe avait préparée entre deux sarcasmes. Il libère des serfs, renverse ses girouettes, gratte sa devise, biffe son titre, confisque la particule, les biens des églises, les boucles d'argent de ses souliers, les jetons de présence des académiciens. Mais il n'entend pas qu'on touche à son quai, sinon pour y planter des peupliers démocratiques, à l'ombre desquels l'ouvrier en sueur bénirait la République très maternelle! Charles Villette ne vota pas la mort du roi. C'est sans doute pour ce geste courageux que Dieu lui accorda de mourir dans son lit, le 9 juillet 1793, assez tôt, avant les dernières charrettes. Mais vous lirez aussi le miracle de M. de Voltaire, et comment un écrivain de bronze protégea des débordements de Seine les livres dans leurs casiers chez les libraires du quai.

La légende est plus belle que l'histoire. Ainsi parlait le père Brichard... Et M. André Hallay, a grandement tort de prouver que Racine n'habita, rue des Marais (c'est la rue Visconti), ni la maison des Comédiennes, ni ce n° 13 où se trouvait le fameux cep de vigne. Là passa, en bon chrétien, en bon père de famille, le créateur

de *Pièrre*, l'amant tragique de la brûlante Champmeslé. Là fut rédigé le testament très humble et pénitent. Le long bureau est de noyer, tendu de maroquin. Au mur, des portraits : M. de Richelieu, M. Descartes, le maréchal de Luxembourg. Dans la bibliothèque, derrière la serge verte, les grecs, les latins, des historographes, Corneille, Molière, Rotrou, Saint-Evremont, ses livres pieux...

Mais l'ombre qui hante la rue du Marais, n'est-ce point, pour nous, Adrienne Lecouvreur, Phèdre incomparable? La jolie occasion d'ouvrir le coffret où dorment les plus raciniennes des lettres d'amour. Maurice de Saxe fut bien aimé. Fut-il bien aimable? Adrienne avait la tendresse et la discrétion : « Il me faut de la paix, de l'onction, des ménagements et tout ce qui peut contribuer au repos d'une âme sensible et douce... Je n'aime que pour le plaisir d'aimer. » Quand elle meurt, le curé de Saint-Sulpice refuse la sépulture chrétienne. Pourtant elle avait recommandé son âme au Dieu de toute miséricorde, amoné par testament les pauvres de la paroisse... Pitoyable Adrienne!

Et nous rencontrerons encore, rue des Marais, M. Prudhomme, le révolutionnaire vertueux qui eût édifié un monument aux Piques (*Aux Piques la Patrie reconnaissante*)! Rue des Marais, dans la « chambre bleue », Balzac se consolait des fins de mois difficiles avec la *dilecta*, la tendre et gaie, le lys et l'étoile. Dans la même maison, Delacroix a dessiné, sur le mur de son atelier, le triangle des couleurs opposées. Ingres a dessiné aussi rue des Marais, le maître de la ligne. Ingres ou Delacroix? « Classiques, romantiques : des bêtises ». Comme Pierre Champion a bien raison d'écrire : « La vraie chaleur est celle qui consiste à émouvoir! Une leçon qu'il doit à la rue Visconti. Mais nul n'en a profité comme lui.

Cette rue Visconti, où le père Brichard déplace ses lourdes caisses, la voici désormais peuplée — repeuplée — d'ombres légères, de « fantômes sans os », non sans vie! Les pierres mêmes ont leur langage. *Sunt lacrymae rerum*... A tous ceux qu'une douce flânerie ramène, loin de la rive droite où les Parisiens sont pressés, les autobus véhéments, les banques à enseigne dorée, les touristes sans curiosités, vers les quais de Seine, parmi les bouquinistes et les marchands d'estampes, le livre de Pierre Champion sera le plus amical des guides.

* * *

Le père Brichard a quatre-vingts ans. Il part pour Chartres. Comme les rois de France. Comme Péguy. Encore un peu de poésie qui s'en va...! Et Pierre Champion de s'attrister, dans l'étroite venelle.

Vous souvient-il, ami, d'une halte que nous fîmes ensemble, à l'heure crépusculaire, sur le Pont-des-Arts, devant le plus beau visage de Paris? Nous cherchions la pointe de l'île, comme sur les miniatures d'autrefois, la flèche de la Sainte-Chapelle, Notre-Dame et ses tours; à notre gauche, le vieux Louvre; à droite, votre « vieux quartier ». Comme ce n'était plus le temps de l'allumeur de becs de gaz, une féerie électrique, soudain, embrasa la ville. Des lueurs vertes, des lueurs rouges tremblèrent dans l'eau royale. Mais le ciel de Paris avait gardé ses nuances subtiles, son charme nostalgique et violet, émouvant.

J'ai retrouvé, en vous lisant, l'émotion de cette heure-là.

FERNAND DESONAY.

Pays parisiens⁽¹⁾

Je pense qu'il y a, mêlée dans ma destinée propre, quelque loi des âges de la vie : certains conviennent à l'installation, tels autres ne l'acceptent pas, y répugnent. L'enfant est vraiment installé aux lieux où il grandit; pris dans des limites étroites qui ne le gênent jamais, heureux d'y être pris, il s'y tourne et retourne, à peu près comme il faisait dans le sein maternel; il y rêve, médite, s'imprégnant des objets qui l'entourent et de leur être composant son être. Le vieillard — à l'autre bout, mais c'est pareil — lui aussi, et de même, s'installe. Il a tant erré : errer ne l'instruit plus; il s'assied, content des limites étroites qui le préparent aux limites plus étroites encore de la tombe, tout à fait content s'il reconnaît en elles ces mêmes limites qui jadis continrent son enfance; il se livre aux souvenirs et cherche dans leur profond recul, dans cette sorte d'infini que créent leurs perspectives, comme un visage renversé de l'éternité qui le guette.

Cela fait deux âges pour la stabilité, mais entre deux, c'est un autre règne. La force, la curiosité sont là, et l'espoir des conquêtes. Le monde appelle, il faut répondre. *

J'ai voyagé et, suivant des voies mal frayées, j'ai découvert des pays étonnants. Mais — ceci est peut-être assez particulier — mes explorations, je les ai faites dans Paris même, et les pays que j'ai trouvés étaient encore des pays parisiens. Certes, j'ai été, comme tout le monde faisait alors, voir le Rhin et l'Italie. Mais quoi! il n'y a là que des parcours tracés pour des flâneries traditionnelles. On y suit à la piste Hugo, Schumann, M^{me} Sand, Musset ou Stendhal; on n'y découvre rien. Non, mes explorations m'ont conduit vers des pays, vers des humanités plus neuves, et ces humanités étaient dans notre ville même, toujours en elle. Dans notre monde uniformisé, c'est sur place et en profondeur qu'il faut aller; le dépaysement et la surprise, l'exotisme le plus saisissant, sont tout près. Deux impériales des lents tramways de ce temps-là, il n'en fallait pas plus : au débarqué, je foulais le sol d'un pays aussi différent de mes pays familiers que si j'avais franchi mille lieues ou reculé vers le passé de quatre ou cinq siècles. Où étais-je? Dans le peuple et dans les faubourgs, à Montreuil-sous-Bois, à La Villette ou à Belleville. Quel déplacement inouï! Et dans notre ville, toujours en elle, mais dans son peuple.

* * *

Je crois bien que, tout enfant, j'avais eu l'intuition de cette tragique différence. Un savetier, notre voisin, commença d'incarner pour moi le peuple et son énigme. Mon père étant matinal, et moi-même l'étant à son exemple, je descendais presque chaque jour, vers 6 heures ou 6 h. 1/2, dans son bureau où je le trouvais faisant son feu, chauffant son chocolat, lisant les journaux qu'il venait d'acheter, et coupant, collant, classant tels articles qu'il avait remarqués. Pour moi, je me mettais à la fenêtre, et je regardais les volets clos de l'échoppe du savetier; je savais que c'était son heure. En effet, il apparaissait. D'un mouvement accoutumé, paisible, presque machinal, il ôtait ses volets, ouvrait l'échoppe (une sorte de guérite), et là-dedans il s'installait. C'était pour la journée entière. Sur une petite enclume qui sortait d'entre ses genoux, il posait quelque chaussure (les miennes y avaient passé), et le voilà frappant, limant, tirant les fils; toujours frappant, toujours limant, toujours tirant les fils. C'était donc cela, ce pouvait être cela, la vie d'un homme? J'y rêvais, pensais, avec inquiétude et perplexité. Les hommes que je connaissais, mon père et ses amis, allaient, venaient, dans un état de liberté apparente et d'animation qui ressemblait assez à ma liberté, à mon animation enfantines. Mon père écrivait des histoires, Degas dessinait, Reyser composait : ces occupations n'étaient pas rebutantes. Duhesme avait son régiment de cavalerie, le commandant Rivière, le bon colonel Pujol faisaient la guerre en Nouvelle-Calédonie, au Tonkin : je pouvais imaginer leurs vies avec curiosité, envie. Mais cet homme, ce savetier notre voisin! Qu'une vie pût s'écouler ainsi, captive,

rendue esclave par des besognes, je ne pouvais le comprendre. Cela me faisait peur, et peur pour moi-même. Cet inconnu redoutable qui était près de moi, il m'atteindrait peut-être; et peut-être elle serait telle, ma vie... j'étoufferais dans cet étai.

Chaque matin, je voulais espérer que le savetier ne viendrait pas, que ce jour au moins il irait à la promenade, à la campagne, ou resterait chez lui, que sais-je, lisant des journaux, des livres, que la loi terrible qui gouvernait sa vie aurait enfin sa détente, son répit. Mais il venait toujours; je ne me souviens pas qu'un seul jour il ait manqué. Le dimanche matin même (on chômait peu en ce temps-là), il venait, ouvrait les volets, et, prisonnier volontaire (quoi de plus triste?) il entra, s'enfermait lui-même dans ce cerceuil vertical où je le voyais encadré pour toujours. Je méditais de mon mieux, qui n'était guère, sur ce problème inextricable. Parfois une tentation me venait d'interroger mon père, ma mère : comment était-ce soutenable, ces existences-là, et comment était-ce possible, ces étonnantes différences entre telles existences humaines et telles autres? Mais je retenais la question sur mes lèvres, je ne la posais jamais. Je devinais un secret radical, une énigme, peut-être un de ces mystères, une de ces inconvenances dont on refuse la connaissance aux enfants, comme celles, par exemple, dont s'entourent profondément la naissance et l'amour. Immobile, le nez contre la vitre, je regardais en silence le spectacle quotidien. Et je pense que j'avais raison de ne rien demander, car si un enfant aujourd'hui me posait cette question que je retenais alors, après un demi-siècle d'expériences, de lectures, d'essais de toutes sortes, qu'aurais-je à lui répondre? Maintes choses, sans doute : l'âge et l'habitude aidant, on reste rarement à court. Je dirais qu'il n'y a pas tant de différence entre des vies apparemment si différentes; et que toute vie a sa loi, que tout destin pèse; que les grandes joies, les grandes peines... Je crois que je ferais mieux de me taire, car, après tant de paroles, la question resterait entière; je n'aurais rien répondu à l'enfant, et l'enfant en serait bien sûr.

Les grands problèmes, c'est toujours seul qu'on les aborde. Seul, j'abordai celui-ci. Je ne dirai pas qu'il m'empêchait de dormir, ce serait exagéré. Mais je savais qu'il était là, et souvent, au détour d'une conversation, d'une lecture ou d'une rue, je le reconnaissais. C'est en marchant dans Paris que je fis mes rencontres. Les boulevards, la rue Royale, les Champs-Élysées, l'avenue du Bois (il faudrait dire aujourd'hui : l'avenue Foch, mais on disait encore : l'avenue de l'Impératrice), beaux espaces souvent parcourus, et où je n'apprenais rien; c'était pour moi le décor trop repéré de la vie lettrée, artiste, luxueuse, dont les échos avaient occupé ma jeunesse, et il y manquait cet inconnu, cet autre chose que l'homme veut. Je préférerais donc pour mes promenades solitaires le haut Montmartre, le pittoresque de ses rues montantes, la liberté de son peuple ouvrier et bohème. Et puis il y avait, à la cime de la colline, cette étonnante vue. Je ne parle pas de celle qui est offerte par le Paris classique des clochers, des palais, et qui n'étonne que par l'ensemble, la vastitude; je parle de cette autre vue, inverse, qui, vers le nord, s'étend sur une autre ville, apparemment aussi vaste que la première, une ville immense plèbe et lépre de toitures tristes, uniformes, sans clochers ni palais, sans histoire, ville inconnue et toute à découvrir. Quel saisissement à ce premier accès! *Thalassa!* crièrent les soldats de Xénophon, lorsque du haut des monts de Cilicie ils aperçurent la mer. Grâce au récit de leur chef, leur cri est venu jusqu'à nous. Moi aussi, devant cette mer humaine découverte du haut de Montmartre, j'eus mon éblouissement, mon cri, mon *Thalassa!* Mais pour les soldats de Xénophon, la mer, c'était la fin des épreuves, l'élément, la route familière, la promesse du salut, du foyer. Pour moi, cet horizon de toitures confuses annonçait l'aventure, me sollicitait comme un rêve, comme une vocation. Je ne la connaissais donc pas tout entière, ma cité familière, et j'allais m'y instruire encore.

Je descendis vers les pays nouveaux. Quels pays? Je l'ignorais moi-même. Ville inconnue, ai-je dit; mais le mot *ville* n'est pas celui qu'il faut; c'est un mot de l'ancien langage et par là même inapplicable à cette réalité qui est de notre temps. Une ville a naturellement une forme, un nom; c'est un être qui se connaît soi-même, qui se glorifie. Une ville, c'est, dans notre langage, l'équivalent d'une cité. Ni ville, ni cité, aucun mot ne convenait à ces parages dont je faisais la découverte. Assurément, je n'étais plus à Paris. Où étais-je? A Clignancourt, aux Epinettes? Soit; mais ce sont là des étiquettes administratives, nullement des noms. Tout à l'heure ce sera Saint-Denis : Saint-Denis, voilà un nom; mais comme il s'applique dérisoirement à l'amère moisissure humaine qui couvre aujourd'hui la plaine des Abbés et des Rois,

(1) Sous ce titre paraîtra bientôt, chez Grasset, un volume dont ces pages forment un chapitre.

qui donne à l'antique basilique l'air d'une énorme, énigmatique épave, d'un de ces mammoth que les fouilleurs trouvent parfois intacts dans les neiges et les glaces de la Sibérie! Clignancourt, les Epinettes, Saint-Denis et autres lieux, cela ne compose pas une ville, moins encore une cité; ça ne fait qu'une agglomération de logements et d'êtres. La ceinture rouge, dit-on aujourd'hui; l'appellation est bonne, elle nous manquait.

Comme c'est ingrat, ces quartiers récents et pauvres, non pas exactement, uniformément misérables, mais médiocres, inexorablement! Plus je les apercevais tels, et plus ils m'attachaient, m'incitaient à de longues marches. Le savetier solitaire qui m'avait donné à penser, voilà d'où il sortait, voilà l'humanité innombrable qu'il m'avait à lui seul incarnée, annoncée. Vivre humainement, je ne pouvais sentir autrement, c'était lire et causer (*à la douceur de tels entretiens, disait déjà Platon, il ne doit y avoir aucune limite*). Or je me trouvais face à face avec ces vastes régions entièrement ternes, et qui m'écrasaient par leur immensité, leur masse. Pas un théâtre; pas une librairie; quelques églises; mais si peu, et si froides et si vides!... rien qu'une agglomération de laides maisons, que n'ennoblissait jamais la grâce d'une ligne, d'une courbe, la modulation d'une voûte. Nul commerce, si ce n'est de mangeaille. Je m'étais toujours douté qu'il y avait un revers à cette existence à laquelle j'avais été habitué, quelque grave réponse à l'absurde et ravissant musique qui m'avait bercé. Mais ce que je rencontrais soudain, c'était bien autre chose qu'un revers, une réponse; c'était, chose infiniment grave, un silence, une carence, un néant de vie. J'y avançais avec stupeur. « Ce n'est pas possible... » pensais-je; et je considérais, sans en déchiffrer le secret, le signe muet d'une tragédie. Rentré chez moi, tout de suite accueilli par une nouvelle intéressante ou amusante, par un beau propos, par une voix qui chantait du Mozart ou du Gluck, je sentais plus vivement encore la différence, j'en éprouvais un trouble parfois cruel, une précipitation dévastatrice des pensées.

Dans ce vide que j'avais aperçu, dont je sortais, qu'y avait-il? Je m'en doutais: il y avait la Révolution.

* * *

La Révolution avec ses mains levées..., écrivait vers ces années-là Francis Viélé-Griffin, qui était alors bien près d'être un grand poète, et son vers me revient à travers quarante années. *La Révolution avec ses mains levées*: j'en rêvais, je désirais rencontrer la déesse effrayante. Mais le moyen, mais où? Enfant, je l'avais guettée sans succès sous les galeries du Palais-Royal; adolescent, je la cherchai dans les faubourgs, mais il me fallut errer assez longtemps.

J'entrai dans quelques réunions publiques; en l'une d'elles, Louise Michel parla. « Louise Michel, m'avait dit mon père, un soir j'ai été l'entendre, et j'ai entendu un mot bien drôle. Il y avait, près de moi, près de l'entrée, un homme qui voulait rester, et, suspendue à son bras, une femme qui voulait s'en aller. « Viens donc, disait-elle à l'homme, si ta Louise n'était pas si laide, elle serait au bal d'en face. » Les Parisiens du Second Empire se contentaient trop facilement de ces mots-là, et celui que me répétait mon père ne m'ôta pas ma curiosité. Que Louise Michel ait été rendue plus méditative par sa laideur, c'est bien possible; la valeur de la méditation même en est-elle diminuée? Je la vis donc et l'entendis, la révolutionnaire, laide assurément, mais non pas de cette laideur que mon père avait pu connaître, d'une laideur puissante et ravagée que l'âge avait transfigurée. Debout sur la scène d'un café-concert misérable, elle parlait; un maigre public (deux à trois cents hommes), écoutait. Ce qu'elle disait me parut peu de chose, mais la parole même, l'organe la voix aiguë, prenaient étrangement. Avant que la réunion prit fin, Louise Michel annonça qu'on allait quitter pour les femmes et les enfants des camarades emprisonnés. « Ce que nous vous demandons, dit-elle, ce n'est pas un acte de charité, c'est un acte de solidarité, parce que ceux qui font la charité, quand ils l'ont faite, ils sont fiers et ils sont contents; mais nous, nous ne sommes jamais satisfaits. » Ces mots-là, les derniers, furent dits avec un mordant, avec une acuité, un perçant qui montait d'un cœur déchiré, et ils compensèrent pour moi les faibles propos qui avaient précédé. *Jamais satisfaits*: deux mots, c'était tout mon butin, et qui pesait lourd.

Je continuai mes recherches. Je fréquentai les cours du soir pour connaître la jeunesse ouvrière qui allait s'y instruire, pour regarder les visages, observer, rencontrer. Rue des Abbesses, au bas des pentes du Sacré-Cœur, une fois par semaine, un médiévisse

de bonne volonté, fort instruit, enseignait l'histoire de l'art. J'y allai, retournai. Chaque fois j'avais pour voisin un tout jeune homme, un employé plutôt qu'un ouvrier, à en juger par l'air et la mise, qui me frappait par son expression attentive et l'extrême pâleur d'un visage émacié. Nous causâmes. Comme il est assez naturel entre gens qui ne peuvent avoir de contact que par le bien commun des esprits, notre conversation prit un tour philosophique. Je n'étais pas fort en ce domaine, mais j'en avais le goût, et de même mon pâle voisin. Il poursuivait un double rêve qu'il me confia, tout à la fois métaphysique et mathématique. Il prit un papier et, pour se faire mieux comprendre, m'écrivit quelques équations qu'il avait établies: son ambitieux désir, qu'il me communiqua, était de donner une forme algébrique à son idée de Dieu, de résumer l'univers en quelques signes, et enfin de résoudre ces signes par le signe *infini*. Mais il était arrêté par des difficultés techniques, il me l'avoua avec tristesse. Paralysé comme je l'ai toujours été par la plus simple abstraction, je ne discutai pas celles qui m'étaient montrées, et j'éprouvai soudain pour ce prolétaire inconnu un respect enthousiaste. Je lui proposai de lui faire connaître mon frère, qui, préparant à l'Ecole normale son agrégation de philosophie, savait un peu de mathématiques. Il accepta aussitôt, et je ménageai l'entrevue. Mon frère écouta gentiment les idées du jeune philosophe, donna quelques conseils d'étude, puis, quand nous fûmes seuls, me conseilla raisonnablement de ne pas amener indistinctement chez moi les apprentis pythagoriciens que je rencontrerais dans Montmartre. Je le crus, et ne sais ce qu'est devenu mon pâle camarade.

Promenades solitaires, meetings ou cours du soir, tout cela m'avancé peu, et je restais un explorateur déconcerté au seuil, plutôt à la surface, de cet immense pays ouvrier dont je ne connaissais ni les entrées ni le langage. Parfois même j'éprouvais des échecs, je reculais. Je me souviens d'une assez pénible expérience. Il y avait alors, sur la pente de Montmartre qui est tournée vers le nord, des terrains non bâtis et couverts de petits jardins loués à des amateurs de légumes, de fleurs, de lapins et de poules. Tout un petit peuple se donnait là, aux heures de loisir, à la tombée du jour, le dimanche, l'illusion de la culture, de l'élevage, du grand air. L'endroit me plaisait, et une après-midi j'y conduisis ma mère. Je lui montrai les abris ingénieux, plaisants, et je m'aperçus tout à coup que deux ou trois hommes, interrompant leur travail et appuyés sur leurs bèches, m'observaient, et que ma mère et moi nous étions épiés, surveillés. Un de ces hommes s'approcha de moi, puis un autre; puis quelques femmes aux visages mauvais. — « Qu'est-ce que vous faites? me demanda-t-on; qu'est-ce que vous regardez? » Je ne sus trop que répondre. Et avec rudesse: « Vous n'avez rien à faire ici; allez chez vous, allez-vous-en. Est-ce que vous nous prenez pour des bêtes curieuses? » Il fallut déguerpir, et sans traîner. Mince épisode, qui me donna à penser: la Révolution, je commençais à le comprendre, est à sa manière une grande dame qui ne se laisse pas approcher.

* * *

Il fallut, pour me frayer les voies, une crise historique, l'Affaire Dreyfus: rien moins. Ce fut un soudain branle-bas, portes, depuis longtemps ouvertes, fermées avec fracas, portes fermées et qui s'ouvrirent. Paris, comme Florence, a ses familles guerrières: chacune leva ses pont-levis, arma ses meurtrières, hissa son étendard. L'Armée fut l'Armée, l'Université fut l'Université, Bossuet fut Bossuet, Moïse fut Moïse, Calvin fut Calvin, la montagne Sainte-Geneviève s'enferma dans son enceinte, le faubourg Saint-Germain blasonna ses demeures: la ville, apparemment légère, soudain ardente comme un four, montra son cœur profond, ses longues flammes, et les mondains déconcertés virent se tarir la source des bavardages. Qui n'a pas connu cette étonnante guerre civile, menée sans une brutalité, sans une goutte de sang versé, mais avec une passion intellectuelle si vive que des hommes en moururent d'épuisement, de tristesse, de douleur, de colère; qui ne l'a traversée et n'y a milité, celui-là, si Parisien soit-il, ne connaît pas tout à fait sa ville: il y a un secret en elle qui ne lui a pas été montré.

Et j'eus accès dans les faubourgs. Le Faubourg Antoine d'abord; si je disais Saint-Antoine, je fauterais, car la tradition locale et populaire, fixée dans le langage, refuse le patronage du saint. Dans cette longue et large voie sinueuse, cette antique route qui mène vers Vincennes, vers son château royal et ses bois, habite un peuple d'artisans, menuisiers, tapissiers, ébénistes, passionnément

attachés, depuis plus de cent cinquante ans, à fabriquer de beaux meubles et à cultiver l'idée révolutionnaire, à chercher la science et la justice, disons d'un seul mouvement la Science de la Justice, cette alchimie sociale qui produira dans la Cité l'or d'une humanité heureuse. Or, en 1898, un nommé Deherme, typographe philosophe au visage dur et fermé, loua une petite salle et, par lettres répétées, insistantes, il invita à venir parler, discuter tout ce qui étudiait, écrivait dans Paris. Qui eût fait attention à ses papiers si le vent de l'Affaire n'avait soufflé? Mais les esprits étaient sens dessus dessous, et il y eut foule dans la petite salle. J'y allai, je les connus, enfin, ces hommes que j'avais tant cherchés!

Il y a de cela trente ans passés. C'est un long temps, et nous touchions alors par des témoins vivants des âges si anciens qu'aujourd'hui le droit de l'histoire les tient et recouvre à jamais. Ils n'étaient pas rares ceux qui nous parlaient de 1848, du miraculeux enthousiasme qui animait alors, qui rendait éloquentes les simples même, qui leur donnait la puissance de monter sur la borne et de parler aux foules. Et ils étaient nombreux, très nombreux, les radicaux à demi libertaires, les proudhoniens de 1867, les combattants de la Commune! D'un mot brutal : les Communards. La Commune! dans le peuple où j'étais, comme dans ma bourgeoisie, son souvenir était resté gravé avec la force, la netteté d'une hallucination. Paris en flammes, Paris en sang, nul n'oubliait ce dénouement terrible, cette catastrophe qui termina le drame des insurrections parisiennes. Après les Communards, il y avait un vide, un espace inoccupé, l'espace même d'une génération massacrée. Il fallut vingt ans pour en refaire une autre, de nouveau capable d'espérer. Je ne sais quel camarade me dit un jour : « Méreaux, c'est un vrai, c'est un homme de 93. » Cette appellation m'étonna, 93 ne pouvant signifier pour moi que 1793, ce qui était vraiment un peu loin pour flatter l'un des nôtres. Or il s'agissait de 1893. Le peuple révolutionnaire est si séparé de nous, qu'il a son histoire et ses événements, qu'il nous faut apprendre de lui, comme de nous il apprend les nôtres. Et puis le peuple a peu de mémoire. Hors les crises du présent et les espérances de l'avenir, il ne sait à peu près rien. 1793 est déjà pour lui enterré dans les livres. 1893, au contraire, il fallut qu'on me l'enseignât, avait été une grande année. Alors — je m'en souviens — il y avait eu des attentats anarchistes, des bombes jetées dans Paris, et les nuits des bourgeois avaient été troublées. Mais cela, c'était peu de chose, ce qui était que le signe de l'agitation des esprits, de la renaissance de la grande espérance. La grande année, disaient les initiés. On en rêvera toujours.

Ce Méreaux, dont j'ai écrit le nom, était en effet, un homme de 93. Il avait, ajoutée à sa valeur, à sa gravité propre, cette autre gravité, différente, impersonnelle, ineffaçable, de ceux qui ont reçu à vingt ans la frappe d'un événement. Sans doute, il avait eu naguère ses mouvements d'indignation fougueuse; mais tel que je le connus, bien jeune encore, comme il était maître de lui, de ses pensées! Volontiers silencieux. Toujours capable d'écouter, il portait en travers du front une sorte de pli qu'y avait imprimé une application presque constante. Méreaux était un homme de réflexion, un artisan stoïcien, d'abord soucieux du gouvernement de son esprit, et qui souhaitait accroître par l'étude, en lui-même comme en autrui, cette faculté raisonnable qui seule avait du prix pour lui, qui seule donnait prix, valeur à l'univers, et seule pouvait justifier l'espérance. « Ce qu'il faut à l'homme, nous disait-il un jour que nous cherchions à établir le programme de notre enseignement, c'est connaître sa place dans l'univers. » Méreaux, chaque jour davantage, connu mieux cette place, et nous l'avons vu mourir en sage solitaire, et l'outil à la main. Tous autour de lui n'avaient pas tant de gravité; mais tous au fond étaient de sa race, des Français du XVIII^e siècle, mêlant dans leur monde intérieur les aspirations raisonnables et les fantômes mythiques. Qu'il était loin de nous, le communisme brutal qui existe aujourd'hui! Moscou n'avait pas encore allumé sa torche; les quinquets du café Procope, pas mal fumeux, mais si aimables, nous éclairaient encore.

Dans cette petite salle de la rue Paul-Bert où nous nous pressions, ouvriers et bourgeois, où nous serions nos chaises les unes contre les autres, je connus enfin, par expérience et contact, les puissantes déesses qui se nomment Justice, Vérité, Progrès. Invisibles, toujours présentes, elles habitaient où nous étions, et j'avais pour elles, mêlée à beaucoup de doutes, cette considération qui est due aux dieux. Pour apaiser mes doutes, je me répétais volontiers un propos tenu par Diderot, au sujet de Shakespeare. « Je l'avoue, disait-il, Shakespeare est barbare. Mais les statues gigantesques

dont Notre-Dame est couverte sont barbares aussi. Et pourtant si l'une d'elles, descendue de son socle, venait à vous, n'auriez-vous pas le frisson? » La Justice, la Vérité, le Progrès m'impressionnaient comme des figures primitives, gigantesques, les Filles ou les Mères de la Révolution. Puisqu'enfin elle daignait m'accueillir, la Révolution avec les mains levées, j'employais le meilleur de ma force à la regarder sans baisser les yeux, et puisqu'enfin j'étais son hôte, à me conduire loyalement avec elle.

Aussi longtemps que dura la crise dreufysienne, le faubourg Saint-Antoine fut notre forteresse. De l'étroit local où Deherme nous avait invités, nous passâmes à un local plus vaste, salle de conférences, bibliothèque, petit musée de photographies et moulages, ouvrant par un passage presque sordide sur le Faubourg. Nous y avions pris la place d'un beuglant. Du seuil de ce passage, un jour de l'automne 1899, nous regardâmes refluer pendant des heures cette foule ouvrière qui venait de défiler sur la place du Trône, devant le *Triomphe de la République*, le bronze de Dalou qu'on inaugura ce jour-là. Je doute que 1848, illustre par ses fêtes, je doute que 1790, au jour des Fédérations, aient mis en mouvement des masses plus nombreuses et plus puissamment possédées par l'esprit de la Révolution. Immobiles, saisis par la longueur, la monotonie même du spectacle, nous regardions le fleuve humain, les visages nombreux, secrets comme des flots, et nous lisions, au-dessus des regards et des fronts, les expressions inscrites sur les pancartes. Nous les connaissions bien, c'étaient les mêmes qui revenaient dans nos soirées, les éclairant et les rythmant : Justice, Egalité, Liberté, Emancipation... « Ce qu'il faudrait savoir, observa près de moi Paul Desjardins, c'est la signification qu'ont pour ces hommes-là ces mots-là. » En effet, nous l'ignorions, nous rendions hommage à des dieux inconnus. Adolescents bourgeois qui avaient encore tant à apprendre, le spectacle d'une telle force élémentaire, joint à la réflexion de notre aîné, nous rendirent silencieux, un peu pensifs.

* * *

La crise ayant pris fin, notre dispersion commença. En vain Deherme, dictatorial, voulut nous retenir au faubourg Saint-Antoine et nous employer tous à la construction de son palais du Peuple; nous ne l'écoutâmes pas. Le Paris des ouvriers, comme celui des bourgeois et des nobles, est fédéral. Au temps des émeutes, chaque quartier, qu'il fût ou non touché par la bataille, mettait son honneur à avoir ses barricades. Les Parisiens, en février 1848, où la bataille fut si rapide, se vantèrent d'en avoir élevé plus de mille, et se firent une joie de chanter, festoyer, trinquer sur les pavés soulevés, leurs pavés. Le temps des barricades pour nous étant passé, c'est avec nos *Universités populaires* que nous témoignâmes de notre individualisme : chaque quartier, en 1899, voulut avoir la sienne, voire les siennes. L'Ecole normale eut tout près d'elle une succursale, rue Mouffetard, où fréquentait Jacques Maritain; Léon Blum et Grünebaum-Ballin, à Grenelle, se mirent dès lors à recruter pour le parti socialiste; Jacques Bardoux, Jean Schlumberger, André Siegfried, incarnant la haute bourgeoisie libérale et la bonne société protestante (la B. S. P., pour faire court), un peu froids et vis-à-vis des autres marquant une distance, installèrent leur maison vers le bas de Belleville. Et moi, qui étais de Montmartre, où irais-je? Montmartre, étant muni, avec quelques amis, André Spire et Maxime Leroy, je me mis en quête d'un domicile. Deux employés de commerce, Ducharme et Paulis, nous appelaient à la Chapelle; nous les écoutâmes.

Ce n'était pas un bon quartier, mais pour s'en aviser, il aurait fallu connaître Paris autrement que nous ne faisons. Nous connaissions la différence de la Chaussée d'Antin au quartier de l'Europe, du quartier de l'Europe à la rue de Ponthieu; aux faubourgs nous ne connaissions rien. Or, La Chapelle n'est pas un pays, ne l'a jamais été, ne le sera jamais. Ce n'est qu'un espace, anciennement une plaine pour les cultures et les routes, commodément ménagée entre les deux hauteurs, d'une part Montmartre, d'autre part Ménilmontant qui dominant et contiennent la Seine. Et Montmartre est un pays fameux — je dis fameux jadis — par ses abbés et ses églises; et Ménilmontant en est un autre, un pays de vigneron et de cultivateurs. Mais La Chapelle n'est qu'un passage, une sorte de col très spacieux, par lequel Paris, la vieille cité fluviale, communique avec les campagnes du Nord, dont commence déjà le caractère, la platitude et la tristesse. Un des passages, d'ailleurs,

les plus actifs de notre pays, et une des routes triomphales de notre ville. Les marchands, les armées, depuis toujours ont passé par là. César, Labienus, Julien, alertés par les Belges; et puis nos rois Capétiens, les Philippe et les Louis, alertés par les incommodes barons du Beauvaisis et du Valois; Philippe-Auguste et ses miliciens marchant vers Bouvines: La Chapelle a été leur chemin à tous. Ils sortaient de Paris par le faubourg Saint-Denis, traversaient La Chapelle, entraient un instant à Saint-Denis, leur abbaye, leur tombe, et ils allaient se battre. Et Jeanne d'Arc: au matin de cette mauvaise journée où elle attaqua Paris, c'est à La Chapelle qu'elle descendit de cheval pour prier dans une petite église au bord de la route. L'église est toujours là, au bord de cette même route devenue une rue, très oubliée malgré ce touchant souvenir qu'elle évoque. Et Louis XIV: à l'aller, au retour des Flandres, suivi par sa noblesse, ses dames et ses soldats, on le voyait ici; les portes Saint-Denis, Saint-Martin, par lui dressées une demi-lieue plus bas, sont les trophées de ses retours. S'il y avait de la logique et de la simplicité, ce serait de même aujourd'hui. La Chapelle serait la route des triomphes, car elle mène toujours aux frontières. Mais les Français du XIX^e siècle n'ont pas brillé par ces vertus-là; ils ont pratiqué la déclamation, et l'une de leurs déclamations les plus singulières, architecturale et topographique, c'a été de ménager, pour la réception des souverains et le retour des armées, une avenue et une porte triomphales qui tournent le dos à l'Europe. L'avenue de la Grande-Armée va droit à l'Océan; mais Foch est rentré par là avec ses hommes; et si jamais les cosaques rouges prennent Paris (l'histoire est un pandémonium où il faut s'attendre à tout voir), soyons assurés qu'ils dédaigneront la rue de La Chapelle ou le faubourg Antoine, ces voies pauvres. Snobs comme le sont toujours les révolutionnaires, ils voudront, à l'exemple du tsar en 1895, descendre ces Champs-Élysées où leurs aïeux campèrent en 1815. Entre les guerres on commerçait, et c'est à La Chapelle que les marchands dressaient tentes et étales pour la foire du Lendit. Aujourd'hui, au commerce encore, mais dans un autre style. Les chemins de fer, orientés vers le Nord et l'Est, ont posé leurs rails; et leurs magasins, leurs chantiers couvrent l'espace des anciennes cultures qui jadis fournissaient Paris de pain.

Voilà une des raisons pour lesquelles La Chapelle a peu de caractère, ayant très peu de peuple. C'est un passage, un courant d'air, et dans ce courant d'air nous cherchions domicile. Parcourant la rue droite, spacieuse, sans pittoresque et sans joie, l'ancienne voie royale délaissée, dégradée, à laquelle le quartier donne son nom, et nous informant de porte en porte, enfin nous trouvâmes un local: deux pièces dont on pouvait faire, en abattant une cloison, une seule pièce assez vaste, et suffisamment retirée, silencieuse: d'une part, elle donnait sur une cour, d'autre part sur un de ces espaces rectangulaires où poussent, à l'ombre des hauts murs, un peu d'herbe, et quelques arbustes, et que les Parisiens, avec une naïveté touchante, appellent des jardins. (Au fait, ce devait être, aux environs de 1850, un jardin parmi des jardins.) Imaginez dans quelque roman de Balzac, la retraite d'un commerçant à demi ruiné, d'un vieux soldat de l'Empereur ou d'une amante déçue, d'un Birotteau ou d'une Honorine, voilà ce qui nous plut: la salle servirait aux conférences; une alcôve destinée à d'anciennes amours recevrait nos livres; le jardin serait utile pour la saison chaude et les jeux des enfants. Nous signâmes un bail, nous nous installâmes, isosant sur les murs quelques photographies de Michel-Ange ou de Rembrandt, et sur la cheminée le moulage d'un buste toscan, dressant avec soin, pour tout dire, le décor rituel, fort honorable, de notre humanisme révolutionnaire. Nos maîtres, Michelet et Ruskin, auraient été contents de nous.

Puis, non sans anxiété, ayant distribué nos appels dans les écoles et dans les rues, un soir, un premier soir, nous nous réunîmes tous pour une première soirée. Il y avait là Maxime Leroy, qui n'avait pas encore écrit la *Coutume ouvrière*, André Spire, qui n'avait pas encore découvert les deux passions de sa vie agitée, le sionisme que lui enseigna Zangwill et la technique du vers libre que lui enseigna l'abbé X... Assis sur nos petites chaises de bois, un peu troublés, un peu intimidés, nous attendîmes que le peuple daignât faire son entrée. D'abord vint une vieille femme, portant au bras, par les deux anses, un panier d'osier noir fermé par un couvercle: elle habitait la maison même, et dans le panier il y avait son chat, qu'elle n'aimait pas à laisser seul. Habitué à ces trimballements, il sommeillait dans son berceau d'osier. Que de fois nous les avons revus, cette vieille aux cheveux si blancs et son chat; ils nous furent fidèles entre les fidèles. Quelques voisins

vinrent encore; c'était, je crois, pour nous dévisager. Nous leur fîmes bon accueil à tous, mais nous attendions autre chose. Alors entrèrent six jeunes hommes qui ne dirent mot, s'assirent, formant masse et nous considérant. Ceux-là, point de doute, étaient sérieux; leurs regards répondaient aux nôtres; des deux parts l'observation était active, attentive, précise. L'un d'entre nous parla; je ne me souviens plus de ce qui s'échangea, sans doute quelques propos d'une portée très générale. L'*Enseignement mutuel* était le nom que nous avions choisi pour notre *Université populaire*; nous venions dire ce que nous savions, apprendre ce que nous ne savions pas et notre désir, c'était surtout d'apprendre, d'ajouter à notre courte expérience de jeunes hommes l'expérience inconnue du monde ouvrier. Tout cela n'était que préliminaires, entrée en jeu. Ce que nous voulions, ce qu'il nous fallait surtout, c'était connaître, causer, prendre contact.

Les six jeunes hommes avaient écouté. Qu'avaient-ils pensé? Anxieux de le savoir, nous ne les laissâmes pas partir, sans les avoir interrogés. « Qui êtes-vous? s'enquit l'un de nous; quel est votre groupe? Etes-vous d'un parti, d'une école? » Et l'un d'eux, qui avait un air de chef, répondit: « Nous ne sommes d'aucun parti, d'aucune école; nous sommes les idéophages de Montmartre. Ah! la bonne réponse, et comme nous respirâmes! Les idéophages de Montmartre, nous n'avions pas besoin d'en savoir davantage; nous étions sûrs d'avoir trouvé des camarades. Nous-mêmes, qu'étions-nous, si ce n'est des idéophages; au Lycée, dans la rue, chez nos amis, dans les salons de nos parents, obstinément, passionnément et toujours idéophages, mangeurs d'idées. Nous ne nous trompons pas, ces six jeunes hommes qui étaient venus là, Altayrac, employé de librairie, et son frère; les deux frères Gasbert, graveurs; Francillon, contremaître sorti des Ecoles d'Arts et Métiers; Bruneteaux, employé de commerce; Kœrling, égoûtier, entrés chez nous n'en sortirent plus et formèrent avec nous l'âme de notre bande. Tous avaient des goûts, des aptitudes philosophiques. C'est une pente naturelle à l'intelligence populaire, dès qu'elle s'éveille et s'exerce. L'art est loin d'elle, elle n'y est pas entraînée; l'histoire lui paraît négligeable comme la politique, c'est un idéal vulgaire; mais l'univers, ce grand paysage divin, l'obsède. Je ne savais pas cela, quand, à une première rencontre, le pythagoricien des cours du soir m'avait émerveillé. Mais il me l'avait appris, je ne l'avais pas oublié. Qu'était-il devenu, ce pauvre enfant? Sans doute, il s'était découragé, il avait abandonné la partie. Sinon, je l'aurais retrouvé devant moi, septième idéophage, descendu des pentes de Montmartre.

Note camaraderie, qui fut longue, eut ses heures difficiles, ses crises. Les six jeunes hommes, lecteurs, discuteurs passionnés, n'étaient pas sans avoir déjà trouvé des maîtres, qui se nommaient Georges et Libertad, militants anarchistes, réputés dans les bas-fonds de la Révolution. Ils vinrent tous deux: Georges, un homme au visage brutal, connu par des violences, et, murmurait-on, par des crimes, figure anticipée de l'illustre Bonnot, et qui gouvernait nos jeunes gens par une double force de volonté et de parole habile: il leur enseignait l'individualisme radical, la révolte contre toute loi, tant extérieure qu'intérieure, tant morale que sociale, une sorte de satanisme révolutionnaire. Libertad, c'était un tout autre homme; il avait assumé un tout autre rôle, c'est bien le mot qui convient ici, car la Révolution comporte un certain nombre de rôles qui, de génération en génération, sont repris et tenus sur le théâtre parisien. Le romantisme, le symbolisme de son nom, Libertad, claquait comme un drapeau. Et l'étrange figure! Imaginez un infirme traînant sur deux béquilles deux jambes paralysées; imaginez un visage d'une impressionnante pâleur, un front vaste, un regard clair et magnétique, une barbe longue, embroussaillée, la barbe du Christ dans les eaux-fortes de Rembrandt. *Ecce homo!*

Dans le drame de la révolte, Georges et Libertad s'étaient partagé les emplois. Georges parlait pour Satan, Libertad pour le Messie. Libertad n'avait pas la force discursive, sophistique de Georges; mais sa puissance oratoire n'était pas négligeable. En réunion publique, au contact de la foule (non dans notre salle trop petite pour lui), je l'ai vu produire des effets étonnants. Sa violence, son exaltation arrachaient des cris aux auditeurs. Dans quelle mesure était-il un sincère, un simulateur, un comédien entraîné par l'ardeur du jeu? Il y avait en lui beaucoup de trouble, certes; mais au demeurant ce n'était pas un mauvais homme. Quant à nos jeunes idéophages, toute parole leur était bonne, toute doctrine les mettait en travail et en joie. Donc, à côté d'eux, Georges et Libertad prirent place, eux aussi nous observant, mais sans bienveillance.

Nous attirions leurs disciples : ils en étaient inquiets et venaient livrer bataille.

Eux d'une part, de l'autre; pour enjeu, l'âme de six jeunes gens; pour spectateurs, trente ou quarante auditeurs, auditrices, dont plusieurs étaient des hommes de valeur, et qui avaient goûté à la discussion. Qui l'emporterait, qui garderait les six jeunes hommes, des sectaires à demi bandits ou de nous? Ce fut une dure bagarre. Les Parisiens aiment la dispute; elle fit rage dans notre cercle, et nous assura quelque succès. Elle dura longtemps, deux hivers, pendant lesquels, une fois ou deux par semaine, nous nous rencontrions avec les anarchistes. Je veux dire avec Georges. Libertad, assez vite, s'amadoua, conclut une sorte de paix. C'était un émotif, nullement un doctrinaire. Notre culture littéraire, musicale, notre conversation lui plaisant, il se mit en marge de combat et prit chez nous ses habitudes. A l'une de nos amies, musicienne qui venait souvent chanter à nos soirées et dont visiblement il cherchait les bonnes grâces, il confia, sans doute pour diminuer les distances, que, bien loin qu'il fût du peuple, il était fils naturel d'un sous-préfet. C'est fort possible; il y a un déséquilibre des naissances qui décline, déséquilibre les êtres, et la destinée de Libertad peut s'éclairer ainsi. Quoi qu'il en fût, un tel aveu nous le livrait, et son apprivoisement fut notre première conquête sur la Révolution.

La guerre fut donc avec Georges. Je crois bien que c'est moi qui en portai le poids et le risque, car elle comportait un risque. Ce Georges était un singulier personnage, un Clemenceau de barrière, un homme de police et de crime qui allait toujours armé, et son renom de violence faisait partie de son prestige. Par ailleurs, ratiocinateur infatigable, orgueilleux, vain autant que violent, et voulant envers et contre tout garder dans sa bande ces jeunes gens dont nous aussi voulions l'audience et l'amitié. Discuter pendant des mois, c'est long. Dès après les premières rencontres, chacun de nous se butant sur ses positions, la guerre devint, dans l'ordre des idées, une guerre de tranchées. Sans nous lasser, nous nous lançions à la tête, en guise de grenades, des arguments, toujours les mêmes; à nouveau nous définissions l'individu, nous le définissions par rapport à l'espèce, et puis l'espèce par rapport à l'univers, que sais-je! Nous raisonnions, déraisonnions à cœur joie, et nos jeunes gens écoutaient toujours, curieux de savoir qui vaincrait, de quel côté ils s'appuieraient enfin. La patience nous donna la victoire, sans doute aussi notre culture, notre savoir. Il parut à la longue qu'il y avait chez nous plus d'abondance, de richesse intellectuelle, sinon de force; que nous nous mouvions avec plus de liberté dans les perspectives du mobile univers. Georges disait toujours la même chose, exactement la même chose, et cela devint ennuyeux. Chez nous il y avait plus de variété. Georges perdait du terrain. Il y eut, pour finir, une violente soirée, une offensive désespérée que tenta notre ennemi. Il vint, on nous avait prévenus, accompagné par les plus vigoureux malandrins de la secte. Mais tout se passa en paroles, et il eut beau faire, ses arguments étaient usés, ses grenades éventées ne faisaient plus d'effet. J'alignai contre lui la plus haute sagesse des hommes; Goethe et Platon combattirent pour moi, et Georges partit avec les siens, claquant la porte et menaçant toujours. On ne le revit plus.

C'est chose grave qu'être vainqueur. Que nous restait-il dans cette petite salle enfumée, tout à l'heure encore si vibrante et où, à cause de notre victoire même, la discussion était éteinte? Nous seuls, et c'était peu. Les deux meneurs que nous avions vaincus (l'un, à vrai dire, par l'emploi des moyens les plus doux) portaient en eux, malgré leurs tares, un génie de révolte et de rénovation. Et nous-mêmes, que portions-nous? Notre jeunesse, notre inexpérience, notre bonne volonté. Et encore, je le sais, des idées et des sentiments délicats ou nobles que je ne veux certes pas diminuer. Mais enfin, si nous étions partis à l'aventure, tournant le dos à maintes choses, sacrifiant des relations, des amitiés précieuses, s'avait été pour découvrir, acquérir, pénétrer un secret différent et gardé par le peuple, pour connaître une grandeur. Ce secret, cette grandeur, nous en avions rencontré une déformation monstrueuse, et nous l'avions vaincue. L'ayant vaincue, n'avions-nous pas perdu la grandeur même et le secret? C'était à craindre. Où étaient les biens mystérieux? Non pas en nous, puisque nous les cherchions, non pas en ces jeunes gens nos camarades, puisque c'était de nous que maintenant ils attendaient quelque lumière. Où étaient-ils? La situation était grave.

Il nous fallut quelque temps, quelques mois pour comprendre que dans notre victoire était caché le germe de notre défaite. D'abord tout alla bien, nos jeunes gens étaient assidus, les confé-

renciers venaient volontiers, les apparences restaient bonnes. Ce n'était qu'apparence et trompeuse douceur. Notre Université populaire avait cessé d'être populaire, elle devenait un salon, et comme tel, tendait à se fermer. Il arrivait parfois qu'un inconnu s'asseyait au fond de la salle, écoutait une conférence. Mais il se trouvait seul au milieu d'une trentaine d'être liés par des habitudes, un passé déjà long (nous avons fait quatre ou cinq mariages, quelques divorces); il se sentait hors de son lieu, partait et ne revenait pas. En vain nous tenions nos portes grandes ouvertes et répandions nos appels, c'était fini, nous n'attirions plus. En travers de notre seuil, à notre insu, était tombé un rideau invisible, fait de nos habitudes et de notre intimité même.

Je me souviens qu'un jour d'été, étant à la campagne, je décidai soudain d'aller le soir à la Chapelle, pour voir ce que faisaient nos amis un peu abandonnés, démunis de conférenciers pendant la saison chaude. Je les trouvai une dizaine, réunis autour de Kerling, l'égoutier, qui ayant ouvert les *Caractères* de la Bruyère au chapitre du « Cœur », lisait les belles réflexions une à une, les commentait et les mettait en discussion. Je m'assis sans mot dire, j'écoutai les propos qui venaient, abondants, pittoresques, judicieux, sagaces. J'aurais pu me croire, en fermant les yeux, à quelque soirée chez Mme Howland, avec Cavé, du Lau, Degas, Haas et mon père. Et pourquoi pas? Les hommes sont-ils différents des hommes, les femmes différentes des femmes? En silence je savourai toute l'étendue de notre victoire, et, en même temps que son étendue, je commençai de mesurer sa vanité dérisoire. Qu'avions-nous obtenu, avec beaucoup de peine? Nous avions suscité, dans ce faubourg de la Chapelle, une nouvelle sorte de Parisiens lettrés, d'orléanistes ouvriers auxquels manquait très peu de chose pour être pareils à tels autres, abonnés depuis cent ans au *Journal des Débats*. Toujours l'orléanisme, toujours le *Journal des Débats*, était-ce donc ma destinée?

* * *

L'hiver suivant, les signes de la défaite commencèrent d'apparaître. A la place de la Révolution dont nous avions fait évanouir les croyances et les mythes, nous vîmes s'élever les difficultés, les problèmes, les troubles qui sont liés à cette culture, la nôtre, par nous et à notre insu même ramenée. C'était sans l'avoir souhaité, car nous ne l'aimions guère; mais c'est si souvent malgré soi qu'on est vraiment soi-même. Un jour, j'appris qu'un de nos jeunes idéophages était devenu un admirateur du Sar Péladan, grand maître de la Rose-Croix, et que le Sar Péladan, invité par lui, viendrait en personne enseigner dans notre salle. Il vint en effet, ce bizarre personnage qui, sous des dehors puérils, cachait, perdait d'éminentes qualités; il occupa une soirée, prononça sur le grand dans l'art une des belles conférences que j'aie entendues, puis disparut noblement, suivi, comme un évêque, par les jeunes gens de son Eglise. Notre idéophage qui l'avait amené, s'en alla avec lui et nous ne le revîmes plus. Il avait trouvé un maître plus divertissant, plus exaltant que nous ne l'étions nous-mêmes. Quelque temps après, j'appris qu'on l'avait vu, vêtu d'un surplus blanc, servant je ne sais quelle parodie de messe dans je ne sais quelle extravagante secte. Et puis, il y eut la découverte de Baudelaire, qui émerveilla, envira nos jeunes gens, nos jeunes filles. Que pouvions-nous dire? Baudelaire nous avait nous-mêmes émerveillés, enivrés; pouvions-nous être surpris que d'autres après nous recommencent nos découvertes, nos expériences? Il y eut trouble dans les esprits, les cœurs, et, sans entrer dans le détail de drames qui ne m'appartiennent pas, je dirai que nous comptâmes, dans notre groupe étroit, deux suicides. En même temps, autour de nous, mais pourtant loin de nous, dans les faubourgs, de nouveau agités, la Révolution renaissante suscitait un rêve, un mythe inconnu : la grève générale, l'abstention des masses, qui allait faire crouler le vieux monde, et susciter un juste monde. Pour propager le mythe, de jeunes militants s'étaient levés, parlant un langage dur, bafouant notre humanisme, et par eux le marxisme prenait possession de l'ouvrier parisien. Les ouvriers, formés par eux, haussaient les épaules en lisant nos programmes, ou plus simplement, plus radicalement, ignoraient notre existence. A toute philosophie, ils préféraient la guerre de classe et des instructions précises pour la réalisation stratégique et tactique de cette Grève générale dont ils attendaient tout. Leur mouvement se fit en dehors de nous, à peine quelque écho parvint jusque dans

notre salle. Il n'y eut pas de dispute entre nous, c'est l'anémie qui nous emporta.

Libertad nous communiqua un jour le libellé de notre fiche dans les dossiers de la police, et dont il avait réussi, nous dit-il mystérieusement, à prendre connaissance. (Le mystère, c'est sans doute que lui-même l'avait rédigée.) *L'Enseignement mutuel*, disait-on, « n'est pas dangereux; on y calme les anarchistes ». Quel calme, en effet, impressionnant, bientôt mortel! Pénurie de conférenciers, pénurie d'auditeurs. De vingt, nous tombâmes à quinze, de quinze à dix... C'était fini. Nous résiliâmes notre bail, nous tirâmes au sort les livres de la bibliothèque, et quelques francs nous restant en caisse, nous primes des places à l'Odéon où nous allâmes passer une dernière soirée. Telle fut la rassurante conclusion de mon exploration révolutionnaire.

DANIEL HALÉVY.

L'éternelle dispute du verre de bière

Il y a quelques semaines, la Chambre et le Sénat de Washington rejetaient à une imposante majorité une proposition de loi tendant à modifier la loi Volstead, et à porter de 0.5 à 2.75 p. c. le montant d'alcool dans les boissons dites... enivrantes.

La sécheresse absolue, une fois de plus, a officiellement triomphé, tandis que depuis douze ans une humidité éfrénée imbibé de plus en plus le territoire fédéral.

N'étaient les dessous de la politique, les mystères du Lobby et la puissance du commerce illicite des bières, vins et liqueurs, on ne comprendrait pas que le parlement fédéral pût, avec une telle désinvolture, se moquer du public.

Car la majorité du peuple américain est adversaire de l'aquaticisme intégral dans lequel le maintient théoriquement le Congrès. Aussi est-il juste de constater que si ce dernier se fiche carrément de l'opinion, celle-ci le lui rend avec usure et continue à enfreindre les prohibitions légales et constitutionnelles avec un entrain digne d'une meilleure cause.

Le sentiment des Etats-Unis non officiels s'est manifesté une fois de plus dans une vaste enquête entreprise par la grande revue new-yorkaise, *The Literary Digest*.

En 1930 déjà, elle avait organisé un referendum d'envergure, dont j'ai analysé les résultats ici même, le 21 novembre 1930.

The Literary Digest, il y a deux ans, envoya à vingt millions de citoyens américains, dans tous les coins et parmi toutes les catégories sociales du pays, un questionnaire en trois points :

1^o Etes-vous partisan du maintien de la stricte application du 18^{me} amendement et de la loi Volstead (c'est-à-dire de la proscription absolue des liqueurs, vins et bières)?

2^o Préconisez-vous une modification de la loi Volstead, permettant l'usage de la bière et des vins légers?

3^o Voulez-vous l'abrogation pure et simple de l'amendement prohibitionniste?

Sur vingt millions de citoyens régulièrement touchés, près de cinq millions répondirent. Ils le firent comme suit :

1^o Pour le *statu quo* : 1,464,098.

2^o Pour la bière et les vins légers : 1,399,314.

3^o Pour la suppression de toute mesure prohibitive : 1,943,052.

* * *

Les chiffres ont été inventés pour la joie des ergoteurs et la culture perpétuelle de la chicane.

« Secs » et « humides » se sont précipités avec la même volupté triomphante sur les chiffres du *Literary Digest*, et ont prétendu, les uns et les autres, y puiser la confirmation de leur thèse.

Les « secs » prétendirent :

« Il résulte indiscutablement des totaux réunis sous les rubriques 1 et 2 que la majorité des votants sont partisans d'une prohibition, et adversaires du retour à la liberté sans entraves; *Gloria! Victoria!* »

Les « humides » rétorquèrent :

« Pauvres fous! Ne voyez-vous pas, dans votre courte vue de puritains, qu'en votant pour la bière, les vins légers, ou la suppression de toutes mesures prohibitives, plus de trois millions d'honnêtes citoyens ont déclaré n'en pas vouloir, de votre prohibition? Hip! Hip! Hurrah! »

Et de part et d'autre, on battit la grosse caisse.

La vérité?

Au milieu.

Cette opinion moyenne, indiscutablement majoritaire, est celle des votants qui apposèrent leur croix à côté de la réponse n^o 2; Nous désignons qu'on permette l'usage de la bière et des vins légers. Cette opinion moyenne est celle de la majorité des votants, car aux partisans du n^o 2 il est logique d'ajouter ceux du n^o 3 : à défaut de mieux, les adversaires de toute prohibition s'accommoderaient certainement d'une prohibition moins rigoureuse.

Si l'enquête du *Literary Digest* de 1930 avait un sens, elle signifiait donc que la majorité des Américains trouvait excessive la réglementation en vigueur et aspirait à un retour vers un peu de bon sens.

Mais ni les « secs » ni les « humides » ne voulurent démordre de leur point de vue : les uns et les autres continuèrent à claironner leur victoire, comme des coqs rageurs.

* * *

La source de conflit était indiscutablement la seconde question qui se prêtait à des interprétations différentes, suivant les tendances des exégètes.

The Literary Digest désira en avoir le cœur net. Il organisa un second referendum, et libella son questionnaire de manière à ne plus laisser place à l'équivoque.

Pour cela, il réduisit les questions à deux :

1^o Etes-vous partisan du maintien du 18^e amendement?

2^o Etes-vous partisan de son abrogation?

Il n'y avait donc plus à tortiller : c'était oui ou non, blanc ou noir.

Et les petites cartons furent expédiés à vingt millions de citoyens américains. Cette fois encore, près de cinq millions répondirent.

3,431,877 se déclarèrent pour l'abrogation.

1,236,660 s'avouèrent pour le maintien.

Soit près des trois quarts pour la modification du régime actuel, ce qui, remarquons-le, représente à peu près le pourcentage des opinions émises sous les n^o 2 et 3 en 1930, et confirme par conséquent les conclusions qu'avaient tirées les « humides » de ce résultat.

Du coup, les « secs » devaient regimber. C'est ce qu'ils firent. Ils prétendirent que l'enquête était sophistiquée : que la revue n'avait pas envoyé de bulletin aux « secs » (comme si elle les connaissait d'avance); qu'elle n'en avait pas envoyé dans les districts ruraux, ni aux pasteurs, ni aux femmes. A tout quoi *The Literary Digest* a répondu par des chiffres et des preuves suffisants pour convaincre dix fois des antagonistes sans passion. Mais les buveurs d'eau sont enragés...

N'étaient-ce pas eux qui, après l'enquête de 1930, prétendirent récuser toute valeur en soutenant que les « secs » devaient être abstenus de voter, pour ne se révéler qu'au nombre de 464.098?

Tant il est vrai que les meilleurs humoristes sont ceux qui ignorent...

* * *

Les « secs » se devaient de prendre une revanche.

Ils se la sont assurée au 31^e Congrès quadriennal méthodiste, qui vient de se tenir à Atlantic City.

Le méthodisme — (dont le comité de tempérance et de moralité publique préconisa, il y a quelques années, l'imposition de la prohibition à l'Europe, afin que par l'économie ainsi réalisée elle-ci pût payer ses dettes aux États-Unis!...) — le méthodisme donc, au cours de ses dernières assises qui groupèrent un millier de délégués, a lancé le gant (une fois de plus!) aux humides.

Ses exhortations ont été cristallisées dans quelques nobles formules, dont la plus belle est certainement la suivante : « Le méthodisme compte que chaque disciple de John Wesley fera un devoir. » Formule si belle que Nelson est capable de la ressusciter, la modifiant un peu, à la bataille de Trafalgar.

Les plus éminents représentants du méthodisme, d'autre part, ont déclaré que les méthodistes n'appuieraient aucune candidature humide » et ne souscriraient à un aucun programme entaché du même vice.

Voilà les démocrates et les républicains avertis.

Cela promet de beaux jours, et d'âpres batailles. Car le comité méthodiste a dressé un plan de combat. D'abord, s'assurer l'indéfectible fidélité des treize États qui, par leur attachement à la sainte sécheresse, empêcheront le jeu de l'abrogation constitutionnelle du 18^e amendement. On n'ignore pas, en effet, qu'une modification de la Constitution exige l'accord des trois quarts des États, soit trente-six. Si douze États seulement restent prohibitionnistes, la majorité peut être atteinte pour l'abrogation — faut donc se garantir le treizième avec un soin jaloux. Les méthodistes s'y emploient.

Ensuite, il faut faire l'éducation des masses. (Elles en ont besoin, depuis douze ans que le régime engendré par la prohibition dure et empire!) Il y a beaucoup à faire à cet égard, conclut le Congrès méthodiste, qui avoue combattre sur d'ultimes positions, mais prend l'engagement sacré de ne pas trahir la sainte cause.

Cette cause, c'est celle de l'abstinence totale et obligatoire. C'est un geste de s'y raccrocher. Mais un geste vain. Car les évidences quotidiennes clament sa faillite.

La prohibition américaine, solution abstraite, géométrique et rigoriste, est le fruit du fanatisme puritain qui prétend sauver le monde malgré lui, en lui ôtant la joie de vivre. Qu'elle ait pu triompher dans des cervelles débiles, c'est possible; qu'elle ait découvert des apôtres, comme toute fantaisie peut s'en annexer, est compréhensible; qu'elle ait pu trouver sa consécration officielle dans un texte constitutionnel, c'est déjà beaucoup plus surprenant; mais qu'après son retentissant échec, il se trouve des individus suffisamment fermés aux leçons de l'expérience pour vouloir la défendre et la maintenir malgré tout, cela devient inquiétant.

CH. DU BUS DE WARNAFFE.

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ FLAMMARION

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET SA COUR

par OCTAVE AUBRY

DEUX COMBATS NAVALS (1914)

par CLAUDE FARRÈRE ET PAUL CHACK

MARIE-ANTOINETTE A VERSAILLES

par PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie Française

LE FORT DE VAUX (1916)

par HENRY BORDEAUX, de l'Académie Française

Les Éditions Flammarion créent une nouvelle collection où, deux fois par mois, paraîtront des volumes élégamment illustrés au prix de 3 fr. 75.

L'Impératrice Eugénie et sa Cour est l'évocation d'une époque que M. Octave Aubry ressuscite dans tout l'éclat de ses fêtes.

Marie-Antoinette à Versailles peint la reine de France dans sa vie intime et au milieu d'une Cour étalante.

La collection fait aussi une part aux événements contemporains. D'un côté, l'épopée de la guerre sur mer renait dans les pages dramatiques de Claude Farrère et Paul Chack. De l'autre, c'est la lutte héroïque des tranchées que M. Henry Bordeaux retrace dans l'immuable défense du *Fort de Vaux*.

CHEZ PLON

SIX ANNÉES DE POLITIQUE ALLEMANDE

LES PAPIERS DE STRESEMANN

Publiés par Henry Bernhard

avec la collaboration de Wolfgang, Goetz et Paul Wiegler

Traduction de Henri Bloch et Paul Roques

Tome II

LOCARNO ET GENÈVE

1925-1926

(Prix : 36 francs.)

Le second volume des *Papiers de Stresemann* embrasse la période de 1925-1926, qui fut dominée par la Conférence de Locarno et par l'admission de l'Allemagne à la Société des Nations.

Au début de 1925, la question de l'évacuation de la zone de Cologne, subordonnée à l'exécution des clauses du traité de Versailles, est au premier rang des préoccupations du ministre allemand. Il sent bien que la situation de l'Allemagne est délicate, « car, indubitablement, il est un point au sujet duquel nous n'avons pas donné satisfaction. Je veux parler des *couppables de guerre* que nous n'avons pas livrés et ne livrerons jamais. » Mais Stresemann se rassure en ajoutant : « Comme nous avons très énergiquement répondu, on ne parlera plus de cette affaire. » Il y a bien aussi un second point, le *paiement des réparations* : l'Allemagne, « à diverses reprises » a suspendu « les paiements auxquels elle était obligée », mais la politique de résistance lui a toujours réussi. « Il n'y a eu d'arrangement qu'à la suite des conflits les plus violents et après que nous avions déclaré que nous ne pouvions plus exécuter. »

Au cours d'une promenade sur le lac Majeur, à bord de la vedette *Fleur d'orange*, Stresemann s'entretient avec Briand. Le 12 octobre, il lui rend visite au Grand Hôtel. Qu'est-il résulté de ce contact, prolongé pendant onze jours, entre Briand et Stresemann? Celui-ci a une phrase que les *Papiers* justifient : « Nous avons bataillé pendant une semaine jusqu'à ce que la France eût renoncé à sa garantie. Voilà le résultat que nous a apporté notre promenade sur la *Fleur d'orange*. »

Le 1^{er} décembre 1925, les tractations commencent en vue de l'admission de l'Allemagne à la Société des Nations. Elles étaient préparées de longue date, comme en témoigne un document stupéfiant. C'est une *lettre de Stresemann au Kronprinz* qui remonte au 7 septembre 1925. Il exprime à « Son Altesse Impériale » son désir de s'entrettenir avec elle du sujet et il termine par ces mots qui définissent son attitude. « Il faut que nos étrangleurs lâchent prise; c'est pourquoi la politique allemande devra suivre la formule que Metternich adoptait en Autriche, après 1809 : *finasser* et se dérober aux grandes décisions. »

C'est le 10 septembre 1926 que Stresemann et les délégués allemands furent reçus à la Société des Nations.

Le 3^{me} et dernier volume des *Papiers* contiendra la relation des entretiens de Thoiry entre Stresemann et Briand.

FRANCIS THOMPSON

et les

POÈTES CATHOLIQUES D'ANGLETERRE

par AGNÈS DE LA GORCE

(Prix : 15 francs.)

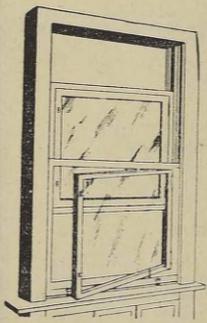
Fille de l'éminent historien, l'auteur nous révèle un poète, Francis Thompson, dont le sort misérable s'apparente moins les basses déchéances, à Verlaine et à Villon. Nous le voyons, entouré des figures les plus significatives d'une Renaissance catholique littéraire : Alice Meynell, muse de cet autre « pauvre Lelian », reine d'un cénacle qui réunit croyants et dilettantes; Lionel Johnson, « frère poète des abbayes reconstruites », promis à un destin éphémère; Coventry Patmore, « vieillard à face de prophète », grand original aux boutades sarcastiques, à la religion suave.

Maison Ern. THILL

Spécialité de Cartes Postales Illustrées
157, rue Potagère - BRUXELLES
Adresse télégr.: Thill 17.93.88 Bruxelles
Téléphone: 17.93.88 - Reg. de Comm. Bruxelles 414

Fournisseur de la majorité d'institutions religieuses,
:: pédagogiques et philanthropiques du pays ::

Prise des clichés par opérateurs spécialisés
:: Devis sans engagement sur demande ::



J.-LOUIS GETS

Menuisier-Entrepreneur

SYSTÈME BREVETÉ J. GETS
pour Châssis et Portes hermétiques
empêchant l'introduction
de l'eau, du vent et de la poussière
(Applicables aux anciens châssis et portes)

Guillotines en cuivre. — Guillotines
ouvrantes perfectionnées, en bronze et
métal blanc

148, Rue du Moulin, 148
St-Josse-ten-Noode - Bruxelles
Tél. 17.88.59

958

ATELIERS DE PHOTOGRAVURE

J. BRAUN KIVITS

Clichés - Dessins
POUR TOUTES INDUSTRIES

TÉLÉPHONE: 26-36-55 24, RUE VANDERMAELEN
CH. POSTAUX: 13-11-64 BRUXELLES (OUEST)

TOUS TRAVAUX EN NOIR ET EN COULEURS

Banque de Placements Hypothécaire s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93 Siège social: ANVERS, rue d'Arenberg, 19 BRUXELLES, Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET
garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agens et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1188

CAPITAL: frs. 40.000.000
RESERVES: frs. 60.811.975,51

FONDS SOCIAL: frs. 100.811.975,51

Siège Social: ANVERS, 35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir
Tél. N° 302.30-302.31

Siège de Bruxelles, 44, Boulevard du Régent, 44
Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 64

BUCOURSALE DE LIÈGE: Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR
Obligations Foncières: Intérêt 5,50 %
Caisse d'Épargne Intérêts 3,80 % | 5 % et 5,50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

LÉON LIBERT

Agent de change agréé

RUE GUIMARD, 9
à BRUXELLES

Maison fondée en 1912 Téléphones 11.95.02 et 11.95.04

ORDRES DE BOURSE
Placements capitaux. Reports.
Prêts hypothécaires

958

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME
Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 26, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 26
Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang
OPÉRATIONS DE BOURSE
COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts: 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1026